

Université de Silésie

Faculté des Lettres

Institut des Langues Romanes et de Traduction

**Ewelina Bujnowska**

**LE ROMAN HISTORIQUE POSTMODERNE ET  
POSTCOLONIAL AU QUÉBEC (1981-1998)**

La thèse de doctorat  
rédigée sous la direction  
de Krzysztof Jarosz

Katowice 2011

Uniwersytet Śląski  
Wydział Filologiczny  
Instytut Języków Romańskich i Translatoryki

**Ewelina Bujnowska**

**POSTMODERNISTYCZNA I POSTKOLONIALNA  
POWIEŚĆ HISTORYCZNA W QUEBEKU  
W LATACH 1981-1998**

Rozprawa doktorska  
napisana pod kierunkiem  
dra hab. Krzysztofa Jarosza

Katowice 2011

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Liste des abréviations utilisées</b> .....	7
<b>Introduction générale</b> .....	8
<b>Chapitre I : Roman historique : « pas de chefs-d’œuvres ni de vraies réussites »</b> .....	16
1. Le roman, l’Histoire et le roman historique : mise au point .....	17
2. Le roman historique au Québec : « Quelle étrange chose ! » .....	19
2.1. La naissance du roman historique .....	19
2.2. Les premiers romans historiques au Québec .....	21
2.3. Le déclin du roman historique .....	24
2.4. Le renouveau du genre .....	27
3. Le modèle scottien .....	32
3.1. La naissance du roman historique moderne .....	32
3.2. La construction du personnage .....	34
3.3. L’agencement de l’intrigue romanesque et la conception de l’Histoire ....	36
3.4. Le narrateur et sa crédibilité .....	38
Conclusion .....	41
<b>Chapitre II : Historiographie</b> .....	43
1. Le roman historique face à l’historiographie .....	44
2. L’historiographie québécoise .....	47
2.1. Pierre François-Xavier de Charlevoix .....	49
2.2. François-Xavier Garneau : « la véridique, la véritable histoire » .....	51
2.3. Lionel Groulx : « Notre maître, le passé » (1924) .....	57

2.4.	L’histoire après 1947 .....	61
2.5.	L’école historique de Montréal .....	62
2.6.	L’école historique de Laval .....	65
2.7.	La modernisation de l’historiographie québécoise .....	67
	Conclusion .....	72
	<b>Chapitre III : Roman historique et postmodernité .....</b>	<b>73</b>
1.	Le postmoderne .....	74
2.	L’aperçu historique du postmoderne .....	74
3.	Le postmoderne au Québec .....	79
4.	Le roman postmoderne québécois .....	81
5.	Les traits distinctifs du roman postmoderne .....	82
5.1.	Le narrateur dans un texte postmoderne .....	84
5.2.	« L’auteur est mort, vive l’auteur! » .....	85
5.3.	Le narrataire : « construire le lecteur » .....	87
5.4.	L’autoreprésentation .....	88
5.5.	L’intertextualité .....	89
5.6.	La « métafiction historique » postmoderne .....	90
	Conclusion .....	91
	<b>Chapitre IV : Roman historique et postcolonialité .....</b>	<b>92</b>
1.	Colonisé, décolonisé et postcolonial .....	93
2.	La colonisation, la décolonisation et le Québec .....	94
2.1.	La colonisation .....	94
2.2.	La décolonisation .....	96

2.3.	Le Québec et la décolonisation .....	100
3.	Le Québec et les <i>postcolonial studies</i> aujourd'hui .....	105
4.	Les <i>postcolonial studies</i> : histoire d'un slash et d'un trait d'union .....	109
5.	La littérature québécoise est-elle une littérature postcoloniale ? .....	111
6.	Alors qu'est-ce qu'un texte postcolonial ? .....	114
	Conclusion .....	117

**Chapitre V « Moments postmodernes et postcoloniaux » dans le roman historique québécois (1981-1998) .....**

1.	« Moments postmodernes et postcoloniaux » .....	120
2.	Le narrateur et sa crédibilité dans le roman historique .....	121
3.	La narration et la vérité historique dans <i>La tribu</i> .....	123
4.	Le narrateur et la véracité dans <i>Triptyque des temps perdus</i> .....	128
5.	Le narrateur et la crédibilité dans <i>La Terre promise, Remember !</i> .....	142
6.	Le narrateur et l'Histoire dans <i>La maison Trester ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique</i> .....	149
	Conclusion .....	159

**Chapitre VI : Réalisme magique et roman historique .....**

1.	Le réalisme magique et le roman québécois .....	161
2.	Le réalisme magique : mise au point .....	161
3.	Le réalisme magique en tant que discours postcolonial .....	168
4.	Le réalisme magique et le roman historique .....	170
5.	Qu'est-ce qu'un texte réaliste magique? .....	172
6.	<i>La tribu</i> – un roman réaliste magique? .....	175
6.1.	Les personnages réalistes magiques barceloniens .....	179

6.2.	La présentation de l'Histoire .....	180
7.	<i>La Terre promise, Remember!</i> – un roman réaliste magique ? .....	182
7.1.	Une famille éternelle : les Doucet .....	182
7.2.	La répétitivité du temps .....	185
8.	La langue dans un texte réaliste magique .....	187
8.1.	Le langage dans <i>La tribu</i> .....	188
8.2.	Le langage dans <i>La Terre promise, Remember!</i> .....	191
	Conclusion .....	194
	<b>Conclusion générale</b> .....	195
	<b>Bibliographie</b> .....	199
	<b>STRESZCZENIE</b> .....	225

## LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

*TPR* AUDET, Noël (1998), *La Terre promise, Remember !*, Montréal, Québec Amérique.

*T* BARCELO, François (1998), *La tribu*, Montréal, Bibliothèque Québécoise.

*H* MARCEL, Jean (1989), *Hypathie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac.

*J* MARCEL, Jean (1990), *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac.

*S* MARCEL, Jean (1993), *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac.

*MT* OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine (1995), *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

## **INTRODUCTION**

**L’histoire est un cauchemar dont je cherche à m’éveiller**

**(James Joyce *Ulysse*, 1922)**

« Et est-ce parce que ce pays a pour devise ‘Je me souviens’ que les romans historiques y connaissent tant de succès ? », se demande en 2006 Pierre Monette dans la présentation qui ouvre le dossier consacré au roman historique au Québec (2006 : 19). Il est vrai que ce genre remporte depuis quelque temps une éclatante victoire dans le monde éditorial et connaît souvent une carrière internationale. L’Histoire continue de toucher l’imagination des romanciers ainsi que d’inspirer les cinéastes ou les essayistes. Plusieurs écrivains, mêmes ceux qui n’en sont pas coutumiers, puisent dans l’Histoire de la province, du Canada ou de l’Amérique un cadre, des personnages ou des événements. Les ventes atteignent des dizaines de milliers d’exemplaires et les auteurs se lançant dans le genre deviennent des vedettes auprès du lectorat telles Anne-Marie Sicotte, auteure de la saga historique *Les Accoucheuses* ou Mylène Gilbert-Dumas et ses trois tomes de *Lili Klondike* pour n’énumérer que les romancières et leurs publications les plus récentes de la maison d’édition VLB. Sur le site web de celle-ci, on note qu’à côté des essais politiques ou sociologiques, ce sont les romans historiques qui constituent à présent sa « marque de commerce », étant un créneau à pourvoir<sup>1</sup>. Ces best-sellers rendant hommage au passé et mettant en scène des personnages historiques, le plus souvent féminins, se situent d’emblée parmi les textes de littérature populaire et toucher un plus large public demeure leur principale stratégie marketing. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les récits historiques semblent presque tous obéir aux règles et recettes du roman historique traditionnel, dans la plupart des cas, même celui d’inspiration scottienne datant du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> VLB Éditeur, « À propos de VLB Éditeur », <http://www.edvlb.com/apropos.aspx> consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2011.

Distancé par les autres genres, après quelques décennies de quasi-absence sur la scène littéraire québécoise, le roman historique retrouve ainsi sa place au moment même où, dans d'autres pays, les écrivains, « grâce à l'Histoire, renouent avec les histoires, au grand plaisir d'un vaste public avide de remonter le cours du temps » (Simard, S., 1992 : 186-187). À côté de cette abondance de romans à succès dont la valeur littéraire reste fort discutable, il existe pourtant quelques romans historiques se détachant du courant principal où l'Histoire ne sert que de source d'inspiration pour déployer devant les lecteurs, ou le plus souvent lectrices, friands de récits historiques, des aventures amoureuses dans un décor historique.

L'objectif de notre travail est de présenter le roman historique québécois de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, de 1981 à 1998, dans lequel l'Histoire n'est pas réduite à la simple fonction de cadre destiné à contribuer à l'illusion réaliste. D'après nous, certains textes de ce genre demeurent représentatifs du roman postmoderne canadien d'expression française en rejoignant en même temps certaines préoccupations de la littérature postcoloniale. Il semble que l'analyse des romans historiques de la période post-référendaire permette d'étudier ce genre comme un carrefour où se croisent la pensée postmoderne et les études postcoloniales, que ce soit après le premier référendum de 1980 : *La tribu* de François Barcelo de 1981, *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska publié en 1984 et *Le Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel sorti de 1989 à 1993 ou après le deuxième référendum de 1995 : *La Terre promise, Remember!* de Noël Audet de 1998. Contrairement à de nombreux romans historiques contemporains de littérature québécoise inspirés du modèle scottien, ces ouvrages se distinguent du point de vue thématique et leurs auteurs recourent à divers procédés formels pour transgresser les limites du roman historique traditionnel.

Le roman *La tribu* de François Barcelo, sorti en 1981, évoque au premier coup d'œil une saga historique conventionnelle mais cette « chronique clipocoise » (Jarosz, K., 2005 : 172) résume symboliquement les destins des peuples autochtones et des Québécois sur le

continent nord-américain. Faire une lecture postmoderne et postcoloniale de cet ouvrage nous semble-t-il le mieux adapté à la perception du message du texte barcelonien. Ce roman historiographique s'inscrit aussi dans la convention du réalisme magique, tendance dominante de la littérature hispano-américaine, étant une sorte de réécriture de l'histoire nationale et celle de toute l'Amérique du Nord. Les textes réalistes magiques revisitent le passé en se servant des outils de l'écriture postcoloniale dont l'ironie, la parodie, le carnivalesque et le jeu avec le mythe. Le réalisme magique témoigne d'une émancipation du discours téléologique et homogène de l'Histoire traditionnelle, et d'une acceptation de l'hétérogénéité postmoderne vis-à-vis de l'historiographie et du mythe (Vautier, M., 1991a : 42).

Vu le nombre des romans historiques écrits par les femmes à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, nous nous sommes décidée à incorporer dans notre corpus l'œuvre de Madeleine Ouellette-Michalska, *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique*, son quatrième roman publié en 1984, sacré « exemple capital d'un roman historique postmoderne québécois » (Paterson, J. M., 1993 : 54). Son œuvre s'écartant des romans historiques écrits dernièrement par les auteures québécoises s'avère d'autant plus intéressante que l'écrivaine est l'une des éminentes représentantes de la pensée féministe québécoise, auteure de l'essai *L'échappée des discours de l'œil* de 1981. Éloigné de la fiction romanesque représentée par exemple par les romans de Chrystine Brouillet ou ceux de Pauline Gill, l'ouvrage de Ouellette-Michalska se distingue par sa structure complexe et par la thématique abordée. Tout en déployant les multiples stratégies de l'écriture postmoderne, l'écrivaine cherche à revisiter l'Histoire de son pays d'un point de vue différent de celui des hommes et tâche de déconstruire la vision uniquement masculine de la femme en remettant en cause le métarécit patriarcal. Comme dans les littératures postcoloniales, surgit la problématique de l'« Autre », soumis à l'oppression institutionnelle et marginalisé dans le passé. L'écriture féminine travaille à réhabiliter la position de la femme, en démasquant les réticences et les fabulations concernant son rôle dans l'Histoire et

dans le discours historique. Grâce à son style, Madeleine Ouellette-Michalska insère la voix féminine à l'intérieur du discours de l'Histoire.

Il semble aussi pertinent d'inclure dans le corpus analysé *Le Triptyque des temps perdus*, trilogie de Jean Marcel, professeur de littérature (médiéviste de formation et spécialiste de l'ancien français), essayiste, romancier, critique littéraire, poète. Dans la trilogie composée des romans biographiques historiques publiés entre 1989 et 1993 – *Hypatie ou la fin des dieux*, *Jérôme ou de la traduction* et *Sidoine ou la dernière fête* – le romanesque se marie avec la recherche historique la plus méticuleuse. Il est intéressant d'étudier comment le romancier-historien emploie l'information à caractère historique pour déboucher sur un renouvellement du genre, qualifié de sclérosé et même de trépassé. Son œuvre ne cesse d'interroger le statut du discours historique et problématise l'Histoire en tant que récit véridique, totalisant et scientifique.

Le dernier roman en question, *La Terre promise, Remember!* de Noël Audet, « odysée carnavalesque unique dans la littérature québécoise » (Arsenault, S., 2002 : 85) questionne avec beaucoup d'humour les sens possibles attribués à l'Histoire, à la mémoire et à l'identité. Ce roman représentatif de la fiction historique posttréférendaire au Québec présente sa propre version de l'Histoire de la province en recourant à la tradition du carnaval populaire, au rire, à la parodie, au renversement grotesque du monde. Appuyé sur une recherche historique rigoureuse, ce roman – roman picaresque, épopée, chronique, conte, roman historique – donne l'occasion de secouer les vieilles certitudes concernant le discours historique et sa polyphonie s'oppose à la voix unique dominant traditionnellement ce type de récit.

Le roman historique s'avère tributaire des transformations dans la pensée historiographique et de certaines tendances qui la dominent. Eu égard à de nouveaux procédés, les romanciers historiques font perdre à l'Histoire « sa majuscule » (Paterson, J. M.,

1993 : 56) et affichent une incrédulité à l'égard des grands récits, dont notamment celui de l'Histoire. La crise lyotardienne de la modernité appréhendée auparavant comme une marche progressive vers un idéal émancipateur, se reflète dans la thématique et dans la structure des ouvrages analysés. La fin des « grands récits modernes » a abouti à reconnaître l'irréductible hétérogénéité de diverses formes de discours, y compris le discours historique.

Aux dires de certains postmodernistes, le projet moderne portait en lui les germes du colonialisme étant donné que la modernité était « une utopie européocentrique » (Boisvert, Y., 1995 : 20). La crédibilité du grand projet universel des Lumières s'est vue sapée par les nombreuses luttes de libération nationale. Les mouvements décolonisateurs ont précipité l'effondrement de l'Histoire avec une majuscule et ont suscité l'apparition de nombreuses interprétations historiques (Boisvert, Y., 1995 : 22).

Du point de vue des *postcolonial studies*, la littérature québécoise trouve sa place parmi les littératures colonisées qui retravaillent la question identitaire, qui examinent des relations entre les ex-colonies et les anciennes puissances coloniales et qui se préoccupent des différences et des corrélations culturelles entre le monde du colonisateur et celui des nations conquises. Dans le discours historique de cette zone, le métarécit justifiait les prétentions impériales de l'Occident à surveiller les cultures non émancipées. « Placée hors de l'histoire » (Memmi, A., 2002 : 111), la société anciennement colonisée recherche pour elle une place dans un roman renouvelé, désirant présenter une version autre de celle officielle.

La présentation des ouvrages mentionnés ci-dessus semble un élément important pour la compréhension de la littérature québécoise contemporaine, en l'intégrant en même temps dans le cadre des littératures postmodernes et postcoloniales. Située dans le contexte de la postmodernité mise en corrélation avec la pensée postcoloniale, l'analyse de ces romans permettra de comprendre l'ampleur de l'innovation proposée par les quatre écrivains québécois.

Notre étude sera divisée en six parties. Le premier chapitre consacré au roman historique retrace l'évolution de ce genre au Québec en se référant au contexte mondial. Un grand nombre de romans parus à la fin du XX<sup>e</sup> siècle suivent le modèle proposé au début du XIX<sup>e</sup> siècle par Walter Scott, il nous semble donc approprié d'éclairer ses principes et d'envisager dans quelle mesure ce schéma devient valable de nos jours.

Dans notre deuxième chapitre, nous aborderons la réflexion sur l'historiographie car les transformations du roman historique sont étroitement liées à l'évolution de la conscience historique. Les outils méthodologiques formant la pensée historiographique au Québec ont également un impact sur le genre tel qu'il s'écrit dans la province sous les auspices de François-Xavier Garneau et de Lionel Groulx. Nourris par les travaux des deux historiens nationaux, l'historiographie et par conséquent le roman historique sont lents à s'écarter du modèle traditionnel.

Le troisième chapitre sera axé sur la postmodernité et présentera les fondements théoriques de la pensée contemporaine. L'examen des traits propres au discours postmoderne constituera la base de l'analyse dans la cinquième partie.

Dans la quatrième partie, nous chercherons à situer le Québec et le roman historique québécois dans le cadre des études postcoloniales. Cette optique autorisera à trouver les dénominateurs communs aux discours postmoderne, postcolonial et historique.

Le chapitre suivant se concentrera sur l'examen du corpus afin de faire ressortir le caractère postmoderne et postcolonial du roman historique du Québec à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Les romans choisis sont dominés par les techniques narratives novatrices. Les romanciers accentuent sciemment la fictionnalisation de l'ouvrage, juxtaposent les faits et la fiction littéraire, utilisent les procédés autoreprésentatifs et l'intertextualité.

Enfin, le dernier chapitre portera sur le réalisme magique, discours propre à l'Amérique du Sud, qui s'implante également dans les lettres québécoises. Dans le roman

historique québécois, le recours au merveilleux et à l'Histoire rejoint la tendance qui domine la littérature latino-américaine dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cela rendra possible une meilleure appréhension du développement du roman historique au Québec entre 1981 et 1998.

# **CHAPITRE I**

**ROMAN HISTORIQUE :**

**« PAS DE CHEFS-D'ŒUVRE NI DE VRAIES RÉUSSITES »**

## 1. Le roman, l'Histoire et le roman historique : mise au point

En français, le terme « historique » cache en lui des significations différentes. Il pose d'emblée l'opposition traditionnelle entre l'Histoire en tant que savoir, connaissance des événements passés et l'histoire en tant que création d'événements imaginaires (Bernard, C., 1989 : 7). En conséquence, le roman historique porte la marque de son double caractère jusque dans son nom. Il renvoie simultanément au roman et à l'histoire. Il n'est possible de le définir qu'au point d'intersection des deux. Il serait donc difficile une fois pour toutes de définir le roman historique. D'après Jean Bessière, le roman historique est un genre peu défini car il se place au carrefour d'autres genres, il « se veut tout autant réaliste qu'un roman réaliste, tout autant riche d'aventures qu'un roman d'aventures, si l'Histoire se trouve être riche d'aventures, tout autant psychologique, si le compte rendu de l'Histoire doit faire droit à la psychologie » (2000 : 13). D'autant plus qu'actuellement l'activité générique très poussée des textes modernes débouche sur une telle profusion générique que les classifications sont très difficiles à établir.

Pour certains, « [l]e roman historique emprunte ses personnages à l'histoire et leur invente un destin neuf, ou bien emprunte des faits à l'histoire et modifie les personnages, ou bien raconte – en l'arrangeant un peu – un épisode historique » (cité par Pouliot, S., 1996 : 6) , pour d'autres c'est une « narration où les éléments fictifs se mêlent à une proportion plus ou moins forte d'éléments vrais (historiques), l'auteur ayant l'intention de ranimer des personnages mémorables, un esprit du temps, des aspirations d'hommes du passé, des événements anciens, en un mot une époque » (Pouliot, S., 1996 : 10).

Au pôle opposé se placent encore ceux pour qui, comme pour Marguerite Yourcenar, grande figure du roman historique français du XX<sup>e</sup> siècle, tout est l'histoire, puisque tout devient du passé après s'être déroulé :

D'abord il est paradoxal, mais vrai, de dire que tout roman est un roman historique pour la simple raison que tout roman se situe dans le passé lointain ou proche et qu'un événement situé à un an ou

six mois d'ici est aussi irrémédiablement perdu, aussi difficile à récupérer que s'il s'était passé il y a des siècles. (cité par Zdrada-Cok, M., 2000 : 186)

D'après Kazimierz Bartoszyński, il existe quelques conventions qui déterminent les romans historiques (1988 : 228-229). Tout d'abord, il est nécessaire qu'une sorte d'accord, d'entente entre l'instance émettrice et l'instance réceptrice s'établisse et que les deux soient conscientes de ce caractère conventionnel du texte. Pour qu'un roman soit qualifié d'historique, il est aussi tenu à se placer à l'intérieur de la thématique reconnue comme historique et à se définir par rapport à la norme conventionnelle de l'historicité. Autrement dit, le sujet ou l'objet du roman historique doit être examiné eu égard à ce qui est considéré, d'après la convention scientifico-historique, comme domaine historique ou historiographique. Il est également important que la distance temporelle sépare la contemporanéité des lecteurs et les faits représentés dans le roman. Or cette contemporanéité est difficile à distinguer du passé car il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre le présent et le passé. Quant au roman historique, le problème de la véracité reste aussi important. L'authenticité de ce monde représenté s'avère l'un des facteurs qui détermine le plus ce genre. Ensuite la convention veut que ce roman dépende des sources, on recherche alors « des signaux », « des traces » prouvant le recours aux sources, à savoir des informations, souvent non verbalisées, qui permettraient de supposer que le texte repose sur les documents historiques proprement dits ou sur les ouvrages historiographiques. Ainsi surgit le problème de relations entre ce savoir puisé dans les sources et l'univers représenté dans le texte littéraire.

Pour conclure, il nous semble intéressant de citer une explication, à la fois ludique et attirante, de ce qu'on pourrait appeler le roman historique, qui apparaît dans le magazine *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* qui met en valeur la spécificité du discours historique, son rapport vis-à-vis de l'Histoire elle-même et la relation qu'il entretient avec le présent :

L'Histoire raconte le passé ; les romans racontent... des histoires ! Et les romans historiques font des histoires avec l'Histoire. Mais qu'est-ce qu'un roman historique ? Simplement une fiction et des personnages avec pour toile de fond des faits historiques ? Ou une façon de réinventer le passé, d'actualiser ce qui a eu lieu hier, en le présentant à la lumière des préoccupations d'aujourd'hui ? (Monette, P., 2006 : 19)

Ainsi le roman historique est-il considéré comme un croisement où se rencontrent les diverses préoccupations. Son développement et ses configurations sont partiellement tributaires de ceux de l'Histoire en tant que discipline autonome, se définissant constamment et élargissant son champ d'investigation et ses objets.

## **2. Le roman historique au Québec : « Quelle étrange chose ! »**

Comme le souligne Maurice Lemire en 1970 au début de son ouvrage sur le roman historique, ce genre occupe une place bien relative dans la littérature québécoise. Il ne peut se vanter d'avoir produit « de chefs-d'œuvre ni même pas de vraies réussites » (1970 : 1). De même, en 1986, Denis Saint-Jacques s'étonne de la popularité de ce genre en soulignant son caractère hétérogène :

Quelle étrange chose, le roman historique! Une véritable aporie : la fiction de ce qui n'est pas fictif! On pourrait un moment se demander pourquoi un large public aime tant se faire conter des histoires sur le dos de l'Histoire. Car les lecteurs de cet hybride contre nature sont nombreux et constants. D'*Ivanhoé* de Walter Scott au *Grand feu* de Jeanne Bourin, il y a une fortune de l'histoire romancée qui mérite qu'on s'y arrête. Les historiens s'inquiètent à bon droit des « ajouts » que les écrivains apportent à leurs archives ; les lecteurs n'en ont cure et trouvent leur plaisir ici, dans les romans, plutôt que là, dans les manuels et traités. À vrai dire, il semble bien que ce soit dans la fiction même qu'ils cherchent à apprendre la vérité des faits. Cela dure depuis deux cents ans et accompagne les développements de l'ère scientifique. (1986 : 42)

Alors comment expliquer le succès énorme de cette « littérature nourrissante » (Walsh, A., 1988 : 499-503)? Le genre banni souvent hors de la culture lettrée a une longue tradition dans la littérature québécoise.

### **2.1. La naissance du roman historique**

« Le roman historique naît avec le nationalisme romantique importé au Canada par Garneau », constate Maurice Lemire à propos de la naissance de cette nouvelle forme

littéraire sur le territoire nord-américain (1970 : 1). Au Québec, ce genre s'amplifie notamment dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle après la publication du fameux ouvrage de Garneau *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Cet ouvrage fut une véritable révélation pour les lecteurs canadiens-français car en présentant un passé glorieux, en découvrant « tout ce monde de gloire où vivaient [leurs] aïeux » (Lemire, M., 1970 : 8), l'historien national a réussi à rendre aux Canadiens français la fierté de leur histoire et à leur faire revivre les plus belles heures du passé. Longtemps omise, l'histoire sort ainsi de l'ombre et devient une source intarissable d'inspiration à laquelle puisent les meilleurs talents de l'époque.

La littérature canadienne-française rejoint de cette manière les tendances européennes. Dans toute l'Europe du XIX<sup>e</sup> siècle, le récit historique parvient à séduire les lecteurs. S'inspirant d'un authentique passé national, l'écrivain écossais Walter Scott donne naissance à ce nouveau genre avec *Waverley* en 1814, *l'Antiquaire* publié deux ans plus tard, *Les puritains d'Écosse* sorti en 1816, *Rob Roy* donné en 1818, *La Fiancée de Lammermoor* et *Ivanhoé* écrits en 1819. L'intérêt que manifestent les lecteurs anglais à l'égard du roman historique à la Walter Scott déferle d'abord sur toute l'Europe pour se répandre ensuite en Amérique (Desbiens, M.-F., 2006a : 26-27).

Sous l'influence du père du roman historique, les principaux représentants du romantisme se mettent au travail. En 1823, Alessandro Manzoni donne aux Italiens *I Promessi Sposi*, considéré comme l'un des textes majeurs de la littérature italienne moderne (*Les Fiancés*, traduction française de 1870). Alfred de Vigny, Honoré Balzac et Victor Hugo empruntent également au modèle scottien pour créer les premiers romans historiques français : *Cinq-Mars* écrit en 1926, *Les Chouans*, publié en 1929 et *Notre-Dame de Paris*, sorti en 1831. Au même moment, Nicolas Gogol publie en Russie le « premier roman national » (Desbiens, M.-F., 2006a : 26), intitulé *Tarass Boulba* (1835), épopée sur la lutte

des Cosaques ukrainiens contre les Polonais. Un peu plus tard, dans les années 1880, en Pologne, Henryk Sienkiewicz plonge dans le genre et rédige les grands romans nationaux. La trilogie, composée de *Par le feu et par le fer* (1884), *le Déluge* (1886) et *Messire Wolodyowski* (1888), fait revivre à ses compatriotes le passé de la Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle. Les ouvrages scottiens déclenchent également le processus de création de l'identité et de la littérature nationales dans les Amériques. Prenant modèle sur l'écrivain écossais, entre autres l'Argentin José Mármol se consacre en 1851 à la rédaction d'*Amalia*, le premier roman de sa jeune patrie.

## **2.2. Les premiers romans historiques au Québec**

Le genre nouveau s'implante également dans la littérature canadienne-française naissante. L'inspiration scottienne est de même visible dans la première œuvre des jeunes lettres du Bas-Canada. Publié en 1837, *L'influence d'un livre* de Philippe-Ignace-François Aubert de Gaspé fils, porte le sous-titre *roman historique* afin de se situer dans la voie romanesque ouverte par l'auteur écossais. « *L'influence d'un livre* est historique comme son titre l'annonce », souligne de Gaspé dans la préface à son livre (1996 : 14). Pareil au père du genre qui affirme, dans l'introduction à *l'Antiquaire*, s'être efforcé de donner une description minutieuse des mœurs de son Écosse natale (De Gaspé fils, P. A., 1996 : 131), il veut « [offrir] à [son] pays le premier roman de mœurs canadien » (De Gaspé fils, P. A., 1996 : 14). À l'instar de Walter Scott, en cherchant à appuyer son ouvrage sur les autorités, de Gaspé orne ses chapitres de citations et met çà et là des épigraphes françaises et anglaises. Pourtant le trait le plus remarquable de l'œuvre de Gaspé est son hétérogénéité, l'une des caractéristiques de la plupart des écrits de cette période (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 136). Comme le remarque Maurice Lemire, il règne « un tel mélange des

genres qu'on se demande où finit l'un et où commence l'autre : roman historique, histoire romancée, drames historiques, poèmes épiques [...] » (1970 : 5).

Publié en 1844, le roman *Les Fiancés de 1812* de Joseph Doutre s'inscrit davantage dans le genre popularisé par Walter Scott en imitant sa *Fiancée de Lammermoor* et *Les Fiancés* de l'Italien Manzoni. Doutre se sert de la guerre entre les États-Unis et l'Empire britannique en 1812 pour dépeindre le grand amour entre une jeune femme et son amant, colonel canadien, séparés à cause du conflit. L'action commence au moment où les troupes américaines s'apprêtent à s'emparer du Canada mais l'aspect historique suggéré par le titre reste marginal (Lemire, M., 1978 : 261).

Néanmoins c'est à partir des années 1860 que les premiers grands romans historiques apparaissent dans la littérature française du Canada. D'abord Philippe Aubert de Gaspé père s'intéresse à la Conquête pour concevoir *Les anciens Canadiens* paru en 1863. « À la fois roman historique, roman de mœurs, roman d'aventure et roman autobiographique » (la quatrième de couverture, De Gaspé père, P. A., 1994), le texte profite du crédit des romans historiques et connaît un énorme succès dès sa première publication. « Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas ! Bien éloignée, voilà toute mon ambition », écrit de Gaspé dans son ouvrage pour mettre fin aux discussions sur le genre de son texte (1994 : 27). Ce qu'il vise avant tout c'est de montrer un passé national, mais d'un point de vue original, celui d'un vieil avocat, dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli, et de celui de sa famille (1994 : 8-9). « J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume [...] », constate de Gaspé (1994 : 26-27), même si son œuvre charme grâce au style du vieil écrivain. La guerre de Conquête de 1759 est l'événement autour duquel oscillent tous les souvenirs de l'auteur. En mettant en scène deux amis, Jules d'Haberville, Canadien et Archibald Cameron of Locheil, Écossais, devenus des frères ennemis pendant la guerre, il brosse un tableau de la société canadienne sous le

régime seigneurial français sans se soucier de l'exactitude historique des anecdotes du vieux temps (De Gaspé père, P. A., 1994 : 8).

Publié en 1866, *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa continue la tradition scottienne. Ce roman raconte les amours difficiles de jeunes fiancés d'Acadie à l'époque de la Déportation des Acadiens dans les années 50 du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans les années 1860, l'histoire s'impose aussi à Joseph Marmette. Ce Fenimore Cooper de la littérature québécoise (Mailhot, L., 1997 : 59) est le premier romancier à vulgariser l'Histoire du Canada (Lemire, M., 1970 : 11). En une quinzaine d'années, il signe des romans qui répondent au but que s'était fixé l'auteur : présenter une sorte de fresque du passé canadien-français. *Charles et Éva*, le roman historique le plus connu de cet écrivain, sort en 1867, puis y succèdent *François de Bienville. Scènes de la vie quotidienne au XVII<sup>e</sup> siècle* publié en 1870, *L'intendant Bigot. Roman canadien* donné au public deux ans plus tard, *le Chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France 1664* de 1873, *La Fiancée du rebelle. Épisode de la guerre des Bostonnais* paru en 1875, *Le Tomahawk et l'Épée* sorti en 1877, *les Macchabées de la Nouvelle-France. Histoire d'une famille canadienne de 1641 à 1768* publié en 1878 et *Héroïsme et Trahison. Récits canadiens* de 1880 (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 136). Détenteur d'un doctorat honoris causa de l'Université Laval, Marmette concourt au succès du roman historique au Canada en confirmant sa légitimité (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 136). Ses reconstructions historiques reposent sur une documentation solide et le romantisme, qui germe chez François-Xavier Garneau, prend de l'ampleur et s'épanouit chez Marmette (Lemire, M., 1970 : 11).

Afin d'obéir à la mode et aux exigences de son temps, Laura Conan s'oriente elle aussi vers le roman historique. Connue pour *Angéline de Montbrun* (1881), premier roman psychologique au Québec, l'écrivaine demeure fidèle à elle-même, à son thème de prédilection, l'amour, même en produisant une œuvre nationale (Lemire, M., 1978 : 10). En

1891, paraissent *À l'œuvre et à l'épreuve* et en 1900 *L'Oublié* qui offrent une possibilité de renouvellement de la forme car les personnages historiques créés par la romancière ont, pour la première fois, une dimension psychologique. Ardente catholique et pratiquante fervente, Laura Conan partage son activité entre ses œuvres et une collaboration à diverses revues religieuses et féminines publiant surtout des études sur l'histoire de La Malbaie et sur la vie religieuse (Gauthier, S., 2003 : en ligne).

La dernière décennie du siècle se voit dominée par les romans sur les Patriotes. Cette thématique est entamée par Pierre Boucher de Boucherville dans *Une de perdue, deux de trouvées* de 1849 où l'intrigue amoureuse a pour cadre les Troubles de 1837. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Napoléon Legendre emprunte lui aussi à cette époque pour concevoir *Annibal* en 1891 ainsi que L.C.W. Dorion et Auguste Fortier l'utilisent et signent respectivement *Vengeance fatale* et *les Mystères de Montréal*. Cet événement historique nourrit l'imagination de romanciers jusqu'à *Florence* de Rodolphe Girard paru en 1900 (Lemire, M., 1970 : 13).

Le roman historique connaît alors ses heures de gloire. Toutefois l'engouement du public sera éphémère. Longtemps avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le genre tombe en désuétude partout, sauf au Québec. Après 1875, l'impact de Garneau sur la littérature perd de sa vigueur (Lemire, M., 1970 : 1). La popularité du roman historique enregistre une baisse notable au cours des vingt premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

### **2.3. Le déclin du roman historique**

Au moment où le régionalisme est à son comble dans les années 1920-30, les partisans du mouvement découvrent dans le roman un véhicule privilégié afin de diffuser leur objectif de reconquête et de retour à la terre. Les ouvrages régionalistes de cette époque puisent abondamment dans le genre historique comportant une portée didactique incontestable (Desbiens, M.-F., 2006a : 28). Entre autres, l'historien Lionel Groulx, connu pour ses prises

de position nationalistes, publiée en 1932 sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres *Au cap Blomidon*, roman à la fois historique et régionaliste, pour « promouvoir l'enseignement et la diffusion de l'histoire acadienne mais aussi dans la perspective d'animer le sentiment national de la jeunesse canadienne-française et acadienne » (Girardin, M., 2006 : 37). Dans ce deuxième roman goulxien dominé par la thèse ruraliste, le héros, un jeune Acadien établi à Québec, Jean Bérubé, songe à reprendre la terre ancestrale dans le Bassin des Mines dérobée par l'armée britannique pendant le Grand Dérangement de 1755. Mais « *Au Cap Blomidon* est également l'histoire d'un pionnier dont le retour à l'Acadie des origines présage un renouveau pour la nation acadienne, une revanche pour la déportation qui s'opère par le biais d'une reconquête du Bassin des Mines » (Belanger, D.-C., 2002 : 62).

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, au Québec, c'est surtout Jean Féron, pseudonyme de Joseph Marc Octave Antoine Lebel, qui est reconnu comme auteur de romans historiques. Aujourd'hui oublié, romancier prolifique, surnommé l'« Alexandre Dumas canadien », Jean Féron s'inspire des événements de l'Histoire canadienne et fait paraître plus de trente ouvrages, de 1919 à 1944. Ce Québécois établi sur une ferme en Saskatchewan, secrétaire de Louis-Alexandre Taschereau (Morcos, G., 1998 : 101), s'adonne en amateur à l'écriture des romans historiques et patriotiques dont le style fait penser vaguement à celui d'Alexandre Dumas père. Il parle du règne de Frontenac dans, entre autres, *Le Manchot de Frontenac*, sorti en 1926, des Rébellions de 1837-38 dans *L'aveugle de Saint-Eustache* de 1924, dans *Le patriote 1837-38* de 1926, dans *L'Espion des Habits rouges* de 1928, il utilise comme toile de fond la guerre de Sept ans dans *la Besace d'amour* paru en 1925, *la Besace de haine* publié en 1927 et *La Belle de Carillon* sorti en 1929 ainsi que le Régime anglais dans *Le Capitaine Aramèle* de 1928. D'après Claude Filteau, « [l]ors de leur parution, les romans historiques de Féron s'inscrivent dans un projet plus vaste [...]. Non seulement s'agissait-il de faire pièce aux publications étrangères [...], on désirait également développer le sens patriotique des

Canadiens français en protégeant, comme on s'en doute, les vertus morales de la race », comme le suggèrent pertinemment certains titres de ses romans tels *Fierté de race* et *La Revanche d'une race* les deux publiés en 1924 (cité par Morcos, G., 1998 : 101).

La majorité des historiens de la littérature québécoise affirment la disparition du roman historique dans les années cinquante. Pour eux, le genre est pratiquement abandonné depuis la publication en 1951 de *L'ampoule d'or* de Léo-Paul Desrosiers. C'est l'histoire d'une jeune fille, Juliette, vivant à Percé, petit village sur la côte de l'Atlantique Nord, qui s'éprend d'un marin Breton, Sylvère, venu à Terre-Neuve pêcher la morue. Collaborateur de l'abbé Lionel Groulx à *l'Action française*, son fidèle disciple, bibliothécaire, biographe et historien, écrivain prolifique, Léo-Paul Desrosiers apparaît comme le dernier écrivain de cette époque à s'intéresser au roman historique traditionnel. Sorti en 1931, son *Nord-Sud*, d'après certains critiques successeur thématique de *Maria Chapdelaine* hémonienne (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 244), situe l'action en 1849 à Berthier, au Québec, et raconte la vie de Vincent Douaire, « nomade dans l'âme », déchiré entre deux voies possibles, dilemme constant des héros québécois : rester, épouser une femme et s'établir ou « reprendre la route ». De même, imprégné de l'idéologie agriculturiste, le roman suivant de Desrosiers, *Les Opiniâtres* publié en 1941, fait l'éloge des pionniers qui se sont acharnés à cultiver la terre. L'action débute dans les années 40 du XVII<sup>e</sup> siècle et permet au lecteur d'assister à la naissance du nomadisme canadien-français. *Les engagés du Grand Portage* (1938), fresque d'histoire, situe son action au début du XIX<sup>e</sup> siècle à l'époque du conflit entre les diverses compagnies pour le monopole du commerce des fourrures dans les pays d'En-Haut (Lemire, M., 1996 : 9-27). C'est l'histoire de Nicolas Montour, engagé par la compagnie comme voyageur, homme cynique et aveuglé par l'ambition.

Léo-Paul Desrosiers est aussi auteur d'écrits proprement historiques comme *Commencements* (1931), *L'accalmie*, *Lord Durham au Canada* (1937) et dans les années

1960, de biographies historiques tels les ouvrages consacrés à Marguerite Bourgeoys et à Jeanne Le Ber et à Paul de Chomedey de Maisonneuve (Gaulin, A., 2001 : 28).

Toujours bien documentés, les romans de Desrosiers sont « des romans historiques et géographiques intelligents, solides [et] minutieusement composés » (Mailhot, L., 1997 : 84-85). Pourtant pour Maurice Lemire, même s'ils réactualisent une thématique discutée au XIX<sup>e</sup> siècle, ils n'arrivent pas à établir des liens avec la situation contemporaine à l'auteur, à savoir le début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est la raison pour laquelle, d'après le professeur, ses romans « touchent peu » (1996 : 19).

Le roman historique ne disparaît pas complètement après Léo-Paul Desrosiers mais il perd de sa vigueur. Éclipsé dans les années quarante par le roman réaliste de Gabrielle Roy et Roger Lemelin, le roman historique se fait ensuite distancer par les autres genres. Dans les années qui suivent, la thématique de la vie intérieure correspond à une valorisation de plus en plus claire de l'individu en tant que conscience autonome et libre, dont l'identité n'est plus tributaire de celle du « nous » national et clérical (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 339). Privé de ses « balises nationalistes », le genre s'éclipse sous la popularité d'autres formes telles le récit biographique, l'essai ou la littérature pour la jeunesse.

#### **2.4. Le renouveau du genre**

Dès les débuts du XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire et le roman se définissent au même moment comme vecteurs des idéologies nouvelles des États bourgeois naissants. Dans les jeunes nations, les écrivains empruntent aux ouvrages et aux documents d'histoire les supports importants pour rappeler à la nation son histoire et sa naissance lente et difficile (Saint-Jacques, D., 1986 : 43). Au Québec, d'abord sous les auspices de François-Xavier Garneau, fondateur de la conscience collective littéraire et historique des Canadiens français, ensuite influencé par le mouvement régionaliste et imprégné de l'idéologie groulxienne, le roman

historique est considéré comme un allié naturel des idées nationalistes. Actuellement ce genre semble se libérer de tout nationalisme et se diriger vers une tout autre histoire. Dans sa tendance la plus récente, il se distancie des nationalismes en subissant une transformation qui le rend encore plus apprécié (Saint-Jacques, D., 1986 : 43). Selon Denis Saint-Jacques, le lecteur du roman historique d'aujourd'hui s'intéresse à des textes sur l'Égypte des Pharaons, sur la civilisation précolombienne ou sur la colonisation française en Inde par exemple, plutôt qu'au passé national<sup>2</sup>. « S'il y a un domaine de l'histoire ou de la géographie encore inexploité aujourd'hui, ironise Saint-Jacques, ne craignez rien, ce sera le best-seller de l'année prochaine ! » (1986 : 43). Conscients du fait que le lectorat actuel veut comprendre l'univers complexe dans lequel il évolue, les auteurs de romans historiques explorent l'histoire « sans restriction » car, comme le souligne Denis Saint-Jacques, « [d]ans la culture de grande diffusion, l'Histoire passe par les histoires, sinon elle n'existe pas... » (1986 : 43).

Dans les années 80 du XX<sup>e</sup> siècle, le roman historique connaît dans la littérature canadienne d'expression française un renouveau impressionnant, reflet des tendances qui dominent la littérature mondiale. L'Histoire du Canada constitue une source d'inspiration intarissable pour de nombreux romanciers contemporains. Néanmoins peu d'entre eux s'inscrivent avec leurs romans dans l'esthétique postmoderne, préférant recourir au modèle proposé par Walter Scott il y a deux siècles. Le roman historique regagne donc l'enthousiasme du public.

Le regain du roman historique est entamé par la publication en 1980 de *Papineau ou l'épée à double tranchant* de Claire de Lamirande et par la sortie en 1981 du premier tome intitulé *Le canard de bois* de la trilogie *Les Fils de la liberté* écrite par Louis Caron entre

---

<sup>2</sup> À titre d'exemple, Saint-Jacques cite *La dame du Nil* publié en 1977 par Pauline Gedge, romancière originaire de Nouvelle-Zélande, installée en Alberta, dont la plupart des romans se déroulent dans l'Égypte ancienne (1986 : 44). Il mentionne aussi le romancier américain Garry Jennings dont une série de romans des années 1980-2000 s'adonne à l'Histoire de l'empire aztèque (*Aztec* de 1980, *Aztec Autumn* de 1998, *Aztec Blood* de 2002, *Aztec Rage* de 2006 et *Aztec Fire* de 2008) et Irène Frain, auteure de *Le Nabab*, fresque consacrée à l'Histoire de l'Inde du XVIII<sup>e</sup> siècle, parue en 1982.

1981 et 1990. D'ailleurs les deux romans empruntent la toile de fond aux événements de 1837-38, une source d'inspiration féconde pour les écrivains et les artistes mais aussi un sujet qui a toujours tenté les historiens québécois. Du reste, le début du XIX<sup>e</sup> siècle avec les Rébellions des Patriotes ainsi que la Nouvelle-France constituent les deux périodes préférées d'un grand nombre de romanciers historiques.

La plupart des ouvrages qui cadrent avec ce mouvement de renouveau ressemblent ressembler aux *Filles de Caleb*, saga sortie de la plume d'Arlette Cousture, auteure de plusieurs best-sellers, « la grande dame de la saga » (Savoie, C.,1997 : 34). Aux dires d'André Vanasse, *Les Filles de Caleb*, immense fresque sociale qui retrace le parcours de trois femmes fortes à travers les siècles, s'apparente tant aux grands classiques québécois « qu'on en vient à croire que Louis Hémon avait raison : 'Au pays de Québec, rien n'a changé' » (1985 : 24-25).

Dans les années 1990, ce sont surtout les femmes qui prennent la plume pour raconter l'Histoire canadienne : Chrystine Brouillet, Pauline Gill, Micheline Lachance, Nicole Fyfe-Martel, Nadine Grelet, Mylène Gilbert-Dumas et beaucoup d'autres. S'adressant à un lectorat majoritairement constitué de femmes, elles accordent un grand intérêt aux figures féminines souvent officiellement marginalisées en effectuant un « travail de réhabilitation » (Desbiens, M.-F., 2006a : 45). Entre autres, passée du roman policier au roman historique, Chrystine Brouillet se consacre, à partir de 1990, à la grande trilogie romanesque historique sur les débuts de la Nouvelle-France, composée de *Marie La Flamme*, *Nouvelle-France* et *La Renarde*. En 1998, Pauline Gill, « romancière de l'Histoire »<sup>3</sup>, commence à publier la saga de la cordonnère, une fresque historique et familiale inspirée de la vie de Victoire Du Sault, fondatrice d'une fabrique de chaussures, femme du XIX<sup>e</sup> siècle méconnue du grand public, qui fut la première femme à se faire une place de choix dans un milieu dominé par les hommes (*La cordonnère* de 1998, *La jeunesse de la cordonnère* de 1999, *Le testament de la*

---

<sup>3</sup> Tel est le titre d'une entrevue de Marie-Frédérique Desbiens, avec Pauline Gill publiée dans *Québec français* en 2006. (Desbiens, M.-F., 2006b : 42-45).

*cordonnère* de 2000 et *Les Fils de la cordonnère* de 2003). Les autres romans suivent : en 1995 et 1998 les deux tomes de *Le roman de Julie Papineau*, « biographie romancée »<sup>4</sup> de Micheline Lachance sur Julie Papineau, et en 1998 *Lady Cartier* de la même auteure, roman consacré à la vie d'Hortense Fabre, épouse de George-Étienne Cartier, la trilogie *Hélène de Champlain*, publiée entre 2003 et 2008 par Nicole Fyfe-Martel sur la femme du fondateur de la Nouvelle-France, en 2003 *La belle Angélique* de Nadine Grelet, roman sur la Nouvelle-France du XVIII<sup>e</sup> siècle, racontant les amours d'Angélique des Méloizes, fille du seigneur de Neuville et de l'intendant François Bigot et la trilogie de *Les dames de Beauchêne* de Mylène Gilbert-Dumas, sortie entre 2002 et 2004, l'histoire de trois femmes ayant pour toile de fond la Nouvelle-France de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Néanmoins, dans l'article intitulé *Romans historiques – l'histoire n'est pas une appellation contrôlée* sur les romans historiques des dernières décennies qui déferlent sur le marché littéraire du Québec, Micheline Dumont s'avère très critique envers ce genre pratiqué dans les années 90 du XX<sup>e</sup> et dans les premières années du XXI<sup>e</sup> siècles. Pour l'historienne, sa définition est simpliste :

Une définition du roman historique me semble donc être la suivante : un héros – ou une héroïne – vrai ou vraisemblable, placé dans les circonstances politiques et sociales connues (ou parfois même fantaisistes), sert de prétexte à un « roman » qui plaira au public actuel, mais qui permet rarement d'accéder à une meilleure connaissance de l'histoire. (2006 : en ligne)

Micheline Dumont constate que la direction que prennent les romans historiques de littérature québécoise les assimile aux récits sentimentaux éloignés, dans la plupart des cas, de la vérité historique. Les romanciers, ou on devrait plutôt dire les romancières, empruntent à leur gré à l'Histoire car ils semblent manquer d'imagination. « Il est certain que le roman constitue une voie d'accès à la réalité historique plus aimable que l'austérité de quelques monographies scientifiques, farcies de références. Mais ils constituent sans doute un piège qui dénature cette même réalité historique », affirme l'historienne (2006 : en ligne).

---

<sup>4</sup> L'appellation vient de l'auteure elle-même. (cité par Hamelin, R., 1997 : 373).

Même les historiens suivent cette tendance : entre autres Jean-Pierre Charland, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, fait apparaître en 1998 un roman sur le Québec de l'entre-deux-guerres, *Un viol sans importance* et Gérard Bouchard, historien et sociologue, auteur de plusieurs ouvrages, professeur de l'Université Laval, raconte l'histoire des Tremblay de Mistouk dans *Mistouk* de 2002. Les romans historiques écrits par les professeurs constituent d'ailleurs une partie non négligeable des ouvrages à caractère historique d'aujourd'hui car ils se présentent souvent comme un complément à la recherche universitaire.

Parfois on attribue cette floraison exceptionnelle du genre historique au Québec à la montée du néo-nationalisme car cet intérêt que présentent les romanciers à l'égard de l'Histoire, depuis les années 1970 correspond aux nouvelles poussées indépendantistes que l'on observe dans la société à la même époque. Les écrivains désireux de satisfaire aux goûts du jour se mettent à écrire de longues fresques historiques ou des sagas familiales basées sur la petite histoire (Hamelin, R., 1997 : 373-374).

Le roman historique québécois rejoint ainsi la tendance qui influence la littérature hispano-américaine. D'après Seymour Menton, théoricien de la « nouvelle fiction historique » (Desbiens, M.-F., 2006a : 28), ce genre émerge en Amérique latine en 1979 avec la publication de *La Harpe et l'Ombre* d'Alejo Carpentier. Pour le critique, on note un retour en force du roman historique à partir des années 1980 car le 500<sup>e</sup> anniversaire de la venue de Christophe Colomb sur le sol américain qui s'approche ainsi que le passage d'une dictature à une autre que les Hispano-Américains ont connu au XX<sup>e</sup> siècle, inspirent les écrivains. L'auteur de *La Nueva Novela Histórica de la América Latina 1979-1992* (1993) constate que les écrivains du nouveau roman historique comme le Cubain Alejo Carpentier, rompent clairement avec le schéma traditionnel en interrogeant la fonction de l'Histoire et celle du récit historique et proposent une vision plurielle du passé (Desbiens, M.-F., 2006a : 28).

Tandis que le roman historique traditionnel se dévouait à écrire le récit fondateur de la nation, le genre qui apparaît dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle cherche à représenter toutes les identités – postcoloniales, migrantes, féminines et autres – si appréciées par l'époque postmoderne (Desbiens, M.-F., 2006a : 28). Ce « nouveau roman historique », appelé par la critique hispano-américaine *nueva novela histórica* ou par la critique anglo-saxonne *New Historical Fiction*, a de nouveaux objectifs, à savoir récrire, recréer et reconstruire<sup>5</sup>. Non seulement le nouveau roman historique recourt aux nouvelles techniques mais il change le sens traditionnellement attribué à l'Histoire. Ainsi les ouvrages ayant pour toile de fond l'Histoire semblent à présent un lieu privilégié d'expression et de discussion pour un grand nombre de romanciers du monde entier.

### **3. Le modèle scottien**

Puisque la plupart des romans historiques du XIX<sup>e</sup> siècle mais aussi un grand nombre de ceux qui s'écrivent au XX<sup>e</sup> siècle, sont redevables au roman initié en 1814 par Walter Scott, il nous semble pertinent de rappeler le modèle scottien pour voir dans quelle mesure les romans à caractère historique qui se publient de nos jours y ressemblent ou au contraire s'en écartent.

#### **3.1. La naissance du roman historique moderne**

Les romans historiques à thèse apparaissent aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles mais selon Georges Lukács, grand théoricien du roman historique, c'est le début du XIX<sup>e</sup> siècle qui voit naître ce genre, à peu près à l'époque de la chute de Napoléon. Avant cela, on recourait à l'histoire pour ajouter un peu de couleur locale et l'aspect curieux et excentrique du milieu présenté l'emportait sur la reproduction fidèle d'une ère historique concrète. Pour lui, « ce qui manque au prétendu roman historique avant Walter Scott, c'est justement ce qui est

---

<sup>5</sup> « Rewriting, reinventing, reconstructing » (Desbiens, M.-F., 2006a : 28).

spécifiquement historique : le fait que la particularité des personnages dérive de la spécificité historique de leur temps » (1972 : 17). D'après ce théoricien hongrois, les récits historicisés manquaient de vérité historique car les auteurs se préoccupaient peu des réalités sociales de l'époque dans laquelle le récit se situait. De cette façon, les romans de mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle introduisaient des personnages qui agissaient, parlaient et pensaient comme les contemporains des écrivains.

Contrairement à ses prédécesseurs, Walter Scott se sert de l'Histoire non pas pour « ajouter de la couleur locale » mais c'est justement elle qui devient l'essentiel de l'intrigue. Ainsi :

[l]'histoire n'est plus un fardeau gênant, qui alourdit le récit et dont il convient de se débarrasser au plus vite dans deux ou trois chapitres préliminaires ; que tout au contraire l'auteur en porte allègrement le poids d'un bout à l'autre du roman, si long qu'il puisse être ; et que, loin de la dissimuler, il l'étale, puisqu'enfin c'est elle qui soutient toutes les parties de l'œuvre, qui les anime, qui les explique. L'antique servante, si dédaignée autrefois, est reine maintenant, et c'est sur toutes choses qu'elle va étendre un empire à peu près absolu. (McIntosh, F., 2002 : 140)

En 1814, Walter Scott publie anonymement son premier roman historique, considéré par Georges Lukács comme le premier roman historique moderne, *Waverley*, dont le succès est phénoménal et s'épanouit sur toute l'Europe. Chaque nouveau texte scottien est désormais attendu avec une grande impatience, et on se l'arrache dès sa publication. En 1821, dans la presse française, on annonce la publication d'une œuvre scottienne comme suit :

Du Walter Scott! Du Walter Scott! Hâtez-vous, Messieurs, et vous surtout, Mesdames; c'est du merveilleux, c'est du nouveau ; hâtez-vous ! La première édition est épuisée, la seconde est retenue d'avance, la troisième disparaîtra, à peine sortie de la presse. Accourez, achetez ; mauvais ou bon, qu'importe! Sir Walter Scott y a mis son nom, cela suffit... et vivent l'Angleterre et les Anglais ! (cité Maigrion, L., 1912 : 52).

Le romancier contemporain de Scott, Thomas Love Peacock met ainsi l'accent sur la grande popularité de l'écrivain écossais :

Lorsque surgit Rob Roy, tout comme le fit autrefois Marmion, le sage repose son Platon, l'homme d'état jette ses projets de lois, la demoiselle s'éloigne de sa harpe, le critique sourit et raccourcit la mèche de sa lampe, le paresseux remercie Dieu pour ses grâces et l'artisan fatigué abandonne le sommeil pour se reposer un peu auprès des pages magnifiques. (cité par Nowak, M., 2000 : 283)

Outre le charme indéniable de ces « pages magnifiques », le phénomène Scott peut s'expliquer de différentes façons entre autres par l'impact du boom éditorial du XIX<sup>e</sup> siècle mais aussi par la nouvelle situation historique créée par la Révolution française, par de grandes transformations économiques et politiques, par la succession rapide de ces bouleversements qui sensibilisent les hommes au caractère historique de leur existence. Ainsi les romans ayant pour toile de fond l'Histoire tombent-ils sur un terrain déjà préparé car rappeler aux lecteurs des faits historiques de leur pays apaise la soif de leur temps. Guidé par une grande entreprise, à savoir peindre la métamorphose de l'ancienne Calédonie en nation moderne, Walter Scott désire réécrire le passé d'un pays qui a subi cette énorme transformation. Comme le remarque David Daiches, la première impulsion scottienne d'écrire un roman est venue de sa profonde conscience de changements qui s'étaient produits en Écosse dans un passé récent<sup>6</sup>.

### **3.2. La construction du personnage**

Premièrement, la nouveauté de la formule scottienne réside dans la création des personnages ancrés dans l'Histoire. L'écrivain écossais relègue au second plan les grandes figures historiques, jusque-là d'une importance primordiale, et reconstitue les problèmes d'une époque à travers la peinture de la vie des personnages imaginaires, pourtant représentatifs de leur époque et de leur patrie. Déterminés par l'environnement et par la société dans laquelle ils vivent, les personnages d'invention scottiens incarnent les forces motrices de leur temps. Bien que les personnages historiques réels fassent quelques brèves apparitions dans le roman, ils ne servent qu'à créer de l'ambiance et à apporter à l'évocation du passé une certaine notion pittoresque. Comme le souligne Georges Lukács,

---

<sup>6</sup> « Scott's first impulse to write a novel came from his profound sense of the changes that had occurred in Scotland in the recent past » (cité par Sabiron, C., 2010 : 2).

[d]ans les romans les plus connus de Scott, ce sont des personnages historiquement inconnus, semi-historiques ou absolument non historiques qui jouent [l]e rôle de premier plan. Qu'on songe à Vich Ian Vohr dans *Waverley*, à Burley dans *Old Mortality*, à Cédric et Robin Hood dans *Ivanhoé* [...] [Scott] n'explique jamais l'époque à partir de ses grands représentants, comme l'ont fait les adeptes romantiques du culte des héros. (1972 : 38-40).

Les figures, telles que Robin des Bois, ont encore une autre importance dans le roman : s'étant directement mêlées dans la vie du peuple, elles satisfont le goût scottien pour les contes et légendes populaires, si appréciés par les romantiques et le public du début du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>.

Pourtant certains romanciers se montrent sévères envers cette nouvelle conception du personnage dont Alfred de Vigny qui s'efforce de se placer, avec son *Cinq-Mars*, à contre-courant. Pour lui :

les romans de Walter Scott étaient trop faciles à faire en ce que l'action était placée dans des personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut tandis qu'il passe, de loin en loin, à l'horizon une grande figure dont la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces rois ne représentant ainsi qu'un chiffre, je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière. (cité par Malinowski, W. M., 2000 : 39)

D'autres s'inspirent largement de la technique scottienne. Victor Hugo, entre autres, recourt aux personnages entièrement issus de son imagination dans *Notre-Dame de Paris* sorti en 1831. Même le roi Louis XI qui apparaît dans le roman ne fait office que de « séquence colorée » visant à compléter le tableau et à produire un effet d'authenticité historique (Malinowski, W. M., 2000 : 36).

Il est à noter que le grand héritage du roman à la Walter Scott est la multiplication de portraits historiques, la présentation des grands personnages historiques axée sur la reconstruction des détails extérieurs tels le costume, les apparences physiques, la démarche et les éléments du portrait moral (Malinowski, W. M., 2000 : 40). « Cette manie des portraits à chaque page, ce goût des descriptions minutieuses, cette course après les détails pittoresques » dictent la voie à suivre aux successeurs de Walter Scott quant à la peinture des personnages

---

<sup>7</sup> Walter Scott commence sa carrière littéraire par la publication, en 1802 et 1803, de deux recueils de ballades traditionnelles intitulés *The Minstrelsy of the Scottish Border* (*Chants nationaux de la frontière écossaise*).

Malinowski, W. M., 2000: 43). Moins individu que symbole, chaque personnage possède même la physionomie de sa catégorie ou de sa classe (Maigron, L., 1912 : 44).

La première conséquence de cette résolution technique est la plus grande liberté que l'usage des grandes figures historiques limitait. Le héros « moyen » de Walter Scott devient le témoin idéal de grands bouleversements et d'événements importants et il ne détourne jamais l'attention du lecteur de l'événement :

Le « héros » de Scott est toujours un gentleman anglais plus ou moins médiocre, moyen. Il possède généralement un certain degré, jamais éminent, de sagesse pratique, une certaine fermeté et une certaine bienséance morale, qui va même jusqu'à l'aptitude au sacrifice de soi, mais ne devient jamais une passion impétueuse, n'est jamais un dévouement enthousiaste à une grande cause. Non seulement les Waverley, Morton, Osbaldiston, etc. sont de tels représentants corrects, décents, moyens de la petite noblesse anglaise, mais aussi Ivanhoé, le chevalier « romantique » du Moyen Âge. (Lukács, G., 1972 : 33).

De même les héroïnes scottiennes « représentent le même type de femme anglaise bourgeoisement correcte, normale » (Lukács, G., 1972 : 34). Néanmoins la primauté accordée par le modèle scottien aux personnages fictifs n'est pas anodine et le choix du héros ne résulte pas uniquement du problème d'ordre artistique : il rejoint la conception de l'Histoire du romancier écossais.

### **3.3. L'agencement de l'intrigue romanesque et la conception de l'Histoire**

En 1898, dans *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, Louis Maigron, auteur de la première étude française sur le roman historique, vante l'originalité de *Waverley* comme suit :

Tout simplement, le roman historique y était traité pour lui-même, ce qui veut dire qu'il n'allait pas avoir d'autre objet que de nous offrir des diverses époques auxquelles il s'appliquerait une image aussi exacte que possible, et que, de la fidélité de cette peinture, c'était tout l'intérêt de l'œuvre qui devait désormais sortir. La transformation était aussi complète que possible; c'était même une véritable révolution. Dès l'instant que la description précise et, si possible, la résurrection du passé, deviennent l'unique souci et l'ambition exclusive du romancier, il suit d'abord, et nécessairement, que c'est d'une intrigue véritablement historique que le récit tirera le meilleur de son pathétique et de sa force. (1912 : 38-39)

Autour d'un noyau historique, événement historique provoquant un bouleversement dans la société, évoluent le héros central, « héros 'moyen', seulement correct, jamais héroïque » (Lukács, G., 1972 : 33) et les personnages, représentants de forces sociales et historiques, au moyen desquels Walter Scott s'applique à figurer les luttes et les antagonismes de l'Histoire. « De personnels et particuliers que [les sentiments des personnages – E.B.] étaient toujours dans l'ancien roman historique, ils deviennent [...] généraux et publics. [...] [C]e ne sont plus les sentiments des personnages ou leurs pensées propres qui nous intéressent mais bien les sentiments et les pensées de la collectivité qu'ils représentent et qu'ils résument » (Maignon, L., 1912 : 40). Les protagonistes servent tous à présenter certains stades critiques de transition historique et leur rôle consiste à mettre en contact les extrêmes dont l'affrontement remplit le roman. D'où provient une prédilection scottienne pour les périodes de conflit que Georges Lukács appellera « les grandes crises de l'histoire anglaise » (1972 : 33). Les rivalités entre différents groupes, les guerres de clans et les oppositions entre partis et groupes religieux sont les thèmes que Scott affectionne le plus. Dans *Waverley*, le personnage principal Edward Waverley, est le témoin de la rébellion jacobite de 1745. *Ivanhoé*, publié en 1819, invite le lecteur à plonger dans l'Angleterre de Richard Cœur de lion et grâce au personnage principal, le chevalier Wilfrid d'Ivanhoé, esquisse le problème central de l'Angleterre médiévale, à savoir les conflits entre Saxons et Normands.

L'auteur organise des événements de manière à souligner le caractère dramatique de l'action. C'est d'ailleurs pour cette raison que le romancier écossais recourt souvent au dialogue, nouveau trait caractéristique, qui permet aux personnages d'exposer des points de vue opposés. Selon Walter Scott, l'intensification des événements et l'inclusion de l'élément dramatique mènent à une meilleure connaissance de la réalité historique et à une plus grande authenticité de celle-ci pour qu'elle puisse être revécue par le lecteur postérieur. D'après Georges Lukács, chez Walter Scott, cette authenticité de l'ambiance historique se fonde sur le

caractère populaire de son art (1972 : 50). Dans ses romans, les grands changements historiques correspondent aux grands changements de la vie populaire. « Poète du paysan, du soldat, du proscrit, de l'artisan » aux dires de George Sand (Lukács, G., 1972 : 51), le romancier écossais présente comment d'importantes transformations historiques marquent la vie quotidienne et décrit l'effet des changements matériels et psychiques sur le peuple qui ne saisit pas leurs causes mais réagit directement et violemment. En aspirant à peindre l'ensemble de la vie nationale dans son interaction complexe du « haut » et du « bas », Walter Scott attribue au « bas » le rôle de la base matérielle et l'explication de ce qui advient en « haut » (Lukács, G., 1972 : 51).

À travers l'itinéraire d'un personnage d'invention, l'auteur s'interroge sur le cours de l'Histoire et « montre des individus se forgeant une histoire en interaction avec l' 'Histoire', Histoire sur laquelle, même médiocres et environnés de handicaps, ils gardent prise » (Bernard, C., 1989 : 32). Le romancier exploite du matériel historique comme fondement de symptômes fictifs de ses textes (Nowak, M., 2000 : 278). Influencé par l'éducation puritaine, croyant à la Providence divine, le romancier utilise une situation historique pour montrer un certain aspect du destin humain qui possède une valeur extra-temporelle, ou plus précisément, en dehors de l'Histoire (Nowak, M., 2000 : 284).

#### **3.4. Le narrateur et sa crédibilité**

Comme chaque récit, le roman suppose un narrateur qui dispose de l'univers romanesque comme d'un univers propre. Dans le roman historique, son choix est d'autant plus lourd de conséquences. Pour appuyer la conception de l'Histoire de l'auteur, le narrateur scottien se tient en retrait pour que l'Histoire prenne le relief d'un spectacle (McIntosh, F., 2002 : 140). Excepté *Rob Roy*, seul roman de Walter Scott écrit à la première personne, le narrateur est

omniscient et la narration à la troisième personne domine. Dans son article sur le roman historique classique, Kazimierz Bartoszyński explique :

Dans la plupart des romans historiques du XIX<sup>e</sup> siècle à focalisation externe, où le narrateur est situé en dehors de l'univers représenté et la narration se fait à la troisième personne, nous avons affaire à la mise en absence du narrateur et des sources. La crédibilité de ces romans se fonde justement sur le fait que le sujet de l'œuvre n'est pas personnellement révélé et ses fonctions restent cachées. Un savoir qui n'est point soumis à la réflexion est de ce fait même indubitable. Il est en même temps fondé sur une compétence illimitée. (2000: 28).

Dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle, le narrateur est une autorité morale et il se porte garant du récit. Son savoir sur le monde et son expérience lui donnent le droit de porter jugement sur les personnages et lui permettent d'instruire le lecteur (Cudak, R., Pytasz, M., 2000 : 288). Force est pourtant de constater que les romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle ne se préoccupaient pas autant des règles narratives bien déterminées que leurs continuateurs un siècle d'après. Le principe du narrateur omniscient n'est donc pas conséquemment respecté.

Même si le roman de Walter Scott veut se définir par contraste avec les romans gothiques, les romans sentimentaux, ainsi qu'avec les romans de mœurs, l'auteur recourt souvent aux intrigues amoureuses<sup>8</sup>, héroïques, aventurières et aux éléments folkloriques. Il est à souligner que l'auteur écossais se contente souvent de faire vivre des aventures sentimentales à des personnages fictifs ayant pour toile de fond l'Histoire. Cependant Walter Scott attache une grande importance aux détails qui font la « couleur locale » vu que ses romans prennent racine dans le grand roman social réaliste du XVIII<sup>e</sup> siècle (Lukács, G., 1972 : 31). Ainsi dans *Waverley*, le romancier respecte avec rigueur les codes vestimentaires de l'époque décrite et comme il l'explique dans la préface : « [s]on héros n'aura ni fer sur les épaules, comme autrefois, ni sur les talons de ses bottes, à la mode actuelle de Bond Street » (cité par Bardèche, M., 1967 : 230).

---

<sup>8</sup> Le reproche le plus souvent formulé contre l'œuvre scottienne était la pauvreté de ses intrigues amoureuses. Comme écrivait Balzac en 1824 dans *Feuilleton Littéraire* : « En effet, il est rare que cette passion [l'amour – E.B.] soit dans les ouvrages de Walter Scott, le mobile principal de l'action et la source d'un intérêt puissant. La plupart de ses héroïnes sont pâles, froides et courtisées par des amants encore plus transis qu'elles... ». (cité par Bardèche, M., 1967 : 232).

D'ailleurs, l'auteur écossais a une conception très large de l'exposition. Ses romans commencent souvent par de longues conversations qui servent à « poser les personnages » (Bardèche, M., 1967 : 43). La majorité de ses conversations prennent quelques chapitres, quatre ou cinq, car, comme le souligne Balzac, Walter Scott « a une certaine faiblesse pour ces récits préliminaires qui restent toujours un peu en marge de l'intrigue, mais qui permettent de fixer d'une manière très détaillée l'atmosphère historique » (Bardèche, M., 1967 : 44). Ainsi le dialogue ne sert-il pas seulement à faire découvrir les principaux personnages avec leurs caractères et leurs situations. L'objectif de Walter Scott est de situer le lecteur à l'époque qu'il a choisie et de lui montrer les circonstances historiques, les événements, les mœurs, les soucis, les craintes et les espérances sur lesquels il est nécessaire de se renseigner afin de bien saisir les événements qui se produiront (Bardèche, M., 1967 : 43). Les conversations ne servent pas de pure information étant donné que « les renseignements sont glissés habilement entre les répliques, comme des touches successives dont la réunion finit par constituer un tableau » (Bardèche, M., 1967 : 44). Dans chaque texte, il est question de faire une place à la peinture des mœurs et à l'explication de la période sans gêner la progression de l'intrigue. Même si les descriptions scottiennes prennent parfois de l'ampleur, c'est dans un but précis :

Lorsque Scott détache la description de l'action, celle-ci [...] sert *explicitement* d'explication ou d'analyse au récit lui-même. L'histoire privée et la narration d'un cas rejoignent le système de motivation des récits historiques sérieux de l'époque : dans la fiction comme dans le texte non-fictif, il s'agit de suggérer le passage du microcosme au macrocosme et d'expliquer l'action individuelle par les règles du comportement propre au milieu décrit, ou par des règles touchant à l'éternel humain. [...] [L]e narrateur prend en charge des explications où se mêlent éléments factuels, encyclopédiques et pseudo-scientifiques. (c'est l'auteur qui souligne) (McIntosh, F., 2002 : 338)

Ce début lent, minutieux, soignant chaque détail et ces descriptions amples, s'étalant sur plusieurs pages, contrastent avec un dénouement brutal et rapide. Comme si l'auteur après avoir induit une « atmosphère » donnait libre cours aux faits.

Il est encore à noter que les romans scottiens « font une consommation gourmande, voire insatiable, d'intertextes littérisés et littéraires, notamment légendaires ou épiques » (Sabiron, C., 2010 : 5). Il cite abondamment la Bible et des sources populaires pour appuyer sa vision d'une Écosse mythique.

## **Conclusion**

Le modèle scottien met à disposition des successeurs et imitateurs de l'auteur de *Waverley* maintes techniques novatrices qui favoriseront l'élaboration du roman historique moderne. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que le romancier écossais rompt avec toutes les traditions antécédentes. Les personnages de Walter Scott ressemblent parfois beaucoup à ceux du roman de l'Empire et aussi à ceux du roman « noir » et du mélodrame.

Le roman historique à la Walter Scott, quoique généralement pris pour modèle et applaudi, ne demeura guère le modèle « exclusif » car « une légère rivalité franco-britannique » apparaît au XIX<sup>e</sup> siècle grâce à Alfred de Vigny et son *Cinq-Mars* déjà mentionné (Cichocka, M., 2007 : 125). Bien que le modèle de Walter Scott triomphe durant presque un siècle qui suit, sa remise en question se présente déjà dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et elle fut fructueuse principalement dans la deuxième moitié du siècle dernier comme le présageait Georges Lukàcs dans les années 30 :

Le roman historique de notre époque doit donc avant tout nier d'une façon radicale et intraitable son prédécesseur immédiat et extirper énergiquement de sa propre création les traditions de ce dernier. Le rapprochement du roman historique de type classique qui se produit nécessairement dans ces conditions ne sera nullement, comme nos remarques l'ont montré, une simple renaissance de cette forme, une simple affirmation de ces traditions classiques, mais, si l'on me permet ici une expression tirée de la terminologie de Hegel, un renouvellement sous la forme d'une négation de la négation. (Lukàcs, G., 1972 : 401; cité par Cichocka, M., 2007 : 126)

Le roman historique contemporain subit surtout des modifications quant aux techniques narratives qui permettent d'observer le monde représenté tel qu'il s'impose à un des personnages, il admet les suppositions des héros ou il rend possible une présentation des événements autre que chronologique (Cudak, R., Pytasz, M., 2000 : 363).

Pour Kazimierz Bartoszyński, c'est surtout le rapport du romancier historique face aux sources dans lesquelles il puise pour construire sa fiction, qui est à la base du renouvellement du roman historique. Quant au roman historique moderne, l'univers représenté subit une relativisation remettant en question l'authenticité des documents historiques. Premièrement pour rendre moins crédibles les informations présentées par le « centre narratif », les romanciers historiques réduisent le savoir relatif à l'univers représenté. Les événements sont donc racontés du point de vue d'un héros ou de quelques personnages qui forment « le centre personnel de la narration ». Deuxièmement, les auteurs du roman historique introduisent plusieurs narrateurs dont les uns contestent les opinions des autres. Troisièmement, afin de relativiser le savoir historique dans le roman historique moderne, les romanciers mettent en évidence les contradictions apparaissant entre le sens véhiculé par les documents et le savoir objectif qui en résulte. De même, certains procédés littéraires sont employés pour suggérer au lecteur que la réalité décrite ne découle que d'actes de création dévoilés et mis en relief. Le récit se présente donc comme le résultat du choix permanent entre diverses versions de faits. Parfois dans le roman historique moderne, apparaissent aussi des faits qui ne sont pas non seulement fictifs mais tout à fait faux, incompatibles avec la vérité historique (à savoir une fantaisie historique ou histoire fantastique) (Bartoszyński, K., 2000 : 31-33).

## **CHAPITRE II**

### **HISTORIOGRAPHIE**

## 1. Le roman historique face à l'historiographie

À côté de l'héritage scottien, c'est l'historiographie qui exerce une influence décisive sur le modèle québécois du roman historique car « le roman historique est un lieu idéologique » (Pouliot, S., 1996 : 6-11). La structure générique d'un roman historique, traditionnel ou moderne, requiert qu'il « soit présenté comme fondé, ne fût-ce que potentiellement, sur des sources » (Bartoszyński, K., 2000 : 27). Ces sources, étant déjà idéologiquement conditionnées, façonnent au départ le roman historique. D'autant plus qu'à ses débuts, l'historiographie était peu spécialisée et que les textes d'historiens étaient à vrai dire des textes narratifs, attractifs et pourvus d'une grande valeur littéraire, ce qui permettait de les ranger parmi les œuvres *stricto sensu* littéraires (Bartoszyński, K., 2000 : 26). Le roman historique reflète alors les idées que véhiculent les documents dans lesquels les auteurs puisent. On peut dès lors se demander s'il est légitime de toujours opposer le récit fictif au récit historique<sup>9</sup>.

Comment distinguer alors l'historiographie du roman historique? On peut constater que la ligne de démarcation entre texte historiographique et roman historique reste à :

chercher du côté de l'instance énonciative, peut-être même à l'*extérieur* du texte, soit du côté de l'auteur [...], le caractère fictif du texte, et par conséquent la spécificité du roman historique par rapport à l'histoire, résulte d'une décision d'auteur, voire aussi de lecteurs qui, prenant place dans un contexte institutionnel, privilégient certaines règles du jeu au détriment des autres (Girardin, M., 2004 : 91-92).

C'est la raison pour laquelle il serait difficile d'isoler l'évolution du roman historique des outils méthodologiques qui la façonnent à travers la conscience historique de chaque époque (Cichocka, M., 2007 : 120). Il nous semble donc pertinent d'examiner l'historiographie liée étroitement au roman historique vu que les historiens québécois eux-mêmes se mettaient fréquemment à écrire des romans ayant pour cadre l'Histoire et les

---

<sup>9</sup> « *La narration des événements passés*, soumise communément, dans notre culture, depuis les Grecs, à la sanction de la « science » historique, placée sous la caution impérieuse du « réel », [...] *cette narration diffère-t-elle vraiment*, par quelque trait spécifique, par une pertinence indubitable, *de la narration imaginaire*, telle qu'on peut la trouver dans l'épopée, le roman, le drame ? » (c'est nous qui soulignons) (cité par Paterson, J. M., 1993 : 55).

premiers textes québécois à caractère historique étaient l'affaire des historiens. De nos jours nombreux sont également les auteurs qui combinent une claire vocation de romancier et d'historien comme c'est le cas de Jean Marcel, médiéviste de formation.

Le débat autour de l'épistémologie de l'histoire connaît en France un début fulgurant avec la parution de l'article de Roland Barthes « Le Discours de l'histoire » publié pour la première fois en 1967. Il s'y demande si la frontière entre récit fictif et récit historique est bien justifiée car pour lui un fait historique n'a jamais qu'une existence linguistique.

D'aucuns voient un signe d'égalité entre le récit fictif et l'Histoire, comme Paul Veyne dans son *Comment on écrit l'histoire*, publié en 1971 et comptant à présent parmi les grands classiques du discours historique :

L'histoire est récit d'événements : tout le reste en découle. Puisqu'elle est d'emblée un récit, elle ne fait que revivre, non plus que le roman [...]. Comme le roman, l'histoire trie, simplifie, organise, fait tenir un siècle en une page et cette synthèse du récit est non moins spontanée que celle de notre mémoire, quand nous évoquons les dix dernières années que nous avons vécues. [...] [E]n aucun cas ce que les historiens appellent un événement n'est saisi directement et entièrement ; il l'est toujours incomplètement et latéralement, à travers des documents ou des témoignages, disons à travers des *tekmeria*, des traces. Même si je suis contemporain et témoin de Waterloo, même si j'en suis le principal acteur et Napoléon en personne, je n'aurai qu'une perspective sur ce que les historiens appelleront l'événement de Waterloo ; je ne pourrai laisser à la postériorité que mon témoignage, qu'elle appellera trace s'il parvient jusqu'à elle. (1971 : 14)

Selon Paul Veyne, l'écriture de l'histoire s'approche du genre romanesque puisqu'elle explique les faits du passé en les racontant. L'historien est pareil à un romancier qui travaille sur des « événements » car l'histoire ne peut être « un photomontage documentaire » et ne montre pas le passé « en direct, comme si vous y étiez » [...] et « elle est *diegesis* et non *mimesis* » (cité par Veyne, P., 1971 : 15). L'histoire n'est alors rien d'autre qu'un récit. Néanmoins cet historien français ne met pas en question la véridicité de ce « roman » et affirme que cette forme de récit peut aussi être véridique car « le champ historique est [...] indéterminé, à une exception près : il faut que tout ce qui s'y trouve ait réellement lieu » (1971 : 20).

À plusieurs reprises, dans le champ historique dominé encore dans sa génération par l'école des Annales, Paul Veyne fait également valoir la notion d'intrigue car il s'avère possible de conter une « histoire de... » en découpant une série d'événements puisqu'il existe parmi ces événements « une organisation naturelle », à savoir une intrigue (Grenon, P. M., 1974 : 262). Le récit historique reste donc une mise en intrigue dans laquelle les événements dépendent en fait du choix<sup>10</sup>. Pour l'auteur de *Comment on écrit l'histoire*, l'explication historique équivaut à faire voir le déroulement de l'intrigue, à le faire comprendre et elle ne se détache donc pas de celle pratiquée dans la vie de tous les jours ou dans un roman.

D'après Kazimierz Bartoszyński, il existe de nombreuses liaisons entre le roman historique d'une époque donnée et ce qu'on pourrait appeler la « conscience historique » ainsi qu'entre la situation méthodologique des sciences historiques pratiquées au cours de cette période et de la période précédente. Les sciences fournissent des informations sans lesquelles le roman historique serait impensable et des thèses interprétant ou expliquant les faits, présentées par la suite dans le roman (Bartoszyński, K., 1988 : 226). Ce qui est surtout lourd de conséquences, selon le professeur polonais, c'est le type d'énonciation employé dans les textes scientifiques qui influence considérablement la structure du roman historique (Bartoszyński, K., 1988 : 227).

Afin de comprendre les enjeux de ce genre au Québec, dans le chapitre qui suit, nous proposons de découvrir la réflexion sur l'Histoire telle qu'elle s'écrivait dans la province. Il semble que le roman historique reflète les idéologies et les tendances qui règnent dans le milieu historiographique québécois. D'autant plus que d'après certains, au Québec, on pourrait distinguer deux générations de romans historiques. La première s'étend sur une centaine d'années, de la moitié du XIX<sup>e</sup> à la moitié du XX<sup>e</sup> siècles et se place dans la voie préparée par François-Xavier Garneau et sa monumentale *Histoire du Canada depuis sa*

---

<sup>10</sup> « Le fait n'est rien en dehors de son intrigue : il devient quelque chose à condition d'en faire le héros ou le figurant d'un drame de l'histoire ». (Cichocka, M., 2007 : 61).

*découverte jusqu'à nos jours* dont le premier volume sort en 1845. Ce type de roman demeure fidèle à l'idéologie de la survivance mise en place par l'historien. Par le biais de la fiction, le romancier historique appuie la conception de Garneau et son texte devient « un puissant paravent pour lutter contre le libéralisme montant au début du XX<sup>e</sup> siècle, en diffusant l'idéologie de la mission catholique et nationale de la 'race' canadienne-française en Amérique » (Pouliot, S., 1996 : 10).

La deuxième génération est entamée avec la fin de la Révolution tranquille et elle se fonde sur les faits historiques jusque-là omis. Les romans de ce type s'inscrivent dans un renouvellement historique initié par les praticiens d'histoire des années 60 et 70.

## **2. L'historiographie québécoise**

En guise d'introduction nous nous permettons d'emprunter des propos qui apparaissent sur la couverture d'une anthologie contenant des réflexions sur l'Histoire au Québec de Pierre-François-Xavier Charlevoix à Jocelyn Létourneau, sortie en 2006 (Bédard, É., Goyette, J., 2006) :

L'histoire est-elle une science exacte ou le grand récit d'une épopée, la description méthodique du passé ou le roman vrai des origines ? L'historien doit-il se montrer attentif aux questions du présent ou, au contraire, s'en méfier ? Est-il, avant tout, un antiquaire censé préserver avec précaution les belles choses du passé, un chercheur méticuleux en quête de vérités, un intellectuel engagé chargé de critiquer ou de reformuler les grands mythes de la nation ?

Voilà quelques belles questions qui préoccupent les historiens et tous ceux qui présentent l'Histoire depuis quelques siècles, les questions auxquelles ils cherchent à répondre, chacun à sa façon.

« L'histoire du Québec a été, au départ, l'affaire d'une poignée d'autodidactes lettrés ou de clercs passionnés du passé », note Éric Bédard à propos de l'historiographie québécoise dans *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions sur l'histoire du Québec* (Bédard, É., Goyette, J., 2006 : 9). Les premiers textes de la Nouvelle-France concernent l'un des genres

suivants : la relation ou le récit de voyage, le journal, la correspondance, l'histoire, la chronique, les mémoires et les annales. Les visées d'ordre esthétique s'y avèrent marginales, tributaires de l'impérieuse nécessité que soulèvent la découverte de l'Amérique, les contacts avec les Amérindiens et les incertitudes de l'établissement. Écrire en Nouvelle-France, cela veut dire prendre part ouvertement à cet effort de colonisation et les navigateurs comme Jacques Cartier, Samuel de Champlain et ensuite les missionnaires religieux prennent la plume pour appuyer cette entreprise. Cela n'enlève pourtant rien à leur intérêt historique et littéraire (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 19-22).

Les relations de Cartier représentent un document apprécié, maintes fois relu par les voyageurs venus après lui. Même si aucun manuscrit original des trois récits de voyage de l'explorateur français ne s'est conservé, ces observations ont servi entre autres à Lescarbot et puis à Charlevoix à raconter, à leur tour, la jeune histoire de l'Amérique. « Loin de reléguer ces écrits au rang de documents historiques, plusieurs écrivains québécois s'en servent pour créer une tradition où la quête de l'origine et l'appropriation du territoire deviennent centrales », soulignent les auteurs de *Histoire de la littérature québécoise* à propos de Cartier (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 23).

De même, les textes du fondateur de la ville de Québec, Samuel de Champlain, rédigés entre 1603 et 1629, sont précis, habiles et ceux « d'un grand colonisateur » (Mailhot, L., 1997 : 20). Dans *Brief Discours, Des Sauvages, Voyages*, le premier Européen à décrire la route du Nord-Ouest, plus géographe qu'écrivain, se cantonne à dessiner des cartes et à noter avec rigueur des faits observés.

*Les Relations des jésuites*, écrites pour leur plus grande part de 1632 à 1672, contiennent des témoignages importants tant sur le plan littéraire que sur les plans historique, géographique et ethnographique (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 29). Rédigés par une dizaine d'auteurs, ces textes constituent un ensemble cohérent, dominé par

une sorte de grand récit confrontant la vision évangélisatrice des missionnaires aux croyances ou superstitions des Indiens d'Amérique. Ce vaste corpus constituera un point de départ pour les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle comme François-Xavier Garneau et l'Américain Francis Parkman.

Vu l'importance de leurs idées sur les générations futures d'historiens, nous proposons de ne retracer, dans les parties qui suivent, que les grandes lignes de la pensée historique québécoise sous l'égide de deux figures de proue, François-Xavier Garneau et Lionel Groulx, en négligeant l'apport d'autres historiens, excepté celui de Pierre François-Xavier de Charlevoix, inspiration pour François-Xavier Garneau. Nous nous concentrerons ensuite sur les changements qui se sont opérés dans l'historiographie québécoise dans les années 50, 60 et 70 du XX<sup>e</sup> siècle.

### **2.1. Pierre François-Xavier de Charlevoix**

En historiographie, l'ouvrage majeur de l'historien jésuite, professeur de Voltaire et voyageur français, Pierre François-Xavier de Charlevoix, intitulé *Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale* de 1744 se montre différent des écrits de ses devanciers. Le père jésuite demeure le premier à consulter les documents d'archives après avoir obtenu l'autorisation du Ministère de la marine (Trudel, M., Eccles, W. J. Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 114) et c'est François-Xavier Garneau qui fait ressortir l'importance de l'activité de cet historien en évoquant ses inspirations. Les historiens modernes lui sont indéniablement redevables d'une « certaine idée » de la colonie royale d'abord et d'une méthode historique qui servira à la formation de l'historiographie québécoise contemporaine ensuite (Paquette, J.-M., 1974 : 18).

Par ailleurs, son activité d'historiographe ne se limite pas à *Histoire et Description générale de la Nouvelle-France*. Cet auteur fécond livre au public du XVIII<sup>e</sup> siècle une *Histoire du Japon* parue en 1715, une biographie de Marie de l'Incarnation de 1724, une histoire de Saint-Domingue sortie en 1730, une deuxième *Histoire du Japon* rédigée en 1736 et une *Histoire du Paraguay* publiée en 1756<sup>11</sup>. Charlevoix réalise un dessein plus ambitieux que les auteurs de toutes les publications qui le précèdent. Son œuvre historique reste plus achevée et plus organisée que celle des autres historiens de l'époque. De surcroît, sa visée scientifique affichée est davantage assumée. Ce qu'on trouve chez lui, c'est principalement une véritable réflexion sur l'activité historique. La grande question qui le préoccupe touche la place à attribuer au sujet de la narration (Paquette, J.-M., 1974 : 13).

Sa solide histoire de l'Amérique se scinde en deux parties inégales : l'histoire proprement dite et le journal. L'histoire occupe une place prépondérante (les deux premiers volumes) et englobe la période de la découverte de l'Amérique septentrionale jusqu'aux années 1730. Elle est illustrée de planches de botanique et de cartes de la Louisiane, de l'Acadie, de la baie de Hudson et des lacs canadiens. Par le journal, qui constitue le troisième tome, l'auteur met une touche personnelle dans le texte. Sur le plan littéraire, c'est cette partie qui attire plus l'attention du lecteur. Charlevoix se penche sur la même forme littéraire que celle de Lahontan ou de Dollier Casson, à savoir la lettre (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 48). Le voyageur transforme ses notes prises au cours des séjours sur le sol

---

<sup>11</sup> Ses écrits peuvent également se vanter des titres infiniment longs : entre autres déjà mentionnée *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, publiée en 1744 en 3 et 6 volumes, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon. Où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle* de 1715, en 3 volumes, *La vie de la mère Marie de l'Incarnation, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*, sortie en 1724, *Histoire et description générale du Japon où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des coutumes des habitants, du gouvernement et du commerce, des révolutions arrivées dans l'empire et dans la religion; et l'examen de tous les auteurs, qui ont écrit sur le même sujet. Avec les fastes chroniques de la découverte du Nouveau Monde*, publiée en 1736 en 2 volumes *Histoire de L'isle espagnole ou de S. Domingue. Ecrite Particulièrement sur des mémoires manuscrits du P. Jean- Baptiste le Pers, Jésuite, missionnaire à Saint-Dominique, et sur les pièces originales, qui se conservent au dépôt de la Marine*, en 2 volumes, de 1730-1731, *Histoire du Paraguay*, sortie en 1756 en 3 volumes. (Dictionnaire biographique du Canada, en ligne [http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id\\_nbr=1249&interval=20&&PHPSESSID=aommm3i956gc00gqermo58nr51](http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=1249&interval=20&&PHPSESSID=aommm3i956gc00gqermo58nr51) consulté le 16 juin 2009).

américain en lettres adressées à la duchesse de Lesdignières (Paquette, J.-M., 1974 : 14). Néanmoins la lettre se soumet, quand il le faut, à l'exigence de la véracité. « Je ne me sens point d'inclinaison à forger des aventures ; j'ai déjà fait l'expérience de ce que dit un Ancien qu'on ne change point de caractère en passant la Mer, ni en changeant de Climat, & j'espère conserver celui de sincérité, que vous me connoissez », déclare Charlevoix (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 48). Les critiques se sont à maintes reprises défiés de la vérité de ces lettres et ils ont insisté sur l'artifice littéraire de la correspondance. Pourtant on lui reconnaît une crédibilité qui n'a pas eu d'exemple avant. Au mépris des erreurs et de l'apologie des jésuites, l'auteur d'*Histoire et Description générale de la Nouvelle-France* propose le renouvellement de « la formulation de l'historiographie et lui donne ce que Garneau appelle[ra] sa 'forme' » (Paquette, J.-M., 1974 : 16).

## 2.2. François-Xavier Garneau : « la véridique, la véritable histoire »

« En histoire presque rien entre Charlevoix et Garneau », affirme Laurent Mailhot dans sa *Littérature québécoise* (1997 : 32)<sup>12</sup>. Selon lui, *l'Histoire du Canada sous la Domination française* de Michel Bibaud, ainsi que son *Histoire du Canada sous la domination anglaise (1760-1830)*, est inintéressante et fastidieuse à lire (Tousignant, C., 1974 : 23) tandis le manuscrit de Jacques Labrie sur l'histoire du Canada, qualifié par Papineau d'œuvre immortelle, disparaît (Mailhot, L., 1997 : 32). « Notaire *in partibus*, caissier de banque, traducteur, greffier municipal, journaliste, un peu poète » (Marcotte, G., 1994 : 49), François-Xavier Garneau exerce une influence décisive sur le sort de l'historiographie canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle. Son œuvre « annule au moins symboliquement, aux dires de Gilles Marcotte, ce qui la précède et fait figure d'origine absolue » (1994 : 49). L'ambiance au milieu du siècle se prête tout particulièrement à

---

<sup>12</sup> « Il n'y a guère de poètes entre Garneau et Crémazie », ajoute-t-il plus loin. (1997 : 60).

l'édification d'un ouvrage national. Vers les années 1840, « les intellectuels ne cessent d'écrire et de réécrire l'histoire du Canada, dans les éditoriaux mais aussi dans les revues en général, s'il faut en croire les déclarations d'intention des fondateurs », note Andrée Fortin au sujet de cette époque (cité par Marcotte, G., 1994 : 54). Toute l'intelligentsia s'efforce de contredire les célèbres paroles de Lord Durham.

D'ailleurs l'influence romantique est perceptible chez François-Xavier Garneau car l'historien reste à l'écoute de ce qui s'écrit en son temps, en France ainsi qu'en Angleterre. En Europe, le début du XIX<sup>e</sup> siècle abonde en changements dans la manière d'envisager l'histoire et de l'écrire. L'histoire commence à être prise pour une discipline intellectuelle, séparée d'autres genres littéraires. C'est aussi l'époque de la création des grandes littératures nationales. Ainsi, suivant le courant, le peuple fait-il son entrée dans l'historiographie. Ce n'est plus une entité compacte et schématique mais un ensemble fait de groupes auxquels une « mentalité » propre est donnée comme l'esprit de l'époque, l'esprit national (Bernard, C., 1989 : 31).

Alors pareil à Frontenac qui répond « par la bouche de [s]es canons » au général anglais Phips, François-Xavier Garneau relève le défi lancé par l'auteur du *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique* et crée une œuvre engagée, remplie de passion, faisant « partie intégrante de la lutte pour la survie canadienne-française » (Marcotte, G., 1994 : 54). Sacré premier « historien national » et « premier écrivain véritable du Québec » (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 73), il se donne pour but de raconter en français l'expérience nord-américaine des Canadiens depuis leur premier contact avec le continent jusqu'à son temps. L'objectif de « rétablir la vérité, si souvent défigurée et de repousser les attaques et les insultes »<sup>13</sup> guide ses choix. Le premier volume de « la véridique,

---

<sup>13</sup> Les propos de François-Xavier Garneau dans la lettre au gouverneur Elgin après l'apparition du premier tome de *l'Histoire du Canada* (Marcotte, G., 1994 : 51).

la véritable histoire »<sup>14</sup>, son *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, sort à Québec en 1845. Il présente l'histoire du peuple canadien de la découverte de l'Amérique du Nord jusqu'aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le deuxième tome paraît en 1846 et raconte l'histoire canadienne jusqu'à l'invasion américaine de 1775. Deux ans plus tard, le troisième volume voit le jour et il s'achève avec l'application de l'Acte constitutionnel de 1791. Ce grand monument historique et littéraire connaîtra deux autres versions du vivant de l'historien, en 1852 et en 1859 (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 81). « [L]a main 'pieuse' d'un fils », le poète Alfred Garneau, apportera de nouveaux remaniements et on verra ajouter un quatrième tome en 1882 (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 113). Ces volumes subiront aussi des retouches dictées par la critique ultramontaine du XIX<sup>e</sup> siècle, vu la tonalité anticléricale du texte. Le petit-fils de l'auteur, Hector Garneau préparera une nouvelle édition en 1920, cette fois à Paris. La dernière version qui date de 1946 élaborée par Gustave Lanctôt, un des principaux commentateurs de l'œuvre de Garneau, demeure pourtant la plus complète et la mieux organisée.

Pour les historiens canadiens-français, François-Xavier Garneau est à la source de l'histoire scientifique (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 112). Il écrit sa magistrale *Histoire* au moment où les voix les plus radicales s'évertuent à minimiser le pouvoir des Canadiens français. En plein Bas-Canada catholique, l'écrivain ne redoute pas d'évoquer comme modèle le protestantisme. Dans l'avant-propos du premier volume, l'historien national affirme s'être inspiré de Charlevoix, des *Relations des jésuites*, ainsi que d'autres documents de missionnaires. Ces mémoires ou narrations de voyageurs n'ont pourtant rien en commun avec l'œuvre monumentale de Garneau. L'auteur de l'*Histoire du*

---

<sup>14</sup> « J'écrirai peut-être un jour l'histoire du Canada ! mais la véridique, la véritable histoire ! », aurait dit François-Xavier Garneau pendant une discussion avec les jeunes clercs anglais du bureau du notaire Archibald Campbell chez qui il a fait sa cléricature. Les prétendues paroles de l'historien relatées par l'abbé Casgrain sont souvent citées par les biographes de l'historien. (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 75 et Marcotte, G., 1994 : 50).

*Canada* se distancie de l'historiographie religieuse en s'inspirant du libéralisme à l'exemple de l'historien américain Francis Parkman, auteur de l'ouvrage *France and England in North America* ou de l'historien romantique Jules Michelet et son *Histoire de France*. « Plus laïque, moins mystique que Michelet », remarque Laurent Mailhot à propos de François-Xavier Garneau (1997 : 43). « Philosophiquement voltairien et politiquement libéral [...], Garneau était socialement conservateur, traditionaliste, déiste », ajoute-t-il (1997 : 41).

Par rapport aux textes antérieurs au Canada, le changement touche également la présentation des événements passés. Son ouvrage n'est pas un témoignage car l'historien écrit après les événements, voire longtemps après. De surcroît, le destinataire du message varie. Ainsi l'auteur n'écrit-il plus pour un lecteur de France mais pour un lecteur d'ici ou plutôt pour « la généralité des lecteurs » de son époque en dépassant le cadre strictement canadien-français. Le discours de Garneau se distingue par la hauteur de vues et « inscrit l'histoire [de] quelques arpents de neige dans la générosité de l'universel » (Marcotte, G., 1994 : 58). Les auteurs de l'*Histoire de la littérature québécoise* résumant ainsi son objectif :

[...] Garneau ne perd jamais l'ensemble de vue, ponctuant de bilans ses récits circonstanciés et proposant, à l'occasion, des jugements qui rappellent au lecteur que la masse d'événements rapportés ne cesse d'aller dans le même sens, celui non pas de la gloire, mais du progrès difficile des idées, de la justice du premier chef. D'où l'ampleur du propos [...]. (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 77)

Dans son *Histoire du Canada*, Garneau met sur pied une interprétation du passé qui, pour l'essentiel, aura le dessus sur l'historiographie québécoise au cours des cent années qui suivront (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 119). Cette vision du passé se focalise sur la conquête britannique et se traduit par une idéalisation de la Nouvelle-France ayant réuni les faits historiques autour du thème de la lutte pour la survie des Canadiens français. Ce qui s'avère le pire des péchés cardinaux de l'historien, selon William J. Eccles, c'est le fait qu'il interprète « les faits historiques en fonction des valeurs de son époque, projetant ainsi le présent dans le passé » (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F.,

1994 : 115). Son histoire met en place la figure du peuple-héros, idée chère à l'auteur de *l'Histoire de France*. Ainsi, conformément à l'idéal romantique, les « figures héroïsées » cèdent-elles la place aux « génies » ou aux « personnalités » (Bernard, C., 1989 : 31). Rien que « du Michelet recyclé » d'après Gilles Marcotte (1994 : 64).

La vision de l'histoire diffère en outre de celle de ses prédécesseurs. « Historien scientifique, Garneau l'a été autant qu'on pouvait l'être à son époque », souligne Marcel Trudel dans un article sur la réception actuelle de l'ouvrage de l'historien national (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 112). Sa façon de réunir les documents s'éloigne également de celle de l'époque. Historien sans aucune formation historique à proprement parler, François-Xavier Garneau marche sur la trace de Pierre-François-Xavier Charlevoix qui demeure le premier historien à utiliser les documents d'archives pour créer *Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Habitué à cette méthode de travail en tant que notaire, l'historien québécois « hum[e] la poussière des archives » (Marcotte, G., 1994 : 56) et entreprend souvent une recherche personnelle. Vu les conditions de travail d'un historien du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, ses investigations semblent dignes d'admiration. Sa conception du métier d'historien reste exigeante. Comme il le fait remarquer, « l'histoire est devenue [...] une science analytique et rigoureuse : non seulement les faits, mais leurs causes, veulent être indiqués avec discernement et précision, afin qu'on puisse juger des uns par les autres. La critique sévère rejette tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vérité » (cité par Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 112). Pour lui, le meilleur moyen de rétablir la vérité est d'exposer « tout simplement » l'histoire de ses compatriotes. Son œuvre présente alors deux histoires : « l'une événementielle et politique » et « l'autre 'profonde', qui engage la mémoire et stimule la littérature » (Mailhot, L., 1997 : 42).

Néanmoins, à l'instar de la plupart des historiens de son siècle, l'auteur de *l'Histoire du Canada* indique rarement ses références, incorpore des phrases empruntées à d'autres,

délibérément ou inconsciemment, sans avoir recours à des citations et « pratique un style quasi incantatoire » (Trudel, M., Eccles, W. J., Cook, R., Ouellet, F., 1994 : 112). En voulant rectifier les erreurs historiques divulguées par ses contemporains anglophones, François-Xavier Garneau corrige plusieurs erreurs du côté français. Les « pointes lancées contre des cibles parfois isolées » prolifèrent dans l'ouvrage (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 79). Son *Histoire du Canada* dénigre le plus souvent les autorités religieuses et politiques de France, ainsi que Monseigneur Laval et son autoritarisme. En outre, il juge sévèrement le radicalisme du clergé, la maladresse des gouvernements, le fanatisme et l'aveuglement de ses compatriotes. Malgré cela, « [s]es jugements sont nets, habituellement bien motivés et toujours bien exprimés » (cité par Marcotte, G., 1994 : 69). Son écriture se distingue par la fermeté, la modestie innée, le manque de grandiloquence, la logique et l'ordre (Marcotte, G., 1994 : 63).

Malgré les jugements parfois sévères sur cet « écrivain fautif et défectueux » (Marcotte, G., 1994 : 59) et son nationalisme libéral typique du XIX<sup>e</sup> siècle, l'œuvre de François-Xavier Garneau demeure l'un des principaux textes historiques à quiconque voudrait connaître l'histoire du pays<sup>15</sup>.

« [J]usqu'au très modéré Thomas Chapais et à Groulx, second historien 'national', il y aura plus de peintres et de maçons que d'architectes », conclut Laurent Mailhot au sujet des successeurs de François-Xavier Garneau (1997 : 44). Le critique et historien littéraire Berthelot Brunet sera encore plus sévère en ajoutant que « [...] tous ces ouvrages des historiens de l'époque [...] pourraient, aux yeux du distrait, paraître écrits de la même encre, sur un même ton » (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 81). Les auteurs d'ouvrages historiques de l'abbé Casgrain à Thomas Chapais ne sortent pas vainqueurs de la

---

<sup>15</sup> En hiver 1994, pour marquer le cent cinquantième anniversaire approchant de la publication du premier volume de *l'Histoire du Canada*, la revue *Études françaises* consacre un numéro aux ouvrages de l'historien. « François-Xavier Garneau et son histoire », *Études françaises*, vol. 30, n° 3, 1994.

comparaison avec Garneau et comme le souligne Lionel Groulx lui-même après le premier historien national il y a « un trou de cinquante ans »<sup>16</sup>.

### 2.3. Lionel Groulx : « Notre maître, le passé » (1924)

Le chanoine Groulx décrit ainsi la période en historiographie qui sépare l'œuvre maîtresse de François-Xavier Garneau de la sienne :

Dans l'état où se trouvait [alors] l'historiographie canadienne, abandonnée depuis un demi-siècle à des historiens amateurs ou improvisés, sur quelles œuvres aurait pu s'appuyer le modeste vulgarisateur que j'étais? D'ailleurs aucune synthèse n'avait vu le jour depuis Garneau, si ce n'est celle de Bibaud qui n'en est pas une. Au reste, Garneau n'avait point dépassé 1840. (cité par Tousignant, P., 1978 : 348).

Aucun historien ne semble être digne de l'appellation « national ». Tous ces « non professionnels » suivent le même principe : la fin justifie les moyens. Comme le remarque l'historien Marcel Trudel, en tronquant « les textes, pour la plus grande gloire de Dieu et de la Patrie, les anciens historiens [de cette époque] n'hésit[ent] pas à violer nos critères contemporains de vérité » (Boileau, G., 2001 : 41).

Au moment de la mort de Lionel Groulx en 1967, l'équipe des *Recherches sociographiques* vantait en lui « l'un des pionniers des sciences humaines dans ce pays », celui « qui n'a pas seulement apporté une contribution décisive à l'histoire du Canada français, [mais qui] aura été un incomparable animateur de recherches dans beaucoup de domaines »<sup>17</sup>. « Plus qu'historien, fondateur de l'enseignement d'histoire dans nos universités, plus que professeur d'histoire, éveilleur, orienteur et guide d'un peuple dans lequel il croyait passionnément », écrivait Jean-Marc Léger du *Devoir* au même moment. « Le père spirituel du Québec moderne », ajoutaient d'autres<sup>18</sup>. Quoi qu'on dise, l'abbé Groulx, est

---

<sup>16</sup> Ce jugement impitoyable vient du chanoine Groulx (cité par Tousignant, P., 1978 : 349).

<sup>17</sup> Ces paroles apparaissent dans le texte qui ouvre un numéro de *Recherches sociographiques* de 1967 (« Le chanoine Lionel Groulx », 1967 : 123).

<sup>18</sup> Claude Ryan a ainsi intitulé son article sur l'historien publié dans *Le Devoir* le 24 mai 1967 : « Le père spirituel du Québec moderne ». Ce texte a été republié le 30 janvier 2000 à l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire du journal.

l'intellectuel le plus influent de son époque. Prêtre, professeur, historien, éducateur, homme de lettres, homme d'action, maître à penser des nationalistes canadiens-français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : son activité semble sans limites. Sa plus grande contribution au mouvement des idées du XX<sup>e</sup> siècle « a été de hausser dans la conscience collective la province de Québec à un statut de grandeur nationale » (Tétu de Labsade, F., 1989 : 146). Plusieurs personnages importants pour le Québec du XX<sup>e</sup> siècle subissent, à un moment ou à un autre de leur vie, son influence dont les historiens de l'École de Montréal, Guy Frégault, Maurice Séguin, Michel Brunet, « le trio néo-nationaliste montréalais » (Hamelin, R., 1997 : 658). D'ailleurs, il est intéressant de noter que selon une enquête intitulée *Les maîtres du XX<sup>e</sup> siècle* préparée par la revue *L'Actualité* à la fin du deuxième millénaire, les quatre historiens du Département d'histoire de l'Université de Montréal font partie du groupe des « Semeurs d'idées » et figurent parmi les « 100 Québécois qui ont fait le XX<sup>e</sup> siècle »<sup>19</sup>.

Auteur fécond, le chanoine Groulx pratique presque tous les genres littéraires de son temps : de la poésie, du roman, de l'historiographie, de l'essai, du discours, des conférences, de la causerie radiophonique, des mémoires<sup>20</sup>. Des centaines d'articles, une trentaine de livres. Ses archives comptent plus de mille textes inédits, dont notamment une correspondance de cet épistolier, un des plus prolifiques (Lacroix, B., 1974 : 415). Qui plus est, ses textes s'étalent sur une période si longue que personne ne peut dire à quelle génération les rattacher.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est sa conception de l'histoire, « sujet qui lui tenait tellement à cœur qu'il en a traité en maintes occasions tout au cours de sa longue carrière de 'prêtre-éducateur' » (Tousignant, P., 1978 : 347). Lui-même historien, ayant

---

<sup>19</sup> « Trois historiens québécois, semeurs d'idées au XX<sup>e</sup> siècle » : « 100 Québécois qui ont fait le 20<sup>e</sup> siècle. Les maîtres du 20<sup>e</sup> siècle. Semeurs d'idées » (1999), *L'Actualité*, vol. 24, février, <http://www.rond-point.qc.ca/histoire/penseurs.html> consulté le 28 juin 2009.

<sup>20</sup> L'anthologie en anglais intitulée, *Abbé Groulx – Variations on a Nationalist Theme*, publiée en 1973, divise l'activité groulxienne en quelques catégories : un Groulx homme de lettres, un Groulx orateur, un Groulx historien, un Groulx idéologue et un Groulx autobiographe. (Lacroix, B., 1974 : 416).

conscience des aspects concrets du métier, Lionel Groulx pourvoit continuellement à l'amélioration des conditions de travail et de recherche d'historiens. Pionnier de la profession au Québec<sup>21</sup>, détenteur de la première chaire d'histoire du Canada de 1915 à 1949 et initiateur du département d'histoire de l'Université de Montréal dans les années 1930, Lionel Groulx contribue considérablement à la professionnalisation de la discipline historique. Sous ses auspices, en 1946, à Montréal, naît l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, suivi un an plus tard de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Le but que se proposent l'historien et son équipe semble ambitieux. Lionel Groulx l'expose ouvertement dans le premier numéro de ce trimestriel :

[R]essaisir [le] fait [français en Amérique] en ses traits communs, comme en ses diverses expressions historiques, le ressaisir surtout en son originalité, ainsi que l'on rajusterait ensemble les ossements épars d'un grand mort, l'œuvre nous a paru en valoir la peine. Œuvre si vaste toutefois que seules la peuvent mener à bien des équipes d'historiens entraînées à travailler chacune sur son terrain, à s'entraider dans leurs recherches, à synthétiser leurs travaux par l'action d'un organisme central.

Ici apparaîtrait le rôle de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française et de sa revue. (1947 : 5)

Alors le plus grand mérite de Groulx-historien est-il de jeter des bases scientifiques de la discipline car avant lui, d'après ses propres paroles, « point d'école ou mieux, point d'équipes d'historiens pour attester notre présence en un secteur de haute culture; et pas davantage d' 'organe' ou de périodique pour témoigner » (cité par Wallot, J.-P., 1978 : 410). Comme l'avoue Lionel Groulx dans le premier volume de ses *Mémoires*, tout au long de la première année universitaire « [il a] éprouvé le sentiment qui fut celui de Garneau ... de découvrir à [s]es compatriotes leur histoire » (cité par Tousignant, P., 1978 : 348). Telle est donc restée sa noble mission, une « mission issue du peuple, une mission cherchant à apaiser le désir du peuple à connaître son histoire » (cité par Tousignant, P., 1978 : 349). Vu l'objectif glorieux,

---

<sup>21</sup> Rappelons les débuts de sa carrière d'historien. En 1913, dans un article au *Devoir*, Henri Bourassa déplore l'inaction des maisons d'enseignement qui ne préparent pas la jeunesse « à envisager les problèmes avec compétence » (*Le Devoir*, 3 septembre 1913). Lionel Groulx, professeur au Collège de Valleyfield à l'époque, lui répond dans un autre article que l'histoire n'est pas tout à fait absente dans l'enseignement bien qu'elle soit généralement victime de l'oubli. Après cet échange, une proposition inattendue est adressée à Groulx : enseigner l'histoire du Canada à l'Université Laval de Montréal et à l'École des Hautes Études commerciales. Ainsi après une pause universitaire d'environ cinquante ans (l'abbé Ferland donne quelques cours d'histoire à l'Université Laval au début des années 1860), l'histoire du Canada entre à l'université. (Wallot, J.-P., 1978 : 409).

le rôle de l'historien s'avère lui aussi considérable. Comme le met en évidence Lionel Groulx dans une communication :

... la pratique ... de l'histoire constitue l'un des plus nobles exercices et l'un des plus subtils de l'intelligence humaine... elle contribue, pour sa part, à doter un pays de son élite intellectuelle. Science ou pas science, au sens rigoureux du mot, elle n'est pas si au-dessous des sciences de laboratoire. Par les vastes connaissances qu'elle requiert de l'historien, par sa technique rigoureuse et compliquée, par son travail d'analyse ou de critique, par l'effort de psychologie et par la tension intellectuelle qu'elle exige pour arracher aux documents leur contenu de vérité, pour percer le caractère des hommes et leurs mobiles secrets, d'un mot, pour opérer une reconstruction organique de tous les aspects du passé humain, aspects politique, économique, social, culturel, spirituel, et marquer à chacun de ces aspects son rôle et son efficacité dans l'enchevêtrement de la vie collective, l'histoire intégrale réclame de celui qui s'y adonne [...] « une forte préparation et des qualités d'esprit analogues à celle que nécessite la pratique des autres disciplines scientifiques ». (cité par Wallot, J.-P., 1978 : 424-425).

Chez Lionel Groulx, le rôle assigné à l'Histoire est également bien défini. Elle a à garder « des traditions vivantes »<sup>22</sup>. Dans *Directives*, à la question, « à quoi sert l'Histoire », l'historien répond avec son éloquence habituelle :

Préserver un peuple des faux aiguillages, l'empêcher de construire sa vie de travers, de se forger des mœurs de travers, un enseignement public, une éducation de travers; le sauver des solutions économiques, sociales ou politiques improvisées ... autant de services que l'on peut demander à l'Histoire de son pays. (cité par Tousignant, P., 1978 : 351).

Pourtant, au début du siècle, l'exaltation romantique du passé et le culte du héros l'emportent sur le révisionnisme critique et « le Jules Michelet du Canada français [sait] donner aux données historiques la dimension d'un mythe fondateur »<sup>23</sup>. La haute conception de l'histoire se manifeste dans la pratique par une lecture du passé axée sur la nation canadienne-française, nommée par le chanoine la « race »<sup>24</sup>, et sur l'idée de survivance de cette race, de ce « petit peuple » catholique et français vivant sur un continent protestant et anglo-saxon. Par la présentation du passé glorieux, l'historien veut rendre les Canadiens français conscients de leur richesse et leur proposer une idéologie faite pour leur épanouissement. Ainsi la traditionnelle faiblesse du peuple se transforme en héroïsme et les anciennes victimes

---

<sup>22</sup> D'ailleurs le titre d'une communication de Lionel Groulx au cours du deuxième Congrès de la langue française à Québec en 1937 est explicite : « L'Histoire, gardienne des traditions vivantes ».

<sup>23</sup> Biographie de Lionel Groulx <http://archives.vigile.net/livres/ferrettigroulx.htm> consulté le 18 août 2010.

<sup>24</sup> Lionel Groulx parle de la race canadienne-française qui vit au Québec. Voir par exemple son ouvrage de 1919 *La naissance d'une race*.

deviennent des héros dont la mission supérieure est de préserver en Amérique les valeurs catholiques et françaises. Il suffit de lire quelques titres des ouvrages groulxien pour s'en convaincre : *L'Appel de la Race*, roman sorti sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres en 1922, *Notre mission française*, publié en 1941 pour n'en citer que les plus significatifs. Le ton des ouvrages de l'abbé Groulx est toujours exalté et chaque événement, même le plus insignifiant, s'insère « dans le projet grandiose d'un récit aux dimensions épiques » (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 197), grand récit de l'Amérique française.

Publiée entre 1950 et 1952, *L'Histoire du Canada français depuis la découverte* en quatre tomes demeure l'un des classiques de l'historiographie du Québec grâce à la hauteur des vues de l'auteur, grâce à l'élévation de sa pensée se rapprochant de la philosophie de l'histoire ainsi qu'à la qualité de son écriture.

#### **2.4. L'histoire après 1947**

Pour certains penseurs, l'histoire au Québec est née au moment où se fondent des départements d'histoire à l'Université de Montréal et à l'Université Laval car autrefois l'enseignement de l'histoire se donnait en ordre dispersé (Savard, P., 1974 : 82). Les deux instituts d'histoire ouvrent en 1947 et la même année apparaît le premier numéro de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. L'année 1947 s'avère alors la date charnière pour l'historiographie québécoise, une année riche en événements importants pour ce domaine au Québec. Comme le souligne Jean Lamarre, la décennie 1950 constitue une époque où se croisent différentes conceptions de l'histoire :

On se retrouve ainsi devant l'étrange situation où les aînés rejettent le monde moderne en idéalisant le passé tandis que la nouvelle intelligentsia balaie du revers de la main le passé, de même que les référents majeurs qui assuraient jusqu'alors les fondements de l'identité collective, au profit des imageries de l'avenir. (1995 : en ligne).

Durant les décennies qui suivent, les jeunes historiens affiliés à ces institutions nouvellement mises en place imposeront un nouveau style d'historiographie canadienne

d'expression française. Ils se regrouperont dans ces deux centres communément appelées l'École de Montréal et l'École de Laval.

## 2.5. L'école historique de Montréal

Engagés dans la voie tracée par leur maître Lionel Groulx, les historiens Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet sont des pionniers de la profession à l'Université de Montréal où ils animent pendant un quart de siècle l'École de Montréal. D'après une typologie proposée par l'historien Paul-André Linteau (1983 : 34-47), le trio montréalais, « le penseur », Maurice Séguin, « l'écrivain » Guy Frégault et « le haut-parleur » Michel Brunet<sup>25</sup>, appartient à la première génération d'historiens professionnels à qui on a confié des postes d'enseignement universitaire dans les années 1940 (Hamelin, R., 1997 : 658). Ce qui différencie donc principalement ces historiens de presque tous leurs devanciers, c'est le fait qu'ils ne sont ni des autodidactes ni des membres du clergé bien qu'ils soient des catholiques ardents. Ils reçoivent une formation universitaire et ils demeurent les premiers, avec les universitaires de Laval, à s'adonner exclusivement aux études et à l'enseignement de l'Histoire canadienne.

L'œuvre de « l'écrivain », Guy Frégault, reconstitue presque étape par étape tous les moments importants de la colonie française d'Amérique aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi l'histoire de Frégault ne touche que le régime français, comme en témoignent les titres de quelques-uns des ouvrages de cet auteur prolifique : *Pierre LeMoyne d'Iberville* (1944), *La civilisation de la Nouvelle-France* (1944), *François Bigot, administrateur français* (1948), *Le Grand Marquis : Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane* (1952), *Frontenac* (1956), *La guerre de la Conquête* (1956) et *le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien : études* (1968). L'œuvre de ce

---

<sup>25</sup> Dans le bulletin canadien *La Renaissance catholique*, l'auteur d'un article sur le livre de Jean Lamarre et sur l'école de Montréal surnomme ainsi le trio universitaire en prenant en considération le rôle de chaque historien face à ses collègues. (« L'école néo-nationaliste de Montréal » (1994), *La Renaissance catholique*, n°21 (novembre) : 2-3 [http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme\\_canadien-francais/Ecole\\_neo-nationaliste\\_de\\_Montreal.php](http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme_canadien-francais/Ecole_neo-nationaliste_de_Montreal.php) consulté le 16 octobre 2010).

jeune historien formé à Chicago annonce un style nouveau dans l'historiographie québécoise au moment de la publication de ses deux maîtres livres en 1944 (Savard, P., 1974 : 81). Ce qui distingue particulièrement ses textes, ce sont « [leur] documentation exhaustive, [leur] architecture admirable et [leur] style racé » (Savard, P., 1974 : 83-84).

Maurice Séguin, principalement célèbre pour sa thèse de doctorat et ses *Normes*, a par contre peu publié. Quoique la thèse de doctorat de ce chef de file de la nouvelle école historique s'adonne à un sujet classique, elle représente une sorte d'ouvrage médiatique qui est à l'origine de l'École de Montréal. Elle s'intitule *La « nation canadienne » et l'agriculture (1760-1850)* et porte sur le rôle que l'agriculture a joué dans le développement économique de la nation. Par cela, elle vise à expliquer la raison de la faiblesse économique des Canadiens français. Dans l'historiographie québécoise, l'histoire économique étant à l'époque un domaine d'études presque inexistant, l'ouvrage de la vedette du trio montréalais (Hamelin, R., 1997 : 658) constitue une nouveauté, malgré son nationalisme évident, car il se détache des idées de Groulx par une interprétation délibérément matérialiste du passé. Sa thèse a redonné une vigueur nouvelle à l'explication nationaliste, romantique et idéaliste du chanoine Groulx (Savard, P., 1974 : 83).

Titulaire d'une bourse de la fondation Rockefeller, Michel Brunet est lui aussi pionnier de l'Institut d'histoire de Montréal et le seul titulaire de la chaire d'histoire des États-Unis pendant plus de dix ans<sup>26</sup>. Ayant conscience du rôle de l'historien, guide de la nation, Brunet « mont[e] à la tribune pour faire réagir et réfléchir ses compatriotes » (Savard, P., 1974 : 84)<sup>27</sup>. Il cherche à expliquer le retard des Canadiens français par rapport aux États-Unis et au Canada anglais. Son ouvrage majeur publié en 1969 *Les Canadiens après la*

---

<sup>26</sup> « L'école néo-nationaliste de Montréal » (1994), *La Renaissance catholique*, n°21 (novembre) : 2-3 [http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme\\_canadien-francais/Ecole\\_neo-nationaliste\\_de\\_Montreal.php](http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme_canadien-francais/Ecole_neo-nationaliste_de_Montreal.php) consulté le 16 octobre 2010.

<sup>27</sup> Cela lui vaut le surnom de « haut-parleur ». (Savard, P., 1974 : 84).

*Conquête 1759-1775* étonne par les réflexions sur les lendemains de la Conquête, par la riche documentation et par l'extrême souci des références complètes (Falardeau, J.-Ch., 1981 : 58).

Malgré la diversité de la production historique des trois universitaires montréalais, on peut apercevoir une certaine cohérence dans leur manière de « faire de l'histoire ». Leurs recherches se situent dans un espace « entre deux », du point de vue de l'évolution de l'historiographie québécoise, entre une ancienne et une nouvelle histoire. Ce qui l'emporte, ce sont les efforts de ces historiens québécois de se définir scientifiquement impartiaux. Un grand souci d'objectivité se manifeste par le dessein de corriger certains jugements véhiculés par la tradition historiographique précédente en mettant en œuvre une pratique historique à caractère décidément scientifique. Malgré des a priori, leurs travaux s'imposent par le sérieux, ou l'objectivité, d'après ce qu'ils prétendent, car, comme l'affirme Guy Frégault dans *La civilisation de la Nouvelle-France*, « [l]es faits parlent et leur langue, plus humble, comme il sied à l'expression de la réalité, mérite d'être entendue » (cité par Falardeau, J.-Ch., 1981 : 64).

Du point de vue historique, ce qui importe c'est surtout la thèse séguiniste qui respire de la liberté. La nouveauté réside dans la méthode d'analyse. Au lieu de s'arrêter sur l'action des hommes, sur les individus, comme c'était le cas de l'historiographie traditionnelle, l'historien s'applique aux phénomènes de structure, s'inspirant des perspectives élaborées par l'historiographie anglophone et des concepts empruntés aux sciences sociales. Son œuvre renouvelle la pensée historique car l'historien rompt avec une interprétation traditionnelle et vise à dégager des faits historiques des lois universelles, nommées par l'auteur « normes ».

Selon Jean Lamarre, auteur du livre intitulé *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet 1944-69*, consacré aux historiens de l'École de Montréal, il semble curieux que l'historiographie québécoise de cette époque ait surtout exploré le régime français pour en faire un objet privilégié et idéalisé lorsque la société vient

d'entrer dans une phase de changements importants. Ainsi au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, au Québec, il existe une historiographie qui vante les vertus des colonisateurs et trace un portrait du passé compensatoire (1993 : 15-16).

Cette conception de l'histoire est d'ailleurs l'héritage de Lionel Groulx qui utilisait le passé en vue de laisser entrevoir un avenir et pour qui le culte des héros pourrait être avantageux à l'un ainsi qu'à l'autre. Pour les trois historiens de l'École de Montréal, « la vision du passé n'a de sens qu'en tant qu'elle peut servir, non pas tant de leçon que d'un moyen de se réinstaller dans le présent pour en conquérir les potentialités et les porter au plus haut degré de réalisation » (Falardeau, J.-Ch., 1981 : 67-68).

Qualifiée de néo-nationaliste, cette école se dresse contre l'école historique de l'Université Laval avant tout par son explication du recul des Canadiens français. Suivant la pensée de Maurice Séguin, la faiblesse économique de la nation canadienne-française, les institutions rétrogrades, l'impact de l'Église au sein de la société ainsi que l'idéologie de la survivance nationale sont vus comme les retombées de la rupture provoquée par la Conquête de 1760 dans l'évolution de la nation canadienne-française (Lamarre, J., 1993 : 19). Par contre, les collègues universitaires de Laval, ainsi que les jeunes intellectuels de *Cité libre* voient l'origine de tous les problèmes dans le cléricisme et le nationalisme.

## **2.6. L'école historique de Laval**

Au sujet de ses débuts universitaires au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, Marcel Trudel disait que les historiens adoptant une attitude critique à cette époque se mettaient le revolver à la tempe<sup>28</sup>. Néanmoins telle est la démarche entreprise par ce pionnier de l'enseignement

---

<sup>28</sup> C'est une remarque de Marcel Trudel à propos du travail de réévaluation des actions et des rôles « fondateurs » des principaux héros (Cartier, Champlain, Dollard, Frontenac, Montcalm) de l'histoire de la Nouvelle-France, entamé par certains historiens dans les années 1940-1960. Marcel Trudel explique : « Parce que nous voulions une appréciation plus exacte des personnages du passé, nous avons été accusés, [...] de nous en prendre à des valeurs sacrées : Cartier, Champlain, Dollard, Frontenac, Montcalm. Ceux qui se promenaient en ricanant dans la galerie des grands hommes se faisaient rappeler à l'ordre pour des crimes qui, vus

universitaire et un peu plus tard par ses collègues de l'Université Laval, Jean Hamelin et Fernand Ouellet, appelés l'École historique de Laval.

« À la recherche de la 'vraie' Nouvelle-France »<sup>29</sup>, Marcel Trudel, auteur de la monumentale *Histoire de la Nouvelle-France*<sup>30</sup>, est loin de proposer une lecture réconfortante du régime français et rompt avec la « belle histoire » des Canadiens français (Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 16). Le premier titulaire d'enseignement universitaire à Québec entraîne l'historiographie dans de nouveaux sentiers et, d'après son collègue, l'historien Serge Gagnon, il « domestique » la théorie de l'histoire-science en mettant un terme, conjointement avec d'autres praticiens du métier actifs après la Deuxième Guerre mondiale, à l'influence qu'exerçaient les théologies chrétiennes de l'histoire<sup>31</sup>. Marcel Trudel lui-même souligne au sujet de cette période :

Dans les années 40 et 50, on enseignait une histoire enjolivée de l'époque de la Nouvelle-France, avec ses héros mythiques, Jacques Cartier, Champlain, Maisonneuve ou Jean Talon... [...] Je voulais savoir comment les gens vivaient à cette époque, comment ils s'habillaient, ce qu'ils avaient dans leur assiette.<sup>32</sup>

Par son travail d'historien, Marcel Trudel, père spirituel de l'Institut d'histoire et de géographie de Laval pendant une vingtaine d'années (Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 15)

---

aujourd'hui [en 1987], ne sont plus que dissipation d'enfants de chœur. L'historien qui, de nos jours, adopte une attitude critique en face de ces hommes accomplit une démarche qui l'honore, il y a trente ans, il se mettait le revolver à la tempe » (cité par Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 9).

<sup>29</sup> C'est le titre qui apparaît sur le site officiel de Marcel Trudel : [www.marceltrudel.ca](http://www.marceltrudel.ca)

<sup>30</sup> *Histoire de la Nouvelle-France* de Marcel Trudel sort en six volumes publiés de 1963 à 1999. C'est une œuvre inachevée car le projet initial prévoyait dix tomes. *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. I : Les vaines tentatives, 1524-1603* (1963), *Vol. II : Le comptoir, 1604-1627* (1966), *Vol. III : La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663*, Tome I : « Les événements » et Tome II : « La société » (1979-1983). *Vol. IV : La seigneurie de la Compagnie des Indes occidentales, 1663-1674*, (1997), *Vol. X : Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France, 1759-1764* (1999).

<sup>31</sup> Dans « Le XVI<sup>e</sup> siècle canadien de Narcisse-Eutrope Dionne à Marcel Trudel (1891-1963) », Serge Gagnon affirme : « Ce grand historien a appris à une génération de chercheurs [d'autres générations ont bénéficié depuis de ses enseignements et de ses travaux] les rudiments de la science historique. On lui reconnaît une remarquable production érudite, fidèle aux exigences de l'histoire critique, s'inspirant, à des degrés divers, de la méthode positiviste. C'est aux pionniers du métier d'historien au Québec que l'on doit d'avoir domestiqué cette théorie de l'histoire-science que les amateurs clérico-conservateurs considéraient comme une pratique intellectuelle voisine de l'athéisme. Aux yeux du clergé et de la fraction conservatrice de la petite bourgeoisie, Marcel Trudel et d'autres praticiens du métier dont la production débute après la Seconde Guerre mondiale ont mis fin à l'influence des théologies chrétiennes de l'histoire dont la progressive disparition suit la courbe de la déchéance des 'élites traditionnelles' du Québec français. » (cité par Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 3-4).

<sup>32</sup> Prix Léon- Gérin 2001 <http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca/recherche/desclaureat.php?noLaureat=207> consulté le 21 octobre 2010.

met en avant une relecture scientifique du passé, celle qui tient compte de la dimension sociale et économique de l'histoire délaissée par les historiens précédents (Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 7). À la réalité déformée par la vision idéaliste, patriotique et pieuse, l'historien oppose une Nouvelle-France plus objective grâce au refus de l'histoire « oratoire », l'« histoire-éloquence » à la Groulx, grâce au rejet des généralisations faciles et à l'estime du document original (Trudel, M., d'Avignon, M., 2005 : 3). Fidèle à une histoire scientifique, rigoureuse et méthodique, cet éminent historien démantèle plusieurs mythes fondateurs de l'histoire québécoise, entre autres celui de Samuel de Champlain et son rôle durant l'établissement de Québec à qui il substitue Pierre Dugua de Mons qui est, pour lui, le véritable fondateur de la ville. Marcel Trudel s'en prend aussi à d'autres sujets historiques difficiles, dont l'esclavage au Canada français, ce qui lui vaut de nombreux détracteurs et des accusations d'avoir rabaissé l'histoire nationale. Néanmoins cette attitude lui apporte plusieurs distinctions dont le prix Léon-Gérin attribué en 2001, à « Monsieur Nouvelle-France » pour sa contribution au progrès de l'histoire et des sciences humaines<sup>33</sup>.

## **2.7. La modernisation de l'historiographie québécoise**

Dans son article intitulé « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », Fernand Ouellet constate que l'historiographie au Québec jusqu'en 1963 demeure en gros politique et cléricale tandis que dans bien des pays occidentaux, depuis quelques décennies, elle s'engage de manière solide sur la voie du changement (1985 : 12). D'après lui, l'histoire qui s'écrit à cette époque-là dans la province est avant tout narrative et focalisée sur les aspects politiques, biographiques et religieux. Une modernisation, entamée après la Seconde Guerre mondiale, porte sur tous les aspects du travail historien : d'abord le personnel s'accroît, les arrière-plans idéologiques changent ainsi que les champs d'intérêt et

---

<sup>33</sup> Prix Léon-Gérin 2001 <http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca/recherche/desclaureat.php?noLaureat=207> consulté le 21 octobre 2010.

les méthodologies. Un nouveau type d'historien naît. Avant tout laïque, plus professionnel, recruté plutôt du milieu urbain alors plus sensibilisé à l'existence des milieux populaires, plus attentif à la question sociale qu'à la question nationale. Un historien qui est, de plus en plus souvent, une femme (Ouellet, F., 1985 : 12-14). De plus, ses conditions de travail évoluent car d'une activité relativement solitaire, la pratique historique devient un effort collectif. L'histoire traditionnellement « artisanale et individuelle » se réforme en faveur des travaux collectifs et des collaborations interdisciplinaires (Bouchard, G., 1997 : 254). Des équipes souvent pluridisciplinaires de chercheurs effectuent de grandes études et la parution d'ouvrages collectifs devient pratique courante. De nombreux livres et articles sont cosignés par deux ou trois auteurs, comme c'est le cas de l'ouvrage *Histoire économique du Québec 1851-1896* publié en 1971 par deux collègues de l'Université Laval, Jean Hamelin et Yves Roby.

Une fois le Québec modernisé, industrialisé, décléricalisé et professionnalisé, l'historiographie, assurée par des effectifs rajeunis, sensibles à des idéologies variées, augmente ses intérêts et ses domaines de recherche compte tenu des besoins de cette société en évolution. Étant donné que le monde qui les entoure change constamment, les praticiens de cette nouvelle histoire sont d'une certaine manière des spécialistes du présent (Bouchard, G., 1997 : 245). Ils commencent à définir leur discipline comme une science sociale et ils modifient progressivement leurs attitudes quant aux perspectives théoriques. Premièrement ils désirent étendre leur étude à l'ensemble des acteurs sociaux. Les recherches ne se limiteront plus seulement aux individus appartenant aux classes dirigeantes ou dominantes mais elles se tourneront vers les classes populaires, vers les groupes ethniques démunis et plus tard vers les femmes (Hamelin, R., 1997 : 653). Par conséquent, les praticiens de métier deviennent particulièrement sensibles aux conditions de vie et aux comportements sociaux (Bouchard, G., 1997 : 254). Ce choix implique aussi l'utilisation de nouvelles sources d'information. La

correspondance des gouverneurs, des intendants, des premiers ministres, des évêques et des autres personnages officiels qui était la source préférée des historiens classiques cède la place aux recensements, aux registres d'état civil, aux actes des bureaux d'enseignement et aux autres données de nature sérielle (Hamelin, R., 1997 : 650). Cette base documentaire élargie demande également de nouvelles méthodes pour les traiter. Ainsi l'histoire devient-elle plus quantitative en vue de mieux mesurer de nouveaux phénomènes sociaux et économiques.

Ayant tendance à envisager un objet d'étude comme un tout, les praticiens de l'histoire prêtent attention à tous les éléments constitutifs du social pour les incorporer dans une dynamique d'ensemble. En même temps ils « [prennent] conscience du caractère relatif de la connaissance historique, en tant qu'elle est non pas le reflet fidèle et absolu du réel mais seulement son approximation, au gré de constructions toujours à refaire » (Bouchard, G., 1997 : 254).

L'acte fondateur de cette nouvelle histoire, histoire sociale, au Québec est l'ouvrage publié par Jean Hamelin en 1960 intitulé *Économie et société en Nouvelle-France*. Quelques années plus tard, Fernand Ouellet met en évidence l'importance de « ce petit livre » qui semble réaliser tous les principes sur lesquels repose l'histoire sociale et qui :

se trouvait au cœur des débats [accompagnant] le renouvellement de l'historiographie de la Nouvelle-France. Par sa méthode, son contenu et ses implications variées, ce livre se situait sous le signe de la nouveauté. Aux préoccupations politiques traditionnelles, l'auteur substituait une approche à la fois économique et sociale qui, selon son expression, ne devait tout au plus soulever qu'« une collection d'hypothèses et de points d'interrogation ». En fait l'auteur est allé plus loin qu'il ne le dit et son enquête constitue une première prise de vue essentielle dans laquelle les hypothèses de travail s'appuient sur un ensemble d'acquis importants. Cette approche originale impliquait un effort pour exprimer le développement en termes quantitatifs, en utilisant les livres de comptes privés, les recensements, les rapports sur les importations et les exportations, les séries d'archives relatives aux gens de métier. Ils est évident, comme le dit l'auteur lui-même, que ces séries ne reflètent pas tous les aspects de la vie en Nouvelle-France; mais elles suffisent à dessiner un cadre général permettant d'aborder de façon plus rationnelle qu'on ne l'avait fait auparavant, l'économie et la société de la Nouvelle-France. (1968 : 466).

Pourtant l'historien qui renforce le plus la position de la nouvelle histoire dans la province est Fernand Ouellet et son *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850 : Structures et conjoncture* sortie en 1966. L'œuvre maîtresse de l'historien, qui « fait époque

dans l'historiographie québécoise » (Hamelin, R., 1997 : 654), constitue « le début d'une ère nouvelle » (Savard, P., 1974 : 87) et alimente de nombreuses discussions (Ouellet, F., 1985 : 25), porte sur la Nouvelle-France en essayant d'expliquer le retard des Canadiens français. Contrairement à la vision néo-nationaliste de Maurice Séguin, l'auteur rend les entrepreneurs canadiens-français responsables de leur situation socioéconomique défavorable en raison de leur refus de diversifier les investissements ou de consolider leur position grâce aux fusions d'entreprises (Hamelin, R., 1997 : 656). En intégrant l'économique et le social, les conclusions ouelletiennes réduisent le rôle de la Conquête dans l'infériorité économique du Canada français. D'autres écrits du même historien s'opposent également à l'historiographie traditionnelle. Ainsi son *Papineau* écrit en 1959 rompt-il brutalement avec la plupart des clichés concernant ce personnage historique et fait descendre du piédestal « cet être divisé »<sup>34</sup>. En appliquant les données de la psychologie et de la psychanalyse à la compréhension de ce grand orateur, l'auteur innove et présente un Papineau en chair et en os (Hamelin, J., 1960 : 453-454). *Histoire de la Chambre de Commerce de Québec 1809-1959* publiée la même année constitue une belle démonstration d'histoire économique et sociale (Savard, P., 1974 : 87) car l'historien replace le rôle de la Chambre dans le contexte des problèmes économiques généraux de cette région dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Souvent critiqué par les nationalistes québécois, l'historien, aux dires de Robert Mandrou, disciple de Lucien Febvre et historien de la VI<sup>e</sup> Section de l'École pratique des hautes études, « sans le dire peut-être assez explicitement, a esquissé [...] une histoire totale du Québec, telle que la souhaitent aujourd'hui [en 1963 – E.B.], en France, tous ceux qui ont été touchés par l'enseignement et par les perceptions novatrices de Marc Bloch et de Lucien Febvre » (Dubuc, A., 1979 : 378).

---

<sup>34</sup> En 1960, Fernand Ouellet fait publier ce livre sous le titre *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé*. Ce titre est repris par le traducteur anglais en 1961.

Plus tard suivant l'exemple de Jean Hamelin et de Fernand Ouellet, les autres historiens québécois se tourneront vers l'histoire sociale, dont Claude Galarneau, Jean-Pierre Wallot, Pierre Savard, Alfred Dubuc et Louise Dechêne. Le texte de celle-ci est un bon exemple de l'histoire aux inspirations nouvelles. Publié en 1974, l'ouvrage intitulé *Habitants et marchands de Montréal* « fait vieillir ces querelles idéologiques nourries du 'maîtres chez nous' de la Révolution tranquille » (Hamelin, R., 1997 : 653). Recourant aux archives de notaires plutôt qu'aux documents officiels, l'historienne offre une histoire totalisante, celle qui embrasse tous les aspects de la vie de la collectivité et vise à discerner les rapports d'influence d'un domaine à l'autre. Elle disqualifie bien des convictions nationalistes ou libérales et présente une ancienne France renouvelée par le regard de l'histoire sociale (Hamelin, R., 1997 : 653).

Dès le début des années 1960, de nouveaux périodiques reflétant les changements survenus dans l'historiographie voient le jour. Ainsi fondée par des historiens de l'Université d'Ottawa et de l'Université Carleton, la revue bilingue *Social History/Histoire sociale* lance son premier numéro en 1968 et s'avère l'une des premières revues d'Amérique du Nord à s'occuper spécifiquement du domaine d'histoire sociale. Depuis 1972, *La Urban History Review/Revue d'histoire urbaine* aide à comprendre l'histoire du monde urbain et des villes canadiennes. En 1976, *Labour : Journal of Canadian Labour Studies/Le Travail : Revue d'études ouvrières canadiennes* fait paraître les premiers articles sur l'histoire de la classe ouvrière, sur la sociologie industrielle, sur l'économie du travail et sur des relations industrielles. Les anciennes revues d'histoire spécialisées comme la *Canadian Historical Review*, née en 1920 et la plus réputée *Revue d'histoire de l'Amérique française* créée en 1947, modifient leur contenu afin de s'adapter aux nouvelles formes d'histoire. Bien des sujets nouveaux sont abordés selon des optiques différentes. Les chercheurs s'éloignent de l'histoire politique et des écrits biographiques, préoccupations caractéristiques de la plupart

des ouvrages historiques précédents pour s'intéresser de plus en plus aux courants historiographiques extérieurs (Ouellet, F., 1985 : 17). Ils s'appuient à volonté sur les méthodes inspirées des nouveaux courants en provenance de France, des États-Unis et de Grande-Bretagne.

### **Conclusion**

En peu de temps, d'une historiographie très traditionnelle, exercée par des amateurs et peu féconde, l'historiographie québécoise se transforme en une historiographie complexe, bouillonnante et sensible à l'extérieur. Touchés par la montée du néo-nationalisme parmi les intellectuels canadiens et québécois, les historiens sont attirés par les théories et les courants historiographiques issus des expériences de décolonisation dans les pays du Tiers-Monde ainsi que par les modèles inspirés par le socialisme ou le marxisme. Partout, ainsi qu'au Québec, le problème des rapports entre le national et le social et entre les sentiments d'appartenance à la nation et les classes sociales s'accroît (Ouellet, F., 1985 : 47).

## **CHAPITRE III**

### **ROMAN HISTORIQUE ET POSTMODERNITÉ**

## **1. Le postmoderne**

L'écriture postmoderne est un phénomène propre à toute la littérature occidentale contemporaine. « Dans sa version banalisée, la postmodernité nomme à la fois le désenchantement idéologique, l'engouement techniciste et le métissage culturel », écrit Frances Fortier (1998 : 23). Un « flou artistique » entoure la notion car le courant est loin d'être monolithique (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 10). Le postmodernisme s'est tellement généralisé et s'est déformé qu'on traite parfois les penseurs tels que Michel Foucault ou Jacques Derrida de postmodernistes (Boisvert, Y., 1997 : 46-48). Comme le remarque pertinemment Yves Boisvert, « à une certaine époque, plusieurs critiques non avisés ont accolé l'étiquette de postmoderniste à tous les penseurs qui critiquaient la modernité et à plusieurs intellectuels que l'on n'était pas capable de classer dans tel ou tel courant. » (1997 : 46). Le postmodernisme est une notion difficile à cerner et il souffre d'une confusion conceptuelle, tant ses définitions se multiplient. Productif malgré son ambiguïté, il est utilisé de façon polysémique et parfois contradictoire dans différents domaines.

Avant de passer à l'analyse des textes de notre corpus, il est pertinent de donner des précisions sur le discours qui en forme la base.

## **2. L'aperçu historique du postmoderne**

La tentative de définition d'un courant se confronte tout d'abord à l'obstacle de la périodisation. La pensée postmoderne est d'autant plus problématique qu'elle représente « une nébuleuse aux contours flous, un concept 'mou', toujours menacé de dissolution » (Dion, R., 1993 : 94). On circonscrit la postmodernité à la période contemporaine, le plus souvent dès les années 1960 jusqu'à nos jours, une époque au sein de laquelle se sont réalisées des transformations culturelles considérables (Boisvert, Y., 1995 : 16). Robert Dion se demande s'il serait indispensable de placer « une cloison étanche » entre la pensée moderne et

la pensée postmoderne ou s'il ne serait pas plus intéressant de prendre la postmodernité pour le simple prolongement de la modernité, son intensification (1993 : 93). Il n'est pas possible de distinguer résolument ces deux moments de l'évolution esthétique étant donné que, comme le remarque pertinemment ce critique québécois, « il existe un postmodernisme antimoderne et un postmodernisme promoderne, ainsi qu'un antipostmodernisme antimoderne et un antipostmodernisme promoderne » (1993 : 93).

Ce qui semble d'ailleurs compliquer la chose, c'est l'emploi des termes « postmodernité », « postmodernisme » et « postmoderne ». Ils s'avèrent interchangeables dans le discours critique et les théoriciens les utilisent parfois pour désigner les mêmes phénomènes alors que la postmodernité devrait nommer plutôt une époque (Boisvert, Y., 1995 : 11), une réalité sociale ou historique (Boisvert, Y., 1997 : 40), une ère de changement affectée par « une volonté de ressourcement [...], de remise en question, d'ouverture et de deuil » (Boisvert, Y., 1997 : 59) et le postmodernisme dénommerait les tendances dominant l'art, notamment l'architecture. Le qualificatif « postmoderne » l'emporte pour parler de différentes caractéristiques de la postmodernité telles société postmoderne ou culture postmoderne tandis que le terme « postmoderniste » est plutôt réservé aux Beaux-Arts. Il n'est pourtant pas exclu d'échanger un vocable contre un autre comme c'est le cas d'Yves Boisvert<sup>35</sup> ou de Janet M. Paterson<sup>36</sup>.

D'après Yves Boisvert, le terme apparaît d'abord vers la fin des années quarante et au début des années cinquante du XX<sup>e</sup> siècle dans l'architecture italienne post-mussolinienne où surgissent ses premières expressions. Ce type d'architecture s'oppose à la froideur moderniste et unit dans les constructions des éléments historiques, traditionalistes et régionalistes. À ce

---

<sup>35</sup> Dans *Le postmodernisme* publié en 1995, Yves Boisvert interchange le postmodernisme et la postmodernité. Deux ans plus tard, dans *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique*, la différence est mise en évidence bien que l'auteur continue à échanger l'un contre l'autre.

<sup>36</sup> Par exemple, dans *Moments postmodernes dans le roman québécois* sorti en 1990, la postmodernité et le postmoderne l'emportent sur le postmodernisme alors que dans l'article « Le postmodernisme. Tendances actuelles » publié en 1994, le postmodernisme remplace la postmodernité.

moment-là, loin d'être encline à un retour à « l'histoire pour l'histoire », l'architecture postmoderne vise à répondre aux nouvelles attentes de la société postindustrielle en mutation (1995 : 15-16).

Avant de gagner les milieux philosophiques européens, la notion s'implante en Amérique. Le concept émerge dans la littérature des années cinquante au moment où les critiques américains, Irving Howe et Harry Levin, l'emploient en vue de parler de la littérature d'après-guerre. Le terme s'ancre d'emblée dans le discours critique aux États-Unis et entre autres Leslie Fiedler et Ihab Hassan l'utilisent pour désigner un genre de roman qui se distancie, par de nombreux traits, simultanément du roman traditionnel et du roman moderne, un nouveau genre représenté par John Barth, par Donald Barthelme, par Robert Coover, par Thomas Pynchon ou par William H. Gass (Paterson, J. M., 1993 : 10-11).

D'abord circonspect, le milieu français reconnaît l'utilité de la notion deux décennies plus tard. 1979, l'année de la publication de *La condition postmoderne* de Jean-François Lyotard à Paris dans les Éditions Minit, « rapport sur le savoir des sociétés les plus développées », commandé par le Conseil des universités du Québec, marque un certain changement vis-à-vis du concept sur le terrain européen, notamment en France.

Il existe donc deux manières d'aborder la problématique postmoderne, deux discours distincts au départ : un postmodernisme littéraire, avant tout narratif, qui puise dans les sources américaines et une postmodernité philosophique qui s'écrit avant tout en Europe (Lamontagne, A., 1994 : 5). Dans le premier cas, la postmodernité est vue comme une nouvelle réalité sociale tandis que dans le second, il est question d'une nouvelle manière de voir le monde (Boisvert, Y., 1997 : 40-41). D'après André Lamontagne,

il s'agit pourtant là de deux objets, de deux ordres discursifs différents, qui ne reposent pas sur les mêmes séquences temporelles. La postériorité des travaux de Lyotard dans le champ des études littéraires fait que le discours de la postmodernité, qui ne s'actualise véritablement qu'à la fin des années soixante-dix, a pour ainsi dire rattrapé des pratiques postmodernes qui l'ont précédé de deux ou trois décennies (par exemple, les fictions de Borges ou de John Barth), pour ensuite les interpréter en fonction de la déconstruction d'un sujet constitué au XVIII<sup>e</sup> siècle plutôt qu'en opposition au *modernism* anglo-américain. (1994 : 5-6)

Dans le contexte québécois, éloignée des querelles philosophiques qui ont accompagné le développement du postmodernisme en Europe ou aux États-Unis, la critique s'oriente vers l'analyse des pratiques postmodernes. Les ouvrages de Jean-François Lyotard et de Guy Scarpetta constituent les fondements sur lesquels repose la réflexion québécoise.

Les critiques aiment à rappeler la fameuse phrase lyotardienne : « en simplifiant à l'extrême on tient pour 'postmoderne' l'incrédulité à l'égard des métarécits » (Lyotard, J.-F., 1979 : 7) et on rappelle que, pour le philosophe français, le postmoderne marque une crise de légitimation dans laquelle les grands discours philosophiques et politiques ont perdu leur valeur d'unification. « Notre hypothèse de travail, souligne Lyotard au début de *La condition postmoderne*, est que le savoir change de statut en même temps que les sociétés entrent dans l'âge dit postindustriel et les cultures dans l'âge dit postmoderne » (1979 : 11). Face aux changements survenus dans les sociétés, une importante remise en question de notre rapport au savoir s'installe. Il n'est donc plus possible, d'après le penseur français, de continuer à se fier à la raison, en tant qu'instance légitimante créant le discours théorique unifiant, appelé le « métarécit », et en tant qu'instance régulatrice garantissant le vrai consensus social. Dans *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Lyotard explique que : « [c]ela ne veut pas dire que nul récit n'est plus crédible. Par métarécit ou grand récit, j'entends précisément des narrations à fonction légitimante. Leur déclin n'empêche pas les milliards d'histoires, petites et moins petites, de continuer à travers la vie quotidienne. » (1988 : 38). Le postmodernisme propose donc de penser le monde en fonction des réalités nouvelles et non pas en fonction des utopies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les croyances étant « en vrac », les « microrécits » peuvent être mis en place. Dans une société postindustrielle, le critère de vérité change et une vérité absolue se dissout en vérités, « toutes plus variées et plus 'vraies' les unes que les autres » (Boisvert, Y., 1995 : 40).

À l'époque dite postmoderne, le rôle de l'artiste se métamorphose lui aussi:

Un artiste, un écrivain postmoderne est dans la situation d'un philosophe : le texte qu'il écrit, l'œuvre qu'il accomplit ne sont pas en principe gouvernés par des règles déjà abolies, et ils ne peuvent pas être jugés au moyen d'un jugement déterminant, par l'application à ce texte, à cette œuvre de catégories connues. Ces règles et ces catégories sont ce que l'œuvre ou le texte recherche. L'artiste et l'écrivain travaillent donc sans règles, et pour établir les règles de ce qui aura été fait. (Lyotard, J.-F., 1988 : 31 et Lyotard, J.-F., 1982 : 367)

Cette dynamique culturelle sape la trilogie kantienne, fondement de la pensée moderne : « esthétique, moralité et science » (Boisvert, Y., 1995 : 50). Le postmoderne annonce ainsi la fin des frontières qui distinguaient ces sphères et opte pour le métissage et la confusion.

La pensée lyotardienne y rencontre la réflexion de Guy Scarpetta pour qui le postmoderne repose surtout sur l'impureté des formes et des contenus et sur les expressions d'art et de pensée hybrides :

L'impureté [n'est pas] seulement une dimension formelle ou stylistique, pas seulement une façon de répondre aux mythologies de « l'art pur » par le mélange des genres, ou d'assumer qu'aucun code ne soit jamais naturel [...], l'impureté, si l'on veut, c'est aussi quelque chose qui touche à la façon de penser, à l'idéologie. (Scarpetta, G., 1985 : 307)

Par conséquent, l'esthétique postmoderne trouve sa cohérence dans cette inclination pour « l'impureté », le métissage, le mélange et l'hybridation.

Les réflexions de Jean-François Lyotard et de Guy Scarpetta forment le point d'où part la critique québécoise. C'est pourquoi elles semblent opératoires pour l'analyse du roman postmoderne québécois qui suit. Comme le souligne Yves Boisvert, « par la promotion de la diversité discursive, les écrivains postmodernes tentent de traduire la crise des discours de vérité et la délégitimation des discours d'autorité. Selon eux, les textes impurs et ouverts expriment parfaitement l'idéal postmoderne de la modestie descriptive; tout n'est que fiction » (Boisvert, Y., 1995 : 57). Ainsi, l'incrédulité à l'égard des grands récits, la crise de légitimation et la notion d'hétérogénéité trouvent leur place dans des textes d'auteurs québécois.

### 3. Le postmoderne au Québec

« Être ou ne pas être postmoderne au Québec », se demande André Lamontagne en 1995 et ajoute que les Québécois sont « grands consommateurs, importateurs et producteurs de la chose » (1995 : 35). Néanmoins ce critique québécois souligne la difficulté d'appliquer la notion à la littérature québécoise car, en l'absence d'une véritable tradition moderniste, parler de postmoderne semble mal placé. Il s'interroge ainsi : « comment un peuple qui hésite toujours à accéder au projet moderne de l'État-nation danserait-il soudain sur les ruines de l'Histoire ? » (1995 : 35). À son avis, la problématique identitaire et la fascination pour l'Autre dans la fiction et la réflexion québécoises différencient considérablement les lettres au Québec de la *doxa* postmoderne. Par conséquent « au prix de cette contradiction, entre le récit de fondation d'un pays qui n'existe pas et le dépassement d'un texte national auquel manque le dernier chapitre, [...] le Québec peut vivre son appartenance fantasmée au postmodernisme » (1995 : 42-43).

Selon Janet M. Paterson, dans le contexte québécois, l'émergence du postmoderne correspond à l'avènement de la Révolution tranquille. Cette période incarnée en politique par la victoire du Parti libéral sous la conduite de Jean Lesage dans les élections de 1960 témoigne du remplacement des anciennes structures par un nouveau système de valeurs :

En ce sens on peut dire que le 22 juin 1960 et l'arrivée des libéraux au pouvoir marquent un point tournant dans le développement des idéologies au Québec, car on passe ainsi du respect des traditions au défi du progrès. À l'ère du conservatisme clérical-politique et de l'immobilisme social et intellectuel, succède l'ère du progrès, du changement social et culturel et de la revalorisation du politique et du nationalisme. (cité par Paterson, J. M., 1993 : 17).

Au sens lyotardien du terme, une crise postmoderne est donc vécue à cette époque-là par la société québécoise. Pour François Ricard, la transformation des structures socio-économiques et idéologiques s'accompagne d'un bouleversement dit anthropologique, vu que non seulement les rapports sociaux ainsi que les modes d'échange et de production changent mais l'homme lui-même, sa conscience et sa connaissance sur l'univers se transforment également

(1985 : 133-134). La véritable évolution de pensée se répétera dans les écrits qu'on appellera plus tard postmodernes. En contestant les anciens systèmes, les romans se situent dans la droite ligne des mouvements de rupture et de remise en question.

Quoique le postmoderne soit l'un des concepts clés de la littérature contemporaine québécoise, la critique reste relativement imperméable aux querelles philosophiques caractéristiques des théoriciens anglo-américains. Comme le souligne Janet M. Paterson, par rapport au nombre considérable d'ouvrages publiés par les critiques anglo-américains, les travaux consacrés à ce concept sont peu nombreux au Québec (1994 : 80). D'après Paterson, cette idée n'a pas fait naître de « véritables conflits intellectuels » dans la province car, en répétant après Guy Scarpetta, les critiques québécois n'y adhèrent pas mais ils s'en servent « légèrement, à distance, presque allusivement » (1985 : 18). La critique au Québec se tourne plutôt vers l'analyse des textes littéraires en mettant en question des pratiques textuelles ou en touchant des problématiques nouvelles. « [À] une herméneutique du concept, souvent pratiquée par les anglophones, [elle] préfère une herméneutique des textes » (Paterson, J. M., 1994 : 80). Ainsi, au Québec, on lit et relit certains ouvrages à la lumière du phénomène postmoderne, à la recherche des « moments postmodernes » sans s'impliquer dans les discussions sur le sens philosophique et la valeur idéologique du terme, ce qui témoignerait, selon les dires d'aucuns, de la faiblesse de la pensée théorique québécoise (Lamontagne, A., 1998 : 73).

Comme le mettent en relief certains théoriciens, ce qui distingue aussi la pensée postmoderne québécoise des autres « postmodernismes », c'est l'empreinte que la réflexion féministe a laissée sur cette notion dans la province. Aux yeux de Louise Dupré, le féminisme a rendu possible « le passage de la modernité à la postmodernité, de la pureté à l'impureté, pour reprendre Guy Scarpetta » (cité par Fortier, F., 1998 : 27). La critique féministe a favorisé la réhabilitation du sujet de la connaissance en rompant avec la logique binaire,

[en] privilégi[ant] une autre rigueur, inventive et souple, une autre logique, qui apprivoise la part d'inconscient à l'œuvre d'un texte littéraire et qui travaille avec cette part, non contre elle ou en dehors d'elle, [...] [en] montr[ant], dans l'articulation même du texte critique, le travail de l'aporie, de la fragmentation, du silence, de l'indicible. (cité par Fortier, F., 1998 : 27).

Le but de la réflexion féministe, s'affranchir des normes masculines et du canon littéraire patriarcal, semble correspondre à la volonté de s'éloigner des grands récits propres à la modernité contre lesquelles la pensée postmoderne ne cesse de s'insurger.

#### **4. Le roman postmoderne québécois**

Aux dires de Lucie-Marie Magnan et Christian Morin, le roman postmoderne est un texte demandant une lecture particulière, multidimensionnelle (1997 : 12). Certes il peut être lu à un premier niveau mais cette lecture ne permettra pas de dégager l'essence et les sens du texte. En recourant à une comparaison avec le personnage de théâtre de marionnettes, on pourrait affirmer que le lecteur a affaire à un texte gigogne dans lequel différents niveaux s'emboîtent les uns dans les autres (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 12). En outre, le roman est un genre intrinsèquement lié au postmoderne puisqu'il rend possible, plus qu'un autre genre, le jeu avec l'illusion référentielle et la remise en question des grands récits, traits particuliers du texte postmoderne.

L'une des caractéristiques principales du roman postmoderne au Québec semble être l'ancrage de son sujet dans un contexte politique, culturel ou social par l'intermédiaire de diverses stratégies discursives. Cet état de fait continue une tradition liée semble-t-il à la situation sociopolitique québécoise (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 22). Il nous semble que cette particularité du roman postmoderne québécois le rapproche du postcolonialisme où la réflexion politique est rarement absente. Comme le remarque Marie Vautier, contrairement à l'écriture postmoderne, la production littéraire postcoloniale s'avère très politisée (1994 : 47).

De plus, comme nous l'avons déjà signalé, le postmodernisme québécois est fortement « féminisé ». La voix féminine joue un rôle considérable en élargissant la portée significative de l'écriture postmoderne au Québec (Paterson, J. M., 1994 : 78). Par l'usage de nouvelles formes, les objectifs du discours au féminin, à savoir inscrire dans le texte la légitimation de l'altérité de la femme et remettre en cause le métarécit patriarcal, harmonisent avec les buts de la pensée postmoderne et enrichissent ses outils.

## **5. Les traits distinctifs du roman postmoderne**

Bien des théoriciens dressent une liste de caractéristiques de l'ouvrage postmoderne. Entre autres, Yves Boisvert en énumère les cinq principales. Selon lui, le premier trait caractéristique est l'omniprésence d'un narrateur qui se manifeste ouvertement par l'usage d'un « je » et qui est la plupart du temps un écrivain ou du moins une personne liée à l'écriture. C'est pourquoi le texte est dominé par la manie de parler de l'écriture, du livre ou de la lecture. Deuxièmement, le codage et l'intertextualité signalent un texte postmoderne en créant un peu de confusion et en rompant avec la linéarité du discours. De plus, le texte postmoderne se distingue par un goût pour l'ironie et pour la parodie car l'écrivain postmoderne se moque souvent de sa propre activité littéraire ou de la littérature en général. La fragmentation, l'errance et la confusion règnent aussi dans l'ouvrage postmoderne en faisant partie intégrante de la stratégie discursive et en subvertissant l'autorité du narrateur. La dernière caractéristique réside dans la participation du lecteur à l'œuvre, ce qui rend possible la lecture individuelle et la multiplication des interprétations (Boisvert, Y., 1995 : 57-59).

De sa part, Robert Major souligne la fonction du narrateur et celle du narrataire dans un texte postmoderne. D'après lui, au niveau de la diégèse, la présence de deux champs thématiques semble aussi triompher : le discours inépuisable sur l'acte d'écriture, sur l'acte de lecture, sur le travail critique ou sur l'art et la primauté de tout ce qui révèle la rupture, la

pluralité, la fragmentation ou l'ouverture du sens. De même, au niveau du code, l'autoreprésentation et l'intertextualité dans tous ses aspects l'emportent et permettent de faire ressortir la pratique du texte dans un ouvrage de ce type (Major, R., 1991 : 528).

Selon Janet M. Paterson, les traits distinctifs des romans postmodernes se trouvent aux niveaux principaux du texte, c'est-à-dire au niveau de l'énonciation et au niveau de l'énoncé. Au premier niveau, apparaissent un narrateur et un narrataire que nous pourrions qualifier de « postmodernes ». Au second niveau, la diégèse et le code se voient marqués par l'accumulation de procédés autoreprésentatifs dont notamment la mise en abyme et par l'intertextualité. Il est aussi à noter que la fonction poétique joue dans un texte postmoderne le rôle primordial contrairement au texte traditionnel où ce rôle était accordé à la fonction référentielle. Le message est donc centré sur lui-même et sa propre forme poétique et non pas sur le référent (Paterson, J. M., 1993 : 28).

Le critique américain Ihab Hassan dans *The Postmodern Turn. Essays in Postmodern Theory and Culture* énumère onze caractéristiques des œuvres dites postmodernes. Pour lui, ce sont : l'indétermination, la fragmentation, la « décanonisation », la dépersonnalisation/la superficialité, l'Imprésentable/l'Irprésentable, l'ironie, l'hybridation, la carnavalisation, la performance/la participation, le constructionnisme (les fictions heuristiques) et l'immanence (cité par Dion, R., 1993 : 93).

Ginette Michaud va encore plus loin dans son article sur l'œuvre de Jacques Poulin et son caractère postmoderne, et elle cite pêle-mêle, « à la manière de la critique postmoderne », ajoute-t-elle, quelques traits postmodernes d'un récit :

un goût marqué pour tout ce qui est visible, audible et perceptible, mieux, un véritable amour pour les situations dites « concrètes » et pour les petites complications de la vie (indifféremment, des problèmes de mécanique, de cuisine ou de langage); inversement, un certain dégoût pour les abstractions, les « grandes idées » et les spéculations théoriques; la réactualisation de genres anciens (conte, allégorie, fable, etc.); le retour à des schémas narratifs mythiques; l'intégration de ce que l'on pourrait nommer la *triviallittérature* : recettes, chronométrages, plans, dessins, bandes dessinées, cartes, photos, fac-similés, etc.; un style très naturel, très *matter-of-fact*, sans grande provocation, par lequel l'auteur postmoderne renonce à l'Originalité qui le signalait comme un usager à part du langage, ce qui force par ailleurs le lecteur à s'interroger sur la qualité « ordinaire » du langage ordinaire; la mise en place des personnages [...] qui ont tendance, en tant

que personnages, à être de plus en plus autonomes et à s'affranchir de leur auteur [...]; des descriptions factuelles, sobres et précises [...]; la parodie, la métafiction autoréflexive, la présentation régulière de ses propres procédures; la coexistence de l'histoire officielle et de péripéties picaresques, de personnages réels et fictifs; le plaisir du découpage, de la scène, de l'interruption; l'ironie métaphysique; l'éloignement du référent comme justification et modèle du récit; l'intégration de matériaux hétérogènes, de livres *sur* le livre *dans* le livre, etc. (1985 : 71-72).

Force est de constater que tous les éléments n'apparaissent pas dans chaque texte mais la présence de certains traits caractéristiques propres à ce courant peut signaler au lecteur qu'il est en train de lire un texte postmoderne.

### **5.1. Le narrateur dans un texte postmoderne**

Comme le remarquent les auteurs de *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, bien qu'on puisse rencontrer plusieurs types de narrateur premier dans un texte postmoderne, deux types l'emportent, à savoir un narrateur intradiégétique et un narrateur extradiegétique : le « je » narratif qui se révèle être en même temps le personnage principal du récit et le « il » dont la vision se restreint au personnage principal, objet favori de sa narration (1997 : 44). Aux dires de Guy Scarpetta, le « je » du texte postmoderne rend possible la subjectivité :

La possibilité de dire « je », de ne pas fondre sa pensée ou son énonciation dans un système impersonnel, « objectif » [...] pas de dissertation homogène, pesante, massive, pas de progression linéaire et logique vers une thèse, mais un discours dispersé, délibérément éclaté, lacunaire, parfois allusif ; une sorte de « montage », préservant l'hétérogénéité et le choc de ses plans, la relative autonomie des blocs et des fragments dont il est constitué. (Scarpetta, G., 1985 : 21-23)

Vu que le discours postmoderne est incrédule à l'égard du monde, le narrateur lui aussi s'avère contradictoire et diffus, il doute souvent et il ne cesse de s'interroger. Ses interventions fréquentes qui participent à la déstabilisation du récit et à la remise en question de l'illusion référentielle sabordent toute volonté de totalisation. La notion lyotardienne de remise en question des grands récits et les notions scarpétiennes d'hybride et d'impureté trouvent ainsi leur réalisation car ces romans rompent avec la « dictature » du narrateur omniscient et omniprésent, caractéristique du roman traditionnel.

Ce « je » s'avère souvent être un « je » racontant ou écrivant « éminemment conscient de la pratique de l'écriture » (Paterson, J. M., 1993 : 18), qui exhibe sa pratique d'écriture pour la remettre en cause. Les marques d'autoreprésentation sont nombreuses et prennent parfois des formes et des directions très variées (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 65).

Pourtant l'acte d'énonciation ne se caractérise pas uniquement par un « je » narratif, une seule voix. Le texte postmoderne met souvent en place quelques instances narratives pour offrir une pluralité de voix et pour rendre possible la polyphonie narrative. Le « je » cède alors sa parole à d'autres voix, souvent dédoublées, fragmentées et multiples qui ne forment pas un discours homogène et qui n'admettent pas une seule vision ou une seule autorité. Ce « brouillage narratif » empêche donc une lecture linéaire et commode de la trame. Le « je » ainsi que les voix multiples participent par conséquent à l'inscription du doute dans le texte. Dans un récit postmoderne, la question de la légitimation du savoir et celle de la légitimation du discours se pose donc de manière explicite.

## **5.2. « L'auteur est mort, vive l'auteur ! »**

Dans son fameux article, dont la pensée postmoderne s'inspire, « La mort de l'auteur » paru en 1968, Roland Barthes déclare la mort de l'auteur. D'après Barthes, l'auteur en tant qu'institution ou propriétaire du langage est mort :

Comme institution, l'auteur est mort : sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu ; dépossédée, elle n'exerce plus sur son œuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient à charge d'établir et de renouveler le récit (cité par Paterson, J. M., 1993 : 98).

Pour lui, à tort, « l'*explication* de l'œuvre est toujours cherchée du côté de celui qui l'a produite, comme si, à travers l'allégorie plus ou moins transparente de la fiction, c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'*auteur*, qui livrait sa 'confidence' » (1994 : 491-492). Dans le débat sur l'auteur, le conflit repose principalement sur la notion d'intention, à savoir sur la prétendue relation entre le texte et son auteur, sur sa

responsabilité envers le texte et sur la signification de l'œuvre. En vue de l'illustrer, Roland

Barthes donne son propre exemple :

Si demain on découvrait un manuscrit écrit de la main de Roland Barthes (l'homme) mais ne correspondant pas au style de Barthes (l'écrivain) pourrait-il être délibérément omis de ses œuvres complètes (qui pour le coup ne le seraient plus) ? Ce n'est pas impossible. Le nom de l'auteur sert somme toute de désignateur à son travail. Dire avoir « lu tout Roland Barthes » signifie avoir lu ses œuvres, non l'homme. De même, découvrir que « La mort de l'auteur » est de la main d'un autre changerait la conception de Barthes-écrivain, mais pas de Barthes-l'homme. L'auteur est donc construit à partir de ses écrits, et non l'inverse. L'auteur n'est plus à l'origine du texte ; celui-ci provient du langage lui-même. Le « je » qui s'exprime, c'est le langage, pas l'auteur. (Barthes, R., 1994 : 495).

D'après Roland Barthes, dans son texte, Barthes n'existe pas car c'est le lecteur qui le crée. L'auteur du *Plaisir du texte* s'attaque surtout à l'image sacrée d'un Auteur-Dieu, origine du langage :

un texte n'est pas fait d'une ligne de mots, dégageant un sens unique, en quelque sorte théologique (qui serait le « message » de l'Autre-Dieu), mais un espace à dimensions multiples, où se marient et se contestent des écritures variées, dont aucune n'est originelle. (Barthes, R., 1994 : 495-496)

N'étant plus le garant du sens unique du texte, l'auteur serait donc une instance limitant la liberté de l'interprétation.

Ce « procédé astucieux » de la mise à mort symbolique de l'auteur sert notamment à hisser le lecteur au noble rang de principal créateur du texte littéraire (Burzyńska, A., Markowski, M. P., 2006 : 346) car, aux yeux de Roland Barthes, par l'entremise du lecteur, chaque texte s'écrit « éternellement *ici et maintenant* » et « [p]our rendre à la lecture son avenir, il faut en renverser le mythe : la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'Auteur » (1994 : 495).

Néanmoins, la mort de l'auteur-homme se paie aussi de l'apparition de l'auteur fictif. Dans les années 1960 au Québec, selon Janet M. Paterson, l'auteur « est né » dans le discours romanesque (1993 : 97). Comme le souligne André Belleau dans son *Romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, à partir des années 1960, dans plusieurs romans, la figure de l'écrivain se dessine en tant que « le principe et la forme constructifs avoués du discours » (cité par Paterson, J. M., 1993 : 97) et l'auteur entre sur la scène romanesque avec une telle insistance qu'il « irradie [...] la pratique du sens » (Paterson,

J. M., 1993 : 97). Aux dires de Paterson, le roman postmoderne ruine l'image de l'écrivain-Dieu, et relativise la notion d'auteur par la multiplication des figures auctoriales, par le brouillage ainsi que par le renforcement de la présence souvent contestataire du narrataire (1993 : 98).

### 5.3. Le narrataire : « construire le lecteur »<sup>37</sup>

Dans *La tribu*, le narrateur nous informe au début d'un chapitre présentant l'histoire du personnage appelé Jean-François :

Le lecteur pourra s'étonner que pendant quatorze ans la vie de Jean-François et celle de Laval aient été parfaitement identiques.

Mais nous lui ferons remarquer qu'il est passé sur notre planète quelque soixante milliards d'êtres humains. Et il aurait été beaucoup plus étonnant qu'il n'y ait pas eu deux personnages au moins qui aient vécu un sort totalement similaire pendant quelques années.

Ce fut le cas de Jean-François et de Laval.

Le lecteur nous saura gré de ne lui raconter cette histoire qu'une fois : cela économisera le papier nécessaire à fabriquer ce livre et l'électricité nécessaire à sa lecture. Et le lecteur perdra moins de temps. (T 99)

Le narrataire, celui à qui le narrateur s'adresse en utilisant le nom « lecteur » ou il emploie la deuxième personne, cette instance du lecteur représentée dans le texte, occupe une place prépondérante dans le texte postmoderne. Selon Umberto Eco, « [a]u cours de l'élaboration de l'œuvre, il y a un double dialogue : celui entre ce texte et tous les autres textes écrits auparavant [...] et celui entre l'auteur et son lecteur modèle. » (1985 : 529). Cette participation active du lecteur dans le roman, cet échange entre le narrateur et le narrataire s'avère être l'un des traits distinctifs de l'écriture postmoderne. Cela permet de rompre la linéarité de l'intrigue, de briser l'illusion référentielle et de remettre en question les notions d'autorité et de totalisation. La présence du narrataire sape tacitement le pouvoir du narrateur lui-même et réalise même au niveau de l'énonciation la pluralité et l'ouverture du sens (Paterson, J. M., 1993 : 19). Pour Janet M. Paterson, le rôle du narrataire consiste donc à abolir la clôture du texte puisque derrière lui s'esquisse « l'ombre multiple et diffuse du

---

<sup>37</sup> Le titre du chapitre d'Umberto Eco dans « L'Apostille au *Nom de la Rose* » consacré au rôle du lecteur dans une œuvre (1985 : 529-532).

lecteur réel » (1993 : 19). Cette interpellation du narrataire n'est pas sans influencer la lecture. L'activité de lecture accentuée dans un texte postmoderne offre au lecteur réel une clé interprétative en rendant possible une lecture plus riche (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 52).

Une lecture linéaire empêchée, le « lecteur postmoderne » a à trouver le sens de l'ouvrage en reconstruisant les éléments du récit et à chercher « les 'interstices' qui laissent entrevoir une réalité autre que conventionnelle » (Chanady, A., 1986 : 52).

L'auteur postmoderne critique souvent le lecteur passif, qualifié par l'écrivain argentin Julio Cortázar de « lecteur femelle », celui « qui consomme simplement une œuvre littéraire », qui « lit les romans du début à la fin comme un enfant sage » (Chanady, A., 1986 : 51). Il souhaiterait avoir plutôt un « complice », comme le disait Umberto Eco dans son « Apostille au *Nom de la rose* », « [u]n complice, bien sûr, qui joue [son] jeu »<sup>38</sup>. En rompant avec les conventions, l'auteur de ce type de texte veut inciter le lecteur à se poser des questions sur le statut et la forme de la littérature (Chanady, A., 1986 : 51). Ainsi à la suite d'une séparation entre le narrateur et le narrataire dans un texte postmoderne, le sens ne constitue pas une vérité à contempler mais elle est une invitation à agir<sup>39</sup>.

#### **5.4. L'autoreprésentation**

L'autoreprésentation, un des traits spécifiques du roman postmoderne, se manifeste lorsque d'une façon ou d'une autre, « le texte se met systématiquement lui-même en scène par des références à la lecture, à l'écriture et à l'acte de création » (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 119). Il se représente, se signale comme tel en mettant en relief les aspects de sa propre production. Il fonde un « système » au sein duquel il se réfère à sa propre réalité et à son mode de fonctionnement (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 23). Ce rôle est le plus souvent

---

<sup>38</sup> « Quel lecteur modèle voulais-je quand j'écrivais? Un complice, bien sûr, qui joue mon jeu » (1985 : 531).

<sup>39</sup> « [M]eaning is not a truth to be contemplated but an invitation to action » - les propos d'Agnès Whitfield (cite par Hébert P., 1988 : 902).

assuré par le narrateur. Au niveau diégétique, l'auteur postmoderne emploie différents procédés textuels comme la mise en abyme, la réduplication et l'enchâssement, les métaphores et les figurations scripturales (Paterson, J. M., 1993 : 28-29).

Au niveau du code : la présence d'un champ lexical axé sur des noyaux sémantiques notamment le récit, l'écriture, la parole et le livre, les jeux du signifiant, les structures de surformalisation (à savoir, « des répétitions sur le plan de l'organisation du discours », Paterson, J. M., 1993 : 32), la parodie et l'intertextualité.

Aux yeux de Janet Paterson, il est rare que les théoriciens soulignent le potentiel médiateur de l'autoreprésentation. Néanmoins le texte autoreprésentatif permet de jouer des rapports entre le signifiant et le signifié et s'avère signe, code et littérature. L'autoreprésentation crée également des significations inhérentes à l'ouvrage tel le thème de la communication verbale chez Beckett ou l'alliance entre le langage et la liberté sociale et politique chez de nombreux auteurs québécois des années soixante et soixante-dix. Elle peut parfois se montrer comme un manque quand elle brise l'unité du texte et quand elle détruit certains niveaux de signification. Enfin, elle peut être signifiante du point de vue social par exemple afin d'examiner le statut de l'écrivain dans une société (1993 : 35-37).

## **5.5. L'intertextualité**

Bien que l'intertextualité ne soit pas un procédé propre à la postmodernité, elle y devient une stratégie employée régulièrement. Des citations, des références, des emprunts, des réécritures, parfois des « clins d'œil » à d'autres textes, allusions plus ou moins directes (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 23-24), se multiplient dans un texte postmoderne en rendant possible le mélange des genres et la création d'un texte pluriel au vrai sens du mot. Parfois s'instaure l'autotextualité (nommée aussi l'autoréférence) au moment où le texte se cite lui-même, se met lui-même en scène (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 119).

## 5.6. La « métafiction historique » postmoderne

La relation avec le passé semble être un facteur important de l'esthétique postmoderne. Pour Janet M. Paterson, « penser à l'Histoire, se penser dans l'Histoire, repenser l'Histoire ou même se situer historiquement pour s'interroger comme sujet écrivain sont des constantes qui apparaissent dans plusieurs romans historiques postmodernes » (1993 : 54). Certains théoriciens voient dans le postmodernisme une ambivalence face à l'Histoire, et même un discours « ahistorique » (Vautier, M., 1994 : 45).

Dans *A Poetics of Postmodernism : History, Theory and Fiction*, Linda Hutcheon crée l'appellation « métafiction historiographique » (« historiographic metafiction ») pour désigner une fiction qui est très consciente de son statut de fiction et qui a pour objet les événements de l'histoire vue comme une construction humaine et, par conséquent, narrative qui s'approche de la fiction (1988 : 88)<sup>40</sup>. Dans ce type de récit, l'accent est mis sur l'historiographie en tant qu'écriture ou construction du texte fictionnel et sur la métafiction, c'est-à-dire sur la nature réflexive de l'écriture. D'après Marie Vautier, au Québec, entre autres *La tribu barcelonienne* et *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska sont des romans historiographiques (1991 : 50). Ces romans s'intéressent particulièrement aux faits historiques qui sont à la base des décisions de la politique actuelle et rejettent l'Histoire en tant que métarécit (Vautier, M., 1991 : 50).

L'aspect essentiel du roman historique postmoderne s'avère donc son questionnement du passé et particulièrement du discours historiographique vu que l'accès au passé ne se fait que par les discours tenus sur lui. Par conséquent, ces discours ne sont jamais neutres pour le simple fait qu'ils ne peuvent pas s'écarter du contexte idéologique dans lequel ils ont été faits.

---

<sup>40</sup> « This kind of novel asks us to recall that history and fiction are themselves historical terms and that their definitions and interrelations are historically determined and vary with time » (Hutcheon, L., 1988 : 105).

## **Conclusion**

Le roman québécois contemporain connaît un renouveau esthétique. Cela se manifeste dans une multitude de nouvelles formes d'écriture. Comme le remarque Ginette Michaud, « le mot postmodernisme sert le plus souvent à désigner l'émergence d'une nouvelle 'sensibilité' » (1985 : 67). En évitant toutes les difficultés de périodisation et de confusions conceptuelles, l'établissement des contours de cette poétique semble plus facile. Le roman dit postmoderne se caractérise par la pluralité des voix narratives, une thématique centrée sur l'écriture, sur l'autoreprésentation, sur la rupture et sur l'importance accordée à l'intertextualité. Les auteurs postmodernes organisent leur récit en enfreignant la tradition romanesque. Leurs romans sont très complexes et éclectiques en raison de la multitude d'histoires racontées. Dans l'écriture postmoderne, c'est aussi le lecteur qui a un nouveau rôle à jouer. Il devient plus actif, il est le complice de l'auteur. Cette insistance sur la participation active du lecteur caractérise le texte postmoderne. La rupture, la transgression de la convention littéraire n'est en fait qu'une façon de rendre le lecteur plus engagé dans la lecture de l'œuvre. Toutes les autres stratégies ne sont là que pour le souligner.

Les caractéristiques décrites dans ce chapitre nous serviront de base dans la partie consacrée à l'analyse des romans de notre corpus.

## **CHAPITRE IV**

### **ROMAN HISTORIQUE ET POSTCOLONIALITÉ**

## 1. Colonisé, décolonisé et postcolonial

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le roman historique au Québec est postmoderne et postcolonial. Cette constatation peut paraître surprenante, elle est en tout cas peu fréquente. Le Canada d'aujourd'hui semble nier l'existence d'une relation « coloniale » comme en témoignent les paroles du premier ministre canadien Stephen Harper au sommet du G 20 en septembre 2009. « Nous [...] n'avons pas d'histoire de colonialisme. Ainsi nous avons tout ce que beaucoup de gens admirent des grandes puissances, mais nous n'avons rien de ce qui menace ou agace »<sup>41</sup>, a-t-il affirmé en déclenchant une controverse. Alors comment parler du postcolonialisme dans le contexte canadien ou québécois lorsque les Canadiens eux-mêmes refusent une telle approche vis-à-vis de leur pays?

D'après nous, cette démarche permettra de gagner de nouvelles perspectives concernant le pays, la province ainsi que leur production littéraire. Il nous paraît donc valable de revisiter les concepts de colonialisme et postcolonialisme pour nous demander dans quelle mesure ceux-ci sont utiles et pertinents afin de comprendre le passé, le présent ou le futur du Canada.

Suivant le titre du 32<sup>e</sup> Colloque annuel de l'Association allemande des études canadiennes (Gesellschaft für Kanada-Studien GKS) « Repenser le post/colonialisme » qui s'est tenu à Grainau du 25 au 27 février 2011, nous essayerons de reconsidérer le discours colonial, décolonialiste et postcolonial dans le contexte canadien et plus particulièrement québécois.

---

<sup>41</sup> « We [...] have not history of colonialism. So we have all of the things that many people admire about the great powers but none of the things that threaten or bother them. » Ljunggren, David (2009), « Every G20 nation wants to be Canada, insists PM », 25 September. <http://www.reuters.com/article/idUSTRE58P05Z20090926> consulté le 19 décembre 2010.

## 2. La colonisation, la décolonisation et le Québec

### 2.1. La colonisation

La colonisation représente l'un des épisodes majeurs de l'époque contemporaine. Comme le remarque Bouda Etemad, historien de l'Université de Genève, spécialiste de l'histoire coloniale :

Aujourd'hui, plus de 80% des populations des pays développés (Europe sans l'ex-URSS, Amérique du Nord, Japon, Afrique du Sud, Australie, Nouvelle-Zélande) ont un passé colonial, soit comme ex-colonisateurs, soit en tant qu'ex-colonisés. Quant au tiers-monde, les deux tiers de ses quatre milliards d'habitants trouveraient dans leur manuel d'histoire un chapitre au moins consacré à la colonisation. (cité par Moura, 2006 : en ligne)

En 1989, trois universitaires australiens, professeurs de littérature anglaise, reconnaissant la paternité du concept *postcolonial* (Smouts, M.-C., 2007 : 34), Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin commencent presque par le même constat leur réflexion sur la littérature du monde colonisé dans le fameux *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-colonial Literatures*<sup>42</sup>.

Les retombées de la politique coloniale se manifestent encore aujourd'hui et le débat sur le colonialisme n'a pas perdu d'actualité bien qu'à l'heure actuelle on ne trouve plus officiellement de colonies. Il est révélateur de souligner que, même si on a pu noter les dépendances d'un territoire et d'un peuple face à un autre pays dans le monde entier et à des époques différentes, le phénomène de colonisation à proprement parler n'a été que la création des pays d'Europe occidentale.

L'aventure coloniale française commence au XVI<sup>e</sup> siècle. Alors que le Portugal, l'Espagne, les Pays-Bas et l'Angleterre financent dès le XV<sup>e</sup> siècle des missions d'exploration, la France guerroye en Europe s'enfonçant dans les troubles des guerres de religion (Hamelin, J., Provencher, J., 1987 : 7). Les Français tardent à participer à cette ruée

---

<sup>42</sup> « More than three-quarters of the people living in the world today have had their lives shaped by the experience of colonialism. It is easy to see how important this has been in the political and economic spheres, but its general influence on the perceptual frameworks of contemporary peoples is often less evident. » (Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H., 1989 :11).

vers les terres à épices où les puissances européennes rivalisent entre elles afin d'affermir leur domination commerciale et militaire. Lors de ses trois voyages entre 1534 et 1542, l'explorateur Jacques Cartier améliore les connaissances géographiques du Saint-Laurent, noue des relations avec les autochtones et essaie de persuader la France de fonder un établissement en Amérique du Nord. Pourtant les visées expansionnistes de l'Hexagone ne se concrétisent qu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Le programme de colonisation n'est pas bien arrêté. On tente de l'élaborer avec Champlain et avec des compagnies privées avant que Louis XIV ne fasse de la Nouvelle-France une colonie royale en 1663 (Tétu de Labsade, F., 1990 : 42-43).

Dans son célèbre essai *Portrait du colonisateur* de 1956, un des leaders intellectuels du mouvement de la décolonisation, Albert Memmi commence ainsi sa description :

On se plaît encore quelquefois à représenter le colonisateur comme un homme de grande taille, bronzé par le soleil, chaussé de demi-bottes, appuyé sur une pelle – car il ne dédaigne pas de mettre la main à l'ouvrage, fixant son regard au loin sur l'horizon de ses terres ; entre deux actions contre la nature, il se prodigue aux hommes, soigne les malades et répand la culture, un noble aventurier enfin, un pionnier.

Je ne sais si cette image d'Épinal correspondait jamais à quelque réalité ou si elle se limite aux gravures des billets de banque coloniaux. Les motifs économiques de l'entreprise coloniale sont aujourd'hui mis en lumière par tous les historiens de la colonisation ; personne ne croit plus à la *mission* culturelle et morale, même originelle, du colonisateur. (c'est l'auteur qui souligne). (2002 : 29)

Le colonisateur-noble se voit remplacer par le colonisateur-entrepreneur. Le but initial des expéditions – la recherche d'un nouveau chemin vers l'Asie – se substitue au dessein de prendre en possession des nouveaux territoires en Afrique, dans les Amériques ainsi que, par la suite, en Asie. « Ayant découvert le profit, par hasard ou parce qu'il l'avait cherché, le colonisateur n'a pas encore pris conscience, cependant, du rôle historique qui va être le sien », résume Albert Memmi les conséquences futures de l'aventure coloniale (2002 : 32). L'ingérence de l'opresseur dans la vie du Nouveau Monde et son rôle destructeur sont indéniables. Se faisant maître, l'usurpateur viole les normes auparavant acceptées en imposant les siennes et rend l'autochtone soumis sur ses propres domaines<sup>43</sup> :

---

<sup>43</sup> « Être colonisé, c'est vivre en servitude sur ses propres domaines ». (Chamberland, P., 1963 : 119).

Étranger, venu dans un pays par les hasards de l'histoire, [le colonisateur] a réussi non seulement à se faire une place, mais à prendre celle de l'habitant, à s'octroyer des privilèges étonnants au détriment des ayants droit. Et cela non en vertu des lois locales, qui légitiment d'une certaine manière l'inégalité par la tradition, mais en bouleversant les règles admises, en y substituant les siennes. Il apparaît ainsi doublement injuste : c'est un privilégié et un privilégié non légitime, c'est-à-dire *un usurpateur*. Et enfin, non seulement aux yeux du colonisé, mais aux siens propres. (Memmi, A., 2002 : 34)

Ainsi, malgré les disparités considérables sous toutes les latitudes, constamment « le colonisateur ou l'étranger est le possédant, le colonisé ou l'autochtone est le dépossédé » (Arguin, M., 1989 : 20).

Toutefois un jour « [est venu] où le colonisé [a relevé] la tête et [a fait] basculer l'équilibre toujours instable de la colonisation. Car, également pour le colonisé, il n'y a pas d'autre issue que la fin achevée de la colonisation » (Memmi, A., 2002 : 160).

## **2.2. La décolonisation**

Les États-Unis créés en 1783 et la colonie française Saint Domingue, devenue indépendante sous le nom d'Haïti en 1803, se présentent comme les premiers pays affranchis de la sujétion coloniale. Aussi la métropole française perd-elle le dernier domaine de son premier empire colonial. L'exemple étatsunien, ainsi que les idéaux de la Révolution française réveillent les aspirations autonomistes d'autres pays d'Amérique. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Amérique latine se libère de la tutelle espagnole et portugaise et devient le théâtre de diverses luttes décolonisatrices. Emporté par un remarquable mouvement insurrectionnel initié en 1810, tout le continent, à de rares exceptions, acquiert l'indépendance presque en deux décennies. Un nouvel élan de l'expansion coloniale se dirige donc vers l'Afrique, colonisée presque au complet sauf l'Éthiopie et le Liberia. Cet expansionnisme est fondé sur la recherche de nouveaux débouchés, de nouveaux territoires susceptibles de recevoir les arrivants pauvres de l'Europe ainsi que sur la mission « salvatrice » de civiliser les peuples barbares.

Dans les années 50 du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Europe est ébranlée, elle-même, par une vague de révolutions à travers le continent. Le Congrès de Vienne de 1815 sanctionne l'échec du premier Empire français et modifie la carte de l'Europe en faveur de trois puissances : la Russie, l'Autriche et la Prusse. Les diverses nations, touchées par le Printemps des peuples de 1848, revendiquent leur propre état. Les insurrections remettent en question les fondements de l'Europe modelée lors du congrès et, dans toute l'Europe, les minorités se soulèvent, opprimées par des grands États. Il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle afin de voir les pays colonisés en Afrique et en Asie, eux aussi, se libérer de la domination impériale. Le moment propice est la Grande Guerre qui sape l'autorité des puissances européennes. Pour financer l'effort de guerre, les empires s'appuient sur leurs colonies d'outre-mer et les surexploitent. Un vent de changement souffle alors sur tous les territoires colonisés. La Grande Guerre ouvre une brèche et se fait l'héraut de débats et de revendications à venir. Cependant il est pertinent de remarquer que, malgré les difficultés, les pays colonisateurs parviennent à garder presque partout leurs possessions.

C'est la Deuxième Guerre mondiale qui perturbe durablement l'ordre géopolitique mondial. Ainsi observe-t-on la fin de l'hégémonie de l'Europe ruinée par la guerre. Les États européens sortent affaiblis de ce conflit qui a démontré que les pays européens ne sont pas invulnérables. La défaite de la France en 1940, a été considérée comme une preuve de la non-invincibilité du dominateur français. Après le second conflit mondial, l'empire colonial français étant à son apogée territorial dans l'entre-deux-guerres, est, lui aussi, sur le point de s'effondrer.

Au lendemain de la guerre, de nouveaux rapports de force se dessinent sur la scène politique internationale. Deux superpuissances, les États-Unis et l'Union des républiques socialistes soviétiques, gagnent en puissance. Par principe idéologique du régime communiste, l'URSS se veut l'adversaire de la colonisation. Ancienne colonie émancipée de

la tutelle britannique en 1783, les États-Unis se s'érigent en garants de la démocratie et de la liberté. Conformément à la *Déclaration unanime des treize États unis d'Amérique réunis en congrès le 4 juillet 1776*, les Américains considérant comme « évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux » manifestent un anticolonialisme viscéral et appuient les tendances émancipatrices dans des pays colonisés<sup>44</sup>. En 1941, le président des États-Unis Franklin Roosevelt et le premier ministre britannique Winston Churchill signent la Charte de l'Atlantique en vue de « jeter les fondements d'une nouvelle politique internationale ». En vertu du document les deux États « ne cherchent aucun agrandissement territorial ou autre » et reconnaissent « le droit qu'à chaque peuple de choisir la forme de gouvernement sous laquelle il doit vivre »<sup>45</sup>.

La question coloniale intéresse également l'Organisation des Nations unies, née avec la signature de la Charte de San Francisco le 26 juin 1945. Cette nouvelle institution internationale a pour objectif d'assurer la paix et la sécurité mondiales et de soutenir les pays dans leur lutte pour l'émancipation.

Il est admis de traiter le second conflit mondial de facteur majeur de la décolonisation. Il ne faut pourtant pas oublier que le joug colonial pesait de plus en plus sur les colonies et leur insurrection avait été préparée depuis belle lurette par le refus croissant de la sujétion imposée par l'oppression coloniale. C'est pourquoi les peuples se mettent à revendiquer leurs droits et maints mouvements indépendantistes se forment avec des figures de proue qui ont eu l'opportunité de s'éduquer en Europe<sup>46</sup>.

---

<sup>44</sup> La Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique, Bibliothèque Jeanne Hersch, les textes fondateurs [http://www.aidh.org/Biblio/Text\\_fondat/US\\_03.htm](http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/US_03.htm) consulté le 23 juillet 2010.

<sup>45</sup> La Charte de l'Atlantique, Grande-Bretagne et États-Unis, 14 août 1941, Bibliothèque Jeanne Hersch, les textes fondateurs [http://www.aidh.org/Biblio/Text\\_fondat/US\\_06.htm](http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/US_06.htm) consulté le 18 juillet 2010.

<sup>46</sup> Les fondateurs de la Négritude, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, élu premier Président de la République du Sénégal en 1960, le Martiniquais Aimé Césaire, député soutenant la départementalisation de la Martinique et le Guyanais Léon Gontran Damas, député fortement engagé dans la politique de son pays, reçoivent l'éducation à l'occidentale en tant que boursiers du gouvernement français à Paris. De même Nehru, militant pour l'indépendance de l'Inde, fréquente une université britannique.

Le monde colonisé tels les dominos alignés qui tombent l'un après l'autre s'écroule. Une indépendance en amène une autre. « L'ère [des] Empire[s] est close. »<sup>47</sup>. Une vague d'indépendances déferle sur les possessions asiatiques d'abord et africaines ensuite. Déjà avant la guerre, à la différence de la France, la Grande-Bretagne a été en mesure, d'une certaine façon, de témoigner de plus de pragmatisme dans sa séparation progressive avec des possessions. Un mouvement d'émancipation est enclenché en 1931 quand le Statut de Westminster est entériné et instaure un Commonwealth britannique débouchant sur des liens entre le Royaume-Uni et ses ex-colonies. En 1947, la Grande-Bretagne reconnaît l'indépendance de l'Inde, date considérée comme celle qui ouvre une avalanche de mouvements émancipateurs dans le monde entier après la guerre. La France, de son côté, attend longtemps pour reconnaître l'incapacité de se défendre contre la poussée nationaliste dans les nations colonisées. Elle convoque d'abord la conférence à Brazzaville au Congo français en 1944 pour débattre d'une Union française. Le congrès regroupe les administrateurs des colonies françaises d'Afrique afin de discuter la réorganisation profonde des structures coloniales et de remplacer l'administration directe par de nouveaux organismes. Mais la France « ne p[eut], seul[e] dans le monde, [s']opposer à la décolonisation »<sup>48</sup>. À la faveur de la crise algérienne, le général de Gaulle décide d'offrir aux colonies africaines une alternative, une phase suivante de l'autonomie : la Communauté. Prévus par la constitution de 1958, la Communauté française se substitue à l'Union française et met en place une association entre la France et les colonies<sup>49</sup>. Les pays membres disposant de leurs droits réclament tour à tour la souveraineté. La date charnière est l'année 1960 qui marque l'accession à l'indépendance d'un grand nombre d'États. L'émancipation de l'Algérie en 1962 confirme l'éclatement de

---

<sup>47</sup> « L'exposé du général de Gaulle au cours du conseil des ministres du 29 mars 1961 » <http://www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/notions-importantes/le-point-sur...-la-decolonisation.php> consulté le 15 août 2010.

<sup>48</sup> « L'exposé du général de Gaulle au cours du conseil des ministres du 29 mars 1961 » <http://www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/notions-importantes/le-point-sur...-la-decolonisation.php> consulté le 15 août 2010.

<sup>49</sup> « Le point sur... La décolonisation » <http://www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/notions-importantes/le-point-sur...-la-decolonisation.php> consulté le 15 août 2010.

l'empire colonial français. En 1961, dans *Les Damnés de la terre*, livre qui a inspiré des générations de militants anticolonialistes, Frantz Fanon décrit cette effervescence indépendantiste comme suit :

Le peuple colonisé n'est pas seul. En dépit des efforts du colonialisme, ses frontières demeurent perméables aux nouvelles, aux échos. Il découvre que la violence est atmosphérique, qu'elle éclate çà et là, et çà et là emporte le régime colonial. Cette violence qui réussit a un rôle non seulement informateur mais opératoire pour le colonisé. La grande victoire du peuple vietnamien à Dien-Bien-Phu n'est plus, à strictement parler, une victoire vietnamienne. À partir de juillet 1954, le problème que se sont posé les peuples coloniaux a été le suivant : « Que faut-il faire pour réaliser un Dien-Bien-Phu ? Comment s'y prendre ? (2002 : 69)

Il n'est pas donc surprenant que les intellectuels québécois veuillent inscrire la province dans ce vaste mouvement qui englobe quasiment tous les pays.

### **2.3. Le Québec et la décolonisation**

« Parce que les décolonisations ont revêtu des formes multiples, la raison hésite et s'interdit de dire ce qui est une vraie décolonisation et ce qui est une fausse décolonisation », souligne Frantz Fanon, traditionnellement considéré comme le plus grand théoricien de la décolonisation (2002 : 59). Vu la multiplicité des situations coloniales connues de Fanon, la décolonisation peut devenir un concept élastique permettant à quiconque de se voir victime de la domination coloniale et légitimisant ainsi sa propre entreprise de libération.

Dans les années 60, les intellectuels de la Révolution tranquille trouvent chez les théoriciens de la décolonisation une explication à l'aliénation canadienne-française et ses effets sur les Québécois (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 380). Ils sont convaincus que « l'intellectuel québécois est colonisé parce que le Québec est une colonie » (Chamberland, P., 1963 : 119). Entre autres, Gaston Miron et Hubert Aquin découvrent des œuvres des poètes et des penseurs de la décolonisation et s'inspirent de leurs idées.

Dans *La fatigue culturelle du Canada français*, article paru en 1962 dans *Liberté*, Hubert Aquin emprunte à Aimé Césaire la notion de « fatigue ». Ce texte étant une longue réponse à Pierre Elliott Trudeau, a marqué les débats intellectuels au Québec. L'écrivain

révolutionnaire insiste sur le caractère ambigu du Canada français qui aspire simultanément « à la force et au repos, à l'intensité existentielle et au suicide, à l'indépendance et à la dépendance » (cité par Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 426). Comme le remarque Hubert Aquin, le Québec semble « fatigant » car il est « fatigué culturellement ». Pour l'écrivain, la culture canadienne-française ressent une « fatigue culturelle » continue, provoquée par une tension entre sa volonté d'être une culture globale représentant « toutes les dimensions de l'existence, et sa domination historique par un pouvoir qui tend à dépolitiser toute expression de sa culture et à l'exorbiter par rapport à elle-même, sans cesse tenue de se définir en relation avec un 'Autre' jugé supérieur et universel » (cité par Halin, F., 2006 : en ligne). Ainsi le Québec devient dépendant, dominé par l'élément anglophone.

En 1963, naît la revue *Parti pris*, qui, malgré sa courte activité (de 1963 à 1968), a une influence décisive sur la Révolution tranquille (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 415). Ce magazine politique et culturel regroupe des jeunes intellectuels montréalais dont Pierre Maheu, Paul Chamberland, André Brochu, André Major et Jean-Marc Potte. La revue cadre avec la contestation généralisée et, au Québec, elle est une expression concrète de cet esprit de révolte qui embrase l'Occident, celui-ci à l'aube de la contre-culture et des *hippies*, du *rock'n'roll*, des manifestations étudiantes et de la révolution sexuelle (Angers, S., Fabre, G., 2004 : 120). Ce *Front Intellectuel de Libération du Québec*<sup>50</sup> se joint aux principales tendances de son époque : le marxisme-léninisme, l'existentialisme de Sartre et le mouvement décolonisateur du Tiers-Monde. Un an après sa création à l'automne 1964, sort un numéro manifeste dépeignant la situation coloniale québécoise (Angers, S., Fabre, G., 2004 : 125). Aux yeux des partipristes, les colonisateurs au Québec sont nombreux : les Anglais, les *Canadians*, l'élite cléricale, la bourgeoisie, les exploiters capitalistes venus des

---

<sup>50</sup> Pierre Maheu insiste sur les rapports entre les partipristes et les felquistes : « Quant au groupe de *Parti pris*, il ne me déplairait pas de dire qu'il veut être un Front Intellectuel de Libération du Québec » (cité par Angers, S., Fabre, G., 2004 : 121).

États-Unis ainsi que la littérature française ayant le dessus sur la littérature québécoise<sup>51</sup>. Les partipristes qualifient la société de la Belle Province de colonisée et mettent en évidence le fait que les Québécois sont dépossédés de leur identité et aliénés sur un triple plan : économique, culturel et politique.

Dans le célèbre essai publié dans la revue *Liberté* en 1963, Paul Chamberland, « le poète par excellence de *Parti pris* » (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 373), fait ressortir, lui aussi, les similarités entre la situation des pays colonisés et celle de ses concitoyens :

[N]ous ne croyons pas qu'il faille réserver [l']usage [du terme colonialisme] à la désignation des pays sous-développés d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine qui souffrent ou ont souffert des impérialismes occidentaux. Certes le colonialisme est une modalité historique de la relation groupe dominant – groupe dominé, il comporte des traits spécifiques.

Un peuple est colonisé lorsque son économie, sa politique, sa vie sociale et culturelle sont dominées par un autre peuple qui exploite le premier au dépens des intérêts du second. *Que l'oppression prenne une forme brutale ou larvée, elle est de nature colonialiste dans la mesure où le peuple dominateur entend ruiner par la base l'identité culturelle et la liberté d'expression du peuple qu'il domine.* Et pour cela il lui enlève les instruments nécessaires à l'édification et l'épanouissement d'une culture ; avant tout, les pouvoirs économiques et politiques. (C'est nous qui soulignons) (1963 : 122)

Plusieurs autres essayistes et intellectuels prennent part à l'élaboration de ce discours anticolonial québécois. Pour André d'Allemagne, auteur du *Colonialisme au Québec*, écrit en 1966, il n'y a pas l'ombre d'un doute : le Québec a connu le régime colonial et il est une colonie<sup>52</sup>. Néanmoins membre fondateur du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), l'un des premiers groupes séparatistes contemporains et parti politique visant à rendre le Québec libre, il signe son ouvrage au moment où bien des hommes politiques québécois se servent de colonialisme pour prouver la nécessité d'action. Comme il le précise dans son fameux livre : « [l]e colonialisme canadien au Québec, comme tout ce qui est canadien, est ambigu et difficile à définir » (2000 [1966] : 23). Le colonialisme au Québec est à mille

---

<sup>51</sup> « Le Québec a été et est toujours colonisé, par les Anglais, par les 'Canadiens', par l'élite cléricale et bourgeoise, par les exploiters capitalistes américains ; même la littérature française a trop longtemps colonisé les lettres québécoises » (Tétu de Labsade, F., 1990 : 150).

<sup>52</sup> « Depuis ses origines, le peuple canadien-français n'a jamais connu d'autre régime que le régime colonial. Ce fait a profondément marqué sa psychologie tout au cours de son histoire. » (D'Allemagne, A., 2000 [1966] : 17).

facettes et « les Canadiens anglais font d'étranges colonisateurs » (D'Allemagne, A., 2000 [1966] : 25). Représentant la puissance coloniale vis-à-vis du Canada français, le Canada anglais reste lui-même dominé par les Américains. « Sentimentalement et dans une certaine mesure politiquement, il demeure britannique, mais culturellement et économiquement, il est sous la coupe des États-Unis », écrit d'Allemagne (2000 [1966] : 23). La notion de colonialisme québécois s'avère alors difficile à cerner parce qu'au Québec, nous avons affaire à ce que l'intellectuel nomme le « colonialisme de gentleman », c'est-à-dire un colonialisme qui se caractérise par « le libéralisme apparent du régime, [par] l'absence d'identité et [par] la faiblesse du colonisateur, [par] l'égalité des cultures en cause [et par] l'absence de conflit racial » (2000 [1966] : 27).

En 1968, membre du FLQ, « Québécois à cent pour cent »<sup>53</sup>, Pierre Vallières publie le désormais célèbre *Nègres blancs d'Amérique : autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, essai révolutionnaire créé pendant son séjour en prison à New York (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 412). À la lumière du discours décolonialiste élaboré sous l'impact de Frantz Fanon et d'Albert Memmi, le militant, lui aussi, voit la dimension coloniale dans l'oppression vécue par les Canadiens français. Les « nègres blancs », les exploités, les citoyens de seconde classe, voilà le portrait des francophones du Québec.

À l'époque où l'engagement politique et la littérature s'entrelacent, à l'instar de l'intelligentsia québécoise, les partis politiques finissent par s'inscrire dans un cadre anticolonial. Par exemple le Front de Libération du Québec lance son manifeste en se référant au discours décolonialiste en vogue :

Patriotes,  
Depuis la Seconde Guerre mondiale les divers peuples dominés du monde brisent leurs chaînes  
afin d'acquérir la liberté à laquelle ils ont droit. L'immense majorité de ces peuples a vaincu

---

<sup>53</sup> « Je suis Québécois à cent pour cent, et c'est au Québec d'abord que je veux poursuivre le combat contre l'impérialisme. C'est au Québec que, de tout mon cœur, j'espère vaincre la tyrannie avec mes camarades ou bien mourir avec eux, les armes à la main. » (L'extrait de *Nègres blancs d'Amérique*, en ligne <http://www.evolutionquebec.com/site/negres.html> consulté le 22 août 2010).

l'opresseur et aujourd'hui vit librement. Après tant d'autres, le peuple québécois en a assez de subir la domination arrogante du colonialisme anglo-saxon. Au Québec comme dans tous les pays colonisés, l'opresseur nie féroce­ment son impérialisme et est appuyé en cela par notre soi-disant élite nationale, plus intéressée à protéger ses intérêts économiques personnels qu'à servir les intérêts vitaux de la nation québécoise. Elle persiste à nier l'évidence et s'emploie à créer de multiples faux problèmes, voulant détourner le peuple assujéti du seul qui soit essentiel : L'INDÉPENDANCE.

Malgré cela, les yeux des travailleurs s'ouvrent chaque jour un peu plus à la réalité : le Québec est une colonie! Colonisés, nous le sommes politiquement, socialement et économiquement.<sup>54</sup>

« Domination arrogante du colonialisme anglo-saxon », « pays colonisés », « oppresseur », « impérialisme », « peuple assujéti » – tout un éventail d'expressions *coloniales* se révèle pertinent pour décrire la condition québécoise et pour appuyer la cause indépendantiste. Comme la plupart des nationalistes de l'époque, le texte met en évidence le colonialisme québécois à trois niveaux : politique, économique et social.

Au cours de son voyage à Montréal en 1967, Albert Memmi, qui a eu une énorme influence sur les critiques québécois, débat également le statut colonisé des Canadiens français. Il affirme que bien qu'elle ne soit pas une vraie colonie, la Belle Province « partagerait certains traits avec les colonisés » (Memmi, A., 1974 : 20 cité par Nkuzimana, O., 2003 : 65). Pour lui, une chose est sûre : « [Le Québec] est certainement dépendant. Ce qui complique les choses, c'est qu'il est doublement dépendant : à l'intérieur même de l'ensemble canadien et à l'extérieur, globalement, vis-à-vis des USA » (Memmi, A., 1974 : 20 cité par Nkuzimana, O., 2003 : 65). Pour décrire la situation québécoise, l'essayiste franco-tunisien opte pour le terme « dominé » plutôt que « colonisé » et ajoute que « *toute domination est relative [...] toute domination est spécifique* [et qu'] il est évident que l'on n'est pas dominé dans l'absolu, mais toujours par rapport à quelqu'un, dans un contexte donné » (Memmi, A., 1968 : 87) et « il faudrait chercher la spécificité de la dépendance québécoise » (Memmi, A., 1974 : 20 cité par Nkuzimana, O., 2003 : 65).

---

<sup>54</sup> Le manifeste continue : « Politiquement, parce que nous ne possédons par les leviers politiques vitaux à notre survie. Le gouvernement colonialiste d'Ottawa possède en effet toute juridiction dans les domaines suivants : économie, commerce extérieur, défense, crédit bancaire, immigration, droit criminel, etc. De plus, toute loi provinciale peut être refusée si Ottawa le juge bon. Le gouvernement fédéral étant complètement acquis aux intérêts des impérialistes anglo-saxons, qui y détiennent une majorité constitutionnelle et pratique écrasante, sert constamment à maintenir et à accentuer l'infériorité des Québécois ». (« Le manifeste à la Nation du 15 avril 1963 » [http://www.independance-quebec.com/flq/manifeste\\_avril63.html](http://www.independance-quebec.com/flq/manifeste_avril63.html) consulté le 27 juillet 2010).

Dans les années qui suivent, le terme perd de sa force, de sa capacité de stimuler les discussions.

À la fin des années 1980, Maurice Arguin revient à ce concept en publiant *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signe de libération*, thèse de doctorat portant sur le roman de mœurs urbaines, le roman psychologique et le roman de contestation. Selon l'auteur, ces trois types de romans correspondent à trois niveaux d'aliénation du Canadien français : celle qui est liée à la situation socio-économique, culturelle et historique (1989 : 257). Pour lui, un portrait du Canadien français qui résulte du roman de cette période « présente de frappantes analogies avec le portrait du colonisé », évoqué par Albert Memmi et Frantz Fanon (1989 : 259). L'universitaire constate que pour le Québec, nous pouvons parler d'une « domination relative » car les Canadiens français en tant que citoyens disposent d'une grande liberté et leurs droits fondamentaux sont respectés. Alors ils ne se sentent pas marginalisés en qualité de citoyens « mais en tant que membres d'une nation qui ne possède pas la pleine maîtrise de son destin politique et économique » (1989 : 21).

### **3. Le Québec et les *postcolonial studies* aujourd'hui**

« Mais peut-on parler du Québec actuel comme d'une colonie, comme le suggéraient les parti-pristes des années 60 ? », se demande Vincent Desroches (2003 : 4) dans la présentation ouvrant un numéro spécial de *Québec Studies* de 2003 consacré au postcolonialisme au Québec ou on pourrait répéter après Jacques Godbout que « la bataille de décolonisation [...] a été gagnée depuis 20 ans » (cité par Gauvin, L., 2007 : 436). À présent les études québécoises semblent s'écarter de ce vaste terrain que représentent les études postcoloniales.

La question se brouille en raison du statut problématique de la province en tant que pays colonisé/décolonisé. Dans le discours nationaliste du Québec, on semble passer sous silence le fait aussi fondamental que paradoxal que les Canadiens français ont eux-mêmes été colonisateurs du Nouveau Monde. Au Canada, les véritables colonisés sans équivoque demeurent les Amérindiens pour qui les Québécois sont et ont toujours été des colonisateurs de même que les Canadiens anglais ou les colons américains. Usurpateurs des peuples autochtones du nouveau continent, ils ont empiété sur leurs territoires ancestraux. Les tribus locales, propriétaires légitimes du pays, ont été en majeure partie décimées par les guerres et les maladies. Il n'est pas alors étonnant que cet épisode de l'Histoire de la province ne surgisse pas souvent dans le discours national.

Avec la Conquête de 1760, les colonisateurs originaux – les Français – passent sous la protection anglaise. Subitement la perception du régime colonial change. Aux yeux de ceux-ci la colonisation n'est plus une mission civilisatrice mais une manœuvre impérialiste hostile et oppressive dont les (Canadiens) Français deviennent des victimes innocentes. Cette nouvelle hostilité orientée vers la domination coloniale se dirige vers l'opresseur britannique, appréhendé comme usurpateur. Le point culminant de cette animosité s'avère la célèbre Rébellion de 1837-38.

Marie Vautier propose d'appeler la province en utilisant le terme « pays du nouveau monde », équivalent de « settler cultures », car « les Européens français ont colonisé (« invaded ») le territoire pour en faire la Nouvelle-France, mais les « settlers » ([...] « colons » [...]) ont été colonisés à leur tour – et de façon abrupte et radicale – par les envahisseurs britanniques », résume-t-elle la situation (2003 : 14).

Pour parler du colonialisme canadien, plusieurs universitaires se concentrent surtout sur la question épineuse : le Canada est un pays postcolonial ou non. Les théoriciens postcoloniaux mentionnent parfois l'appellation « colonisation intérieure » qui pourrait, selon

eux, caractériser le Canada car le pays reste le colonisateur pour la population indigène ainsi que pour le Québec, « une colonie intérieure du Canada » (Rzepa, A., 2003/2004 : en ligne), « une réserve » (D'Allemagne, A., 2000 [1966] : 22), formée au moment de la création de la confédération. Pour compliquer encore la question, on fait remarquer que la minorité anglophone et les représentants des Premières Nations sont eux aussi discriminés et marginalisés dans la société québécoise. D'où la complexité *des colonialismes* au Canada et dans la province.

Actuellement, le statut ambigu de la province résulte également du fait qu'il existe un grand nombre de divergences entre le Québec et la plupart des pays postcoloniaux francophones, à tous les niveaux : politique, social, historique et économique<sup>55</sup>. La plupart des manifestations de la sujétion coloniale mises en évidence auparavant ont disparu à présent ou ont été tellement atténuées qu'elles ne suscitent pas les mêmes réactions. Néanmoins le conflit entre le Canada et le Québec n'a jamais été réglé et comme l'explique Vincent Desroches, même si la province actuelle « n'est plus une colonie (ou très imparfaitement) », elle ne s'est toutefois pas émancipée de toutes formes de domination au niveau culturel (2003 : 5).

Au Québec, les changements politiques des dernières décennies contribuent à s'écarter avec le temps de la thématique coloniale pour se diriger vers « celle d'identités nationales émergentes dans les pays industrialisés d'Europe comme dans le cas de la Catalogne ou de l'Écosse » (Desroches, V., 2003 : 5).

D'après Lise Gauvin, la question se complique car si nous ne pouvons parler de « véritable colonisation » au Québec ni par les Français, ni par les Anglais, il n'est pas facile d'appliquer la grille postcoloniale pour dessiner son fonctionnement d'aujourd'hui (2007 : 437). Aux dires d'André Lamontagne, « les Québécois sont encore trop colonisés pour prétendre au 'post' [...] ou bien ils n'ont jamais été suffisamment colonisés (mais des 'semi-

---

<sup>55</sup> La plupart des auteurs des textes parus dans le numéro de *Québec Studies* consacré au postcolonialisme québécois relèvent cette caractéristique : entre autres Marie Vautier (2003 : 13) et Amaryll Chanady (2003 : 31).

colonisés’, comme semblait le penser Jacques Ferron) pour s’intéresser à cet après. » (1995 : 38).

Il est pertinent de souligner également que le postcolonialisme n’appartient pas souvent au répertoire des concepts critiques à l’intérieur du discours québécois. Puisque le discours théorique et critique du Québec a souvent rejoint les canons français, sa place face à la théorie postcoloniale se marie aisément à la position de la France. Le Québec et la France s’harmonisent « dans une ‘méfiance’ conjointe – concertée ou non – à l’égard de cette nouvelle formation discursive née en dehors de l’hexagone et de son empire » (Nkuzimana, O., 2003 : 65). La distance vis-à-vis de l’autre « post » correspond à la méfiance de la francophonie face à l’anglophonie et en raison de ses origines anglo-saxonnes, les études postcoloniales sont considérées comme une machine visant à dominer le monde critique francophone, comme une nouvelle hégémonie menaçant l’espace français et francophone. L’absence de celles-ci en France et dans la francophonie en général traduirait ainsi « un non-dit éloquent, c’est-à-dire une prise de position implicite, stratégique et, par conséquent, idéologique » et non pas l’absence due au fait que les chercheurs s’occupant de la francophonie maîtrisent mal l’anglais et la plupart des ouvrages du corpus anglophone théorique leur seraient inaccessibles (Nkuzimana, O., 2003 : 63).

D’un autre côté, fondateur des notions d’antillanité, de créolisation et de tout-monde, Édouard Glissant, sollicité de se situer dans le débat postcolonial, partage le pessimisme d’un bon nombre de chercheurs et affirme :

Je ne me sens pas un postcolonialiste parce que je suis dans une histoire qui ne s’arrête pas. Il n’y a pas une histoire postcoloniale de l’histoire de la Caraïbe, et même des Amériques. Il y a un discontinuum qui pèse encore sur nous. Si on appelle postcolonialisme le fait que l’on est dans une période où l’on peut réfléchir sur un phénomène passé qui s’appellerait le colonialisme, je dis que ce n’est pas vrai. *Nous sommes encore en période colonialiste*, mais c’est un colonialisme qui a pris une autre forme. C’est un colonialisme de dominations des grandes multinationales. Un pays colonisateur n’a plus besoin d’en occuper un autre pour le coloniser. Il y a quelque chose de récapitulatif, de synthétique et de conclusif dans le terme postcolonialisme que je récusé. (c’est nous qui soulignons) (cité par Gauvin, L., 2007 : 434).

Aussi l'ère de la colonisation n'étant pas finie, nous ne pourrions parler de postcolonialité. Mais cette fois, c'est un colonialisme plus subtil – celui où les empires européens ont été remplacés par des grandes multinationales.

#### **4. Les *postcolonial studies* : histoire d'un slash et d'un trait d'union**

Avant d'aborder la question si la littérature québécoise pourrait « mériter » l'appellation postcoloniale, une petite difficulté surgit, à savoir comment écrire celle-ci. Devrait-on utiliser un trait d'union « post-colonial », se servir d'une agglutination « postcolonial », ou encore employer un slash « post/colonial »? Il faut reconnaître que le flou du terme lui-même entraîne cette « complication orthographique ». Certains théoriciens semblent préoccupés même plus par cette question que par les études postcoloniales elles-mêmes comme c'est le cas de Theo D'haen et son article au titre significatif « What is Post/Colonial Literature, and why are they saying such terrible things about it? » (D'haen, T., 1997 : 11-18) ou celui de Kathleen Glyssen (Glyssen, K., 2007 : 151-164).

Dans la préface à *The Empire Writes Back*, livre de référence de *postcolonial studies*, ainsi que dans les publications postérieures, les universitaires australiens persistent à employer « post-colonial » et « post-colonialism ». Dans *The Post-colonial Studies Reader* de 1995, Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin soulignent que les deux termes renferment une querelle éveillée et irrésolue entre ceux qui voudraient voir dans « postcolonial » un ensemble amorphe de pratiques discursives proche du postmodernisme et entre ceux qui considèrent le « post-colonial » comme un ensemble plus spécifique et « historiquement » déterminé de stratégies culturelles. À l'intérieur du deuxième groupe, il existe ceux pour qui « post-colonial » ne fait référence qu'à la période après l'accession à l'indépendance des colonies et ceux pour qui « post-colonial » désigne la totalité des pratiques qui caractérisent les sociétés du monde post-colonial, depuis la colonisation jusqu'à nos jours,

étant donné que le colonialisme n'a cessé avec l'arrivée de l'indépendance politique et il demeure vif dans de nombreuses sociétés sous forme de néo-colonialisme (Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H., 1995 : XV). Néanmoins dans *Post-Colonial Studies : The Key Concepts* publié en 2000, ils utilisent « post-colonialism »/« postcolonialism » et notent que le deuxième vocable s'avère plus répandu<sup>56</sup>. Les auteurs ajoutent également qu'à l'origine le « post-colonial » était employé par les historiens après la Seconde Guerre mondiale pour parler d'états post-coloniaux et le « post-colonial » avait une acception nettement chronologique signifiant une période d'après-indépendance, pourtant à partir de la fin des années 1970, il est employé par les critiques littéraires pour discuter de diverses conséquences culturelles de la colonisation (2007 : 168).

D'après Jean-Marc Moura, il est nécessaire de distinguer la situation historique (à savoir après l'ère coloniale) d'un ensemble d'œuvres littéraires ou d'un complexe théorico-critique. Dans le premier cas, on écrirait « post-colonial » tandis que dans le deuxième, il faudrait l'orthographier « postcolonial » (2006 : en ligne).

D'aucuns proposent l'inverse : l'adjectif « postcolonial » nommerait ce qui vient chronologiquement après la colonisation, et le terme « post-colonial » afin de « penser le postcolonial comme tout ce qui procède du fait colonial, sans distinction de temporalité » (Smouts, M.-C., 2007 : 218).

Pour Jean-François Bayard qui utilise plutôt « postcolonial » dans *Les études postcoloniales : un carnaval académique*, « le préfixe 'post' est plus logique que chronologique » (2010 : 16) car il « renvoie moins au constat empirique que les empires coloniaux appartiennent au passé qu'à un projet de dépassement par la critique de ce qui survit aujourd'hui de ce passé dans les manières de voir et les discours qui les expriment » (Smouts, M.-C., 2007 : 174 cité par Bayard, J.-F., 2010 : 16).

---

<sup>56</sup> « Post-colonialism (or often postcolonialism) ». (Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H., 2007 : 168).

Certains, encore, préfèrent utiliser « post/colonial » pour éviter de choisir entre « postcolonial » et « post-colonial »<sup>57</sup> comme en témoigne le titre du colloque de l'Association allemande des études canadiennes (Gesellschaft für Kanada-Studien GKS).

En prenant en considération la fréquence d'utilisation et pour des raisons de commodité, nous emploierons « postcolonial » d'autant plus que la plupart des ouvrages en français et en anglais que nous avons consultés font référence à cette orthographe-là et ne différencient pas le postcolonial du post-colonial ou du post/colonial<sup>58</sup>.

### **5. La littérature québécoise est-elle une littérature postcoloniale?**

La situation historique une fois mise à part, il est pertinent de regarder la littérature québécoise sous l'angle postcolonial. Si nous nous servons de la définition la plus répandue, celle des auteurs de *The Empire Writes Back*, la question semble claire. Les pères (et la mère) des *postcolonial studies*, Ashcroft, Griffiths et Tiffin, rangent sous l'étiquette postcoloniale « toute la production culturelle affectée par le processus de l'empire depuis le moment de la colonisation jusqu'à aujourd'hui » (1989 : 2; cité et traduit par Smouts, M.-C., 2007 : 35). Les universitaires australiens se penchent sur les écrivains de l'Inde, des Caraïbes, d'Afrique qui « contre-écrivent », s'opposent au pouvoir du discours de l'empire (Smouts, M.-C., 2007 : 35). D'ailleurs les auteurs de *The Empire Writes Back* ne mettent pas en doute le statut de la littérature canadienne en tant que celle qui a été affectée par le processus impérial. « Alors, les littératures des pays africains, de l'Australie, du Bangladesh, du Canada, des Caraïbes, de l'Inde, de la Malaisie, de Malta, de la Nouvelle-Zélande, du Pakistan, de Singapour, des îles du Sud Pacifique et de Sri-Lanka sont toutes des littératures post-coloniales », notent-ils dans

---

<sup>57</sup> « [I]f until now I have used 'post/colonial' it is to avoid having to choose between 'postcolonial' [...] and 'post-colonial' ». (D'haen, T., 1997 : 11).

<sup>58</sup> Voir entre autres *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français* de Marie-Claude Smouts de 2007, le numéro 35 de *Québec Studies* sorti en 2003 sur le postcolonialisme et le Québec ainsi que *Littératures francophones et théorie postcoloniale* de Jean-Marc Moura publié en 1999 et *Littératures postcoloniales et représentations de l'ailleurs* de 2001 (en collaboration avec Jean Bessière).

l'ouvrage fondateur des études postcoloniales (Ashcroft, B., Griffiths, G., Tiffin, H., 1989 : 2). Pourtant dans leur recueil de textes, aucun titre d'ouvrage canadien n'est analysé en tant que postcolonial. Dans les éditions postérieures, le sens de la définition a été rectifié afin de qualifier de postcoloniale, « toute production culturelle qui traite d'une façon ou d'une autre de la réalité persistante du pouvoir colonial y compris dans ses manifestations les plus récentes » (cité et traduit par Smouts, M.-C., 2007 : 35).

L'opposition entre un centre impérial et des marges colonisées a été au point de départ de la littérature postcoloniale. Actuellement, la critique s'éloigne de cette perception des *postcolonial studies* vus comme l'ensemble des textes créés par les auteurs venant des pays ayant vécu l'ère de la colonisation. Pour parler de postcolonialité, l'apparition d'une certaine conscience postcoloniale et le dessein de refléter la situation marquée par la lutte des oppositions telles que le colonisateur – le colonisé, le centre – les marges, Soi – Autre semblent nécessaires (Rzepa, A., 2003/2004 : en ligne). Les œuvres sont analysées « dans leur dimension de résistance, de réfutation et de proposition de contre-discours et de formes déviantes » (Moura, J.-M., 2006 : en ligne). Les études postcoloniales peuvent alors offrir une perspective tout à fait nouvelle pour aborder la littérature, entre autres québécoise, et enrichir, sinon rafraîchir la critique littéraire. Adopter une autre démarche permettra de relire les textes produits dans une culture donnée sous un angle différent car les théories postcoloniales « fournissent de nouveaux outils pour critiquer l'essentialisme, la prétention à l'universel, le discours monologique à l'œuvre dans la construction des idéologies impérialistes, colonialistes, et nationalistes, pour approcher, enfin, les multiples composantes d'un tissu culturel hétérogène et évoluant très rapidement » (Desroches, V., 2003 : 7).

Aux yeux de certains théoriciens, le Québec et le postcolonial sont des constructions indéfinissables, insaisissables, dynamiques, en perpétuel devenir, deux fauves indomptables<sup>59</sup>. Notion floue, mot-valise, le postcolonial est une certaine façon de faire difficulté, une approche critique qui se penche sur la production des savoirs sur Soi et sur l'Autre dans une situation de domination. De ce point-là, les études postcoloniales se sont dispersées dans toutes les directions et visent à présent toutes les formes d'oppression (sur les femmes, sur les homosexuels, sur les minorités ethniques et d'autres) (Smouts, M.-C., 2007 : 33).

De son côté, le critique littéraire Lise Gauvin propose le terme « péricolonialisme » qui, d'après elle, rend bien la spécificité et la complexité de la littérature québécoise face à d'autres littératures coloniales et postcoloniales (2007 : 437). Périphériques au sein de la francophonie et au regard de la file conductrice colonialiste ou postcolonialiste, les lettres québécoises n'ont jamais été des lettres coloniales au sens propre et elles ont su coudoyer d'autres littératures et se tailler une place sans se faire assimiler par elles et produire de cette manière « une littérature-laboratoire dont les points d'intersection avec d'autres contextes sont nombreux » mais qui ne jalouse pas les autres cultures (Gauvin, L., 2007 : 436-437). Cette notion rejoint celle de « side-by-sidedness » proposée par la « nouvelle » génération des études des postcolonialismes. D'après, Marie Vautier, cette « nouvelle » (deuxième) génération est composée de théoriciens qui viennent après les pères du mouvement, Albert Memmi et Frantz Fanon, et dont les travaux reflètent la nécessité d'une nouvelle direction centrée sur d'autres méthodes que celles nourries par l'esprit de contestation du roman de décolonisation et des premiers textes postcoloniaux (2003 : 15-16). Tandis que la théorie postcoloniale classique s'appuie sur la mise en valeur des oppositions, la nouvelle approche

---

<sup>59</sup> « [...] I want to reflect on how those two undefinable constructs, Quebec and postcolonialism, might correspond to, or echo, each other. This is to accept that both are dynamic, *en devenir*, and as such ungraspable except in moments that hypostasize, reify, even stereotype the object of inquiry. » (Richards, M., 2003 : 134).

débouche plutôt sur le partage de l'expérience culturelle entre le colon(isateur) et l'autochtone<sup>60</sup>.

## 6. Alors qu'est-ce qu'un texte postcolonial ?

D'après le fameux *The Empire Writes Back : The Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, l'adjectif postcolonial se réfère à toute la production culturelle affectée par le processus de l'empire depuis le moment de la colonisation jusqu'à nos jours. Pour simplifier, on pourrait donc noter que le texte postcolonial est un texte originaire d'un des anciens territoires colonisés entre les XVII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles par une des puissances européennes.

Pourtant cette optique s'avérerait actuellement très réductrice. Selon Jean-Marc Moura, la théorie postcoloniale concerne deux groupes de textes, suivant qu'elle renvoie à une période, à savoir la littérature qui apparaît après les empires coloniaux européens, ou à un ensemble de textes qui se détachent des formes et des thèmes propres à une vision coloniale (ou néo-coloniale) du monde. Dans cette deuxième acception, le préfixe *post-* acquiert non pas une valeur chronologique, mais adversative et critique, comme c'est le cas de *post-moderne* qui ne succède pas au moderne mais il le développe de manière critique (Moura, J.-M., 2006 : en ligne). Une approche strictement chronologique négligerait certains enjeux postcoloniaux de taille, pour les femmes entre autres, pour qui la fin de la colonisation ne signifiait pas l'avènement de l'émancipation. La théorie postcoloniale semble donc être un ensemble de pratiques discursives où l'emporte la résistance aux idéologies colonialistes.

---

<sup>60</sup> « Classic postcolonial theory posits an opposition between the center and margin, between those with accumulated power and those without, between the settler and the indigene, between the colonist and the colonial official... this investigation of new kinds of side-by-sidedness (as contrasted with the kind of opposition posited in a classical postcolonial term like "writing back" is [work which...] leads to the possibility of sharing cultural experience rather than "resisting" the imposition of alien forms of culture. » (cité par Vautier, M., 2003 : 15-16 et par Gauvin, L., 2007 : 437).

Cette relecture critique du discours a été entamée en 1978 par Edward Saïd et son fameux *Orientalism*, le livre le plus marquant du postcolonialisme. Le texte s'avère l'une des rares traductions françaises des œuvres constituant une abondante « bibliothèque postcoloniale » anglo-saxonne car les ouvrages les plus importants pour la *Postcolonial Theory* ne sont publiés qu'en anglais<sup>61</sup>. Professeur de littérature anglaise et de littérature comparée de l'Université de Columbia, Saïd propose une critique des représentations faites par l'Occident de la pensée orientale. Pour ce penseur palestino-américain, « [l']Orient a presque été une invention de l'Europe, depuis l'Antiquité lieu de fantaisie, plein d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires. » (2005 : 13). Par conséquent, l'*orientalisme* est « une manière de s'arranger avec l'Orient fondée sur la place particulière que celui-ci tient dans l'expérience de l'Europe occidentale » (2005 : 13), c'est un discours nivelant toutes les différences entre l'Orient et l'Occident ou un grand récit justifiant les prétentions impériales de l'Occident à surveiller des cultures non émancipées (Burzyńska, A., Markowski, M. P., 2006 : 553).

En puisant dans la pensée de Michel Foucault, notamment dans sa réflexion sur les rapports entre le savoir et le pouvoir, Saïd affirme que la création de l'Orient part d'une relation de pouvoir et de domination occidentale. Selon l'hypothèse foucauldienne, le discours est constitutif d'une réalité sociale et n'est jamais neutre. L'orientalisme ne peut être un discours sur la véritable nature de l'Orient. Comme le souligne Edward W. Saïd, « l'Orient est partie intégrante de la civilisation et de la culture *matérielles* de l'Europe. L'orientalisme exprime et représente cette partie, culturellement et même idéologiquement, sous forme d'un mode de discours, avec, pour l'étayer, des institutions, un vocabulaire, un enseignement, une imagerie, des doctrines et même des bureaucraties coloniales et des styles coloniaux » (2005 : 14).

---

<sup>61</sup> Par exemple la traduction de *The Location of culture* de Homi Bhabha apparaît en 2007, soit treize ans après sa publication sous le titre : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*.

Rappelons ce qu'écrit Tzvetan Todorov sur le discours dans sa préface à l'édition française du livre d'Edward W. Saïd :

Un discours est, certes, déterminé par ce sur quoi il porte; mais à côté de ce contenu évident il en est un autre, parfois inconscient et presque toujours implicite, qui lui vient de ses utilisateurs : auteurs et lecteurs, orateurs et public. Affirmer cette dualité ne revient pas à opposer l'objectif et le subjectif, ou le collectif et l'individuel : même si la personnalité subjective y est pour quelque chose, c'est plutôt à un ensemble de positions, d'attitudes et d'idées partagées par la collectivité à un moment de son histoire qu'on a affaire quand on examine la pression des sujets parlants et interprétants sur la formation des discours. Cet ensemble, nous l'appelons aujourd'hui *idéologie*; et l'étude de la production du discours par le dispositif idéologique permet d'établir la parenté entre textes que sépare par ailleurs leur forme : la même idéologie sera à l'œuvre dans des écrits littéraires, des traités scientifiques et des propos politiques. (2005 : 7).

*L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* d'Edward W. Saïd prend pour point de départ ce cadre méthodologique. L'auteur y examine entre autres le roman comme outil de divulgation d'idéologie colonialiste vu que la littérature, et la culture en général, n'est pas historiquement ni politiquement innocente (2005 : 15) et elle devient partisane de la politique de colonisation impériale en produisant et en affermissant les stéréotypes culturels des cultures et pays colonisés (Burzyńska, A., Markowski, M. P., 2006 : 554).

Pour les *postcolonial studies*, la question de la domination discursive devient la notion clé : elle s'applique non seulement aux relations entre le centre et les marges, le colonisé et le colonisateur mais aussi entre tous les groupes sexuels, ethniques et d'autres privés d'autonomie culturelle, marginalisés et soumis à une oppression institutionnelle (Burzyńska, A., Markowski, M. P., 2006 : 541).

Les études postcoloniales concernent donc d'un côté tous les textes et discours qui prennent part à ce processus d'uniformisation d'autres cultures et de l'autre côté tous ceux qui s'y opposent. Les *postcolonial studies* enquêtent les répressions discursives sur une quelconque minorité ethnique ou religieuse au sein d'une collectivité donnée et de toutes les relations entre le centre culturel, imposant les normes et les modèles de comportement, et des marges régies par la volonté d'imitation.

Les textes postcoloniaux seraient donc des textes qui bravent l'autorité et la supériorité de l'Occident ou la domination discursive qui dénoncent les « abus postcoloniaux »,

imprégnés d'ironie et qui réfléchissent sur la nature et les limites de la langue et de la littérature. Dans la construction des mondes fictionnels, les auteurs recourent souvent aux stratégies attribuées au discours postmoderne telles la fragmentation ou l'ironie. Les ouvrages dits postcoloniaux cherchent à élaborer un discours capable de faire parler les opprimés, les dominés ou, comme le dirait Gayatri Chakravorty Spivak, auteure d'un célèbre texte devenu classique « Can the Subaltern Speak ? »<sup>62</sup>, les « subalternes ». Cette universitaire d'origine indienne, traductrice de *De la grammatologie* de Derrida, critique dans son essai les représentations faites des femmes du Tiers-Monde dans le discours occidental, la « violence épistémique » exercée par le colonialisme et l'impérialisme<sup>63</sup>. En contestant la position de sujet et maître occupée par l'Occident, Spivak demande que l'on donne la parole aux « subalternes » afin qu'elles puissent accéder au statut de sujet du discours et par conséquent celui de l'Histoire. A une vision eurocentrique, elle oppose une vision « désoccidentalisée ». Telle semble être la principale préoccupation des textes postcoloniaux, « désoccidentaliser » la pensée en mettant à profit les techniques employées par la littérature postmoderne.

## Conclusion

L'apparition de la pensée postcoloniale date de la même période que les débuts des mouvements décolonisateurs dans le monde colonial. 1960, l'année de l'accession à l'indépendance de la plupart des ex-colonies, a représenté également pour l'Occident, colonisateur, une date fondamentale. L'effritement des puissances occidentales a entraîné celles-ci à accepter l'existence des pays anciennement colonisés en tant qu'entités sociales, politiques et culturelles distinctes et les a amenées à reconsidérer leur propre position sur la scène mondiale. La fin du « monopole culturel », illusoire ou réel, a alors servi de base pour la décolonisation de la culture mondiale.

---

<sup>62</sup> « Can the Subaltern Speak ? » de Gayatri Ch. Spivak a été publié pour la première fois en 1988. En 2006, soit dix-huit ans après, la traduction française a vu enfin le jour : *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*.

<sup>63</sup> « Epistemic violence » - l'expression empruntée par Spivak à Michel Foucault. (Spivak, G. Ch., 1995 : 25).

« Whose Post-Colonialism and Whose Postmodernism? », se demande Arun Mukherjee dans son article de 1990 (1990 : 1-9). Quant au Québec, André Lamontagne parle de « la scotomisation de la problématique postcoloniale » (1998 : 72), ce qui désigne en psychopathologie et en psychanalyse, « un refus inconscient de percevoir une réalité extérieure indépendante du sujet, mais sur laquelle il projette des désirs et des fantasmes subjectifs contre lesquels lui-même se défend »<sup>64</sup>. Les propos du premier ministre que nous avons déjà cités pourraient être considérés comme la preuve de ce refoulement. Nous sommes loin de vouloir trancher la question : le Québec actuel est-il postcolonial ou non? La littérature québécoise est-elle postcoloniale ou non? Ce qui nous intéresse, ce n'est pas le postcolonialisme en tant que catégorie historique, une époque historique bien définie suivant la décolonisation après la Seconde Guerre mondiale mais en tant que réflexion critique, que contre-discours. Pour nous, l'approche postcoloniale permet de décroquer, de lire autrement, de chercher d'autres attaches, d'adopter une nouvelle grille d'analyse à une littérature d'autant plus que la critique postcoloniale et la critique postmoderne possèdent de divers points de convergence.

---

<sup>64</sup> Lexilogos dictionnaire français en ligne [http://www.lexilogos.com/francais\\_langue\\_dictionnaires.htm](http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm) consulté le 15 février 2011.

## **CHAPITRE V**

### **« MOMENTS POSTMODERNES ET POSTCOLONIAUX » DANS LE ROMAN HISTORIQUE QUÉBÉCOIS (1981-1998)**

## 1. « Moments postmodernes et postcoloniaux »

L'application des notions de postmoderne et de postcolonial dans le contexte québécois se heurte parfois à des obstacles difficiles à surmonter suivant que l'on considère la littérature québécoise comme postmoderne ou non, postcoloniale ou non. Pourtant les deux concepts sont devenus une référence théorique incontournable dans la critique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Comme nous avons tenté de le démontrer dans les chapitres trois et quatre, les lettres québécoises pourraient trouver leur place parmi les littératures postmodernes et postcoloniales vu certaines préoccupations du roman historique de 1981 à 1998. En désaccord avec bien des romans historiques contemporains du Québec dans la plupart des cas soumis à la tradition scottienne, *La tribu*, *Triptyque des temps perdus*, *La Terre promise*, *Remember!* et *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* exhibent l'attitude critique vis-à-vis du savoir historique qui résulte d'une nouvelle façon de concevoir le discours historique.

Pour cette partie, il nous semble pertinent d'emprunter la notion de « moments » à Janet M. Paterson qui en parle en ces termes :

Lire un roman à la lumière du phénomène postmoderne, c'est implicitement le situer au sein d'une production artistique internationale. C'est aussi y reconnaître un phénomène temporel qui est soumis à la culture ambiante. Ce phénomène, qui nous parle de la couleur de notre temps, on pourrait l'appeler : moments postmodernes. (1993 : 5)

En élargissant le champ d'analyse proposé par Paterson, nous aimerions examiner aussi des « moments postcoloniaux » dans le roman historique québécois des deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Alors dans ce chapitre notre but est de chercher les « traces » que la pensée postcoloniale et la réflexion postmoderne ont laissées sur les textes de ce type. Il n'est pas donc question de démontrer l'appartenance du roman historique québécois de 1981 à 1998 au postmodernisme et au postcolonialisme une fois pour toutes, mais de lire les romans en question « à la lumière du phénomène postmoderne » (Paterson, J. M., 1994 : 80) et postcolonial étant donné que certaines techniques employées par les romanciers des textes en question témoignent du caractère postmoderne et postcolonial des ouvrages. Dans ce type de

roman, le narrateur joue un rôle considérable alors son analyse est, nous semble-t-il, fondamentale pour la compréhension du roman historique postmoderne et postcolonial.

## 2. Le narrateur et sa crédibilité dans le roman historique

Comme nous l'avons déjà signalé quant au modèle initié par Walter Scott, le narrateur joue dans le récit historique un rôle dont l'importance ne peut être sous-estimée car le choix du narrateur s'avère lourd de conséquences. Gilles Dorion souligne le rôle de celui-ci comme suit :

Le romancier historique n'est pas neutre, malgré les efforts apparents que met le narrateur/romancier pour paraître objectif. Ses prises de position ne peuvent faire autrement que ressortir, ne serait-ce que par l'arrangement de la matière romanesque, la présentation des personnages et leurs projets, la narration de leurs actions et exactions mais également par des intrusions, des apartés, des jugements portés explicitement sur leurs attitudes et comportements. (Hamelin, R., 1997 : 370).

Le narrateur aide « secrètement » le but du romancier. Dans un roman historique, l'objectif est traditionnellement de « réconforter les cœurs »<sup>65</sup>, de ressusciter et de reconstituer le passé en vue d'enseigner, de vulgariser ou de glorifier l'Histoire d'une nation en la mettant à la portée de tous ainsi que de présenter des modèles de vertus civiques et morales. Le romancier historique souhaite souvent aussi attester et reconstruire la vérité historique en imposant à son histoire un ton irréfutable de véracité et d'authenticité. L'auteur de ce type de roman veut également offrir d'une manière plus ou moins explicite une interprétation valable des événements historiques. Ainsi dans un texte à caractère historique, le but de l'auteur se marie à des stratégies romanesques et constituent les composantes essentielles d'un « programme narratif cohérent » (Hamelin, R., 1997 : 370).

Longtemps le roman historique a été considéré « comme étant le fait d'une voix unique : celle d'un savant, d'un écrivain, qui communiqu[ait] un seul point de vue – le sien bien sûr – sur l'histoire » (Dion, R., 2006 : 46). Aussi souffrait-il d'un certain monologisme.

---

<sup>65</sup> Tel fut l'objectif de Henryk Sienkiewicz, auteur de la fameuse *Trilogie* : *Par le fer et le feu*, *le Déluge* et *Messire Wolodyowski*.

Contrairement au narrateur omniscient et impersonnel auquel le roman traditionnel recourt le plus souvent, les écrivains des romans historiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle font appel à d'autres techniques narratives.

Par l'utilisation de différents procédés de narration, François Barcelo dans *La tribu*, Noël Audet dans *La terre promise, Remember!*, Madeleine Ouellette-Michalska dans *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* et Jean Marcel dans son *Triptyque des temps perdus* s'éloignent de la narration propre au roman historique traditionnel, et c'est leur choix narratif qui témoigne du caractère postmoderne et postcolonial des ouvrages. Dans le roman historique traditionnel, le narrateur est garant de la véracité du récit, il n'y intervient pas, ne souligne jamais sa présence et se cache derrière les événements historiques racontés. Chez Walter Scott, ainsi que chez la plupart des romanciers historiques, le narrateur s'efface le plus possible pour appuyer la conception de l'Histoire de l'auteur. Pourtant le changement épistémologique dû aux réflexions sur la pratique historique entre autres celles de Roland Barthes, de Paul Veyne ou de Michel de Certeau et d'autres penseurs qui transforment la discipline scientifique influencent aussi la pratique du roman historique.

Exhiber une incrédulité vis-à-vis du discours historique officiel tel s'avère le rôle des narrateurs dans le roman historique postmoderne et postcolonial à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi au niveau de l'énonciation, les notions d'autorité et de vision totalisante sont remises en question (Paterson, J. M., 1993 : 19).

D'après les auteurs de *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*,

[p]ratiqument, dans le récit postmoderne, le lecteur doit porter une attention toute particulière aux infractions au code *déterminé* par le premier narrateur. L'intervention aussi discrète soit-elle, de personnages comme un traducteur, un éditeur ou un auteur fictif ne manque pas de soulever de nombreuses interrogations et d'apporter un éclairage différent sur l'ensemble du récit. C'est souvent la *voix* par laquelle se manifeste le questionnement propre au courant postmoderne sur l'illusion référentielle. (C'est l'auteur qui souligne). (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 43)

Identifier le narrateur, cette « instance à travers laquelle est vue et racontée la majeure partie de l'histoire » (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 43) et son impact sur la véracité des

événements historiques racontés dans les romans en question nous semble essentiel pour faire ressortir le caractère novateur du genre.

### **3. La narration et la vérité historique dans *La tribu***

Le narrateur de *La tribu* est un narrateur omniscient et ressemble, à première vue, à celui qui domine le roman historique traditionnel. Le récit commence lorsque deux navires « vieux-paysans » abordent la côte du Nouveau Monde. Le mousse, Jean-François, « laissé à terre par inadvertance » (T 21), rencontre une tribu indigène, les Clipocs. Devant l'incapacité du moussaillon à apprendre la langue clipoc, les indigènes adoptent la sienne et apprennent ses coutumes. Avec Jean-François, baptisé Jafafoua, les Clipocs vivent toutes les étapes du développement de chaque société « qui se respecte » (T 140) et sont témoins, pendant trois siècles, des mêmes événements que les habitants du Québec et du Canada dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

François Barcelo offre au lecteur un récit qui se compose de l'histoire de la tribu appelée les Clipocs et des histoires de quelques personnages qui appartiennent à la tribu ou que cette petite société rencontre sur son chemin. Le roman est constitué de vingt et un chapitres : dix numérotés de 1 à 10, racontant les aventures des Clipocs, dix appelés « Histoire de ... » présentant la vie d'un personnage particulier et un épilogue. Cette composition permet au narrateur de bousculer les événements et de multiplier les péripéties des personnages car le lecteur suit les méandres biographiques de chaque protagoniste jusqu'à ce que le narrateur ne l'abandonne d'habitude là où il est entré dans l'histoire des Clipocs.

Dès le début, le récit semble poser la question de la légitimation du savoir et, par extension, celle de la légitimation du discours. Pour remettre en cause au niveau de l'énonciation les notions d'autorité et de vision totalisante (Paterson, J. M., 1993 : 19), le narrateur souligne sa méfiance envers les grands discours. En voyant dans le récit historique

une narration plutôt qu'un discours scientifique, il met tout le temps en évidence les limites de celui-ci et ridiculise ses prétentions à présenter une seule version possible des événements.

La volonté de s'éloigner des textes historiques mensongers et exagérés est flagrante dans le chapitre I et dans *Histoire de l'amiral Le Corton* qui ouvrent le roman. Le doute sur l'authenticité des documents historiques commence à naître chez le personnage appelé l'amiral Le Corton, explorateur venu du Vieux-Pays, le premier navigateur à découvrir l'embouchure du Grand Fleuve (sous lequel se cache bien sûr l'explorateur Jacques Cartier<sup>66</sup>). Avant de gagner le large, en tant que jeune garçon, Le Corton lit les périégèses des grands navigateurs et au fur et à mesure qu'il les découvre, le futur marin « se [met] à douter de ces histoires, de ces récits, de ces dessins et de ces cartes » (T 13). Il soupçonne que tous les anciens navigateurs, tels Capuccino, décrivant des falaises d'or serties de diamants, le Merlan, parlant de bêtes à deux têtes et Vezarni dépeignant des monstres marins<sup>67</sup>, trahissent la vérité puisque leurs récits se contredisent, « à moins qu'il n'y ait eu sur terre dix Terres différentes » (T 40). Quel est alors son désenchantement au moment où le navigateur et ses bateaux, le *Droit-devant* et le *Péremptoire*, abordent les côtes qui ne sont évidemment pas « les côtes de Barman, la perle de l'Orient » (T 13) et l'amiral ne trouve aucune de ces merveilles décrites :

Le Corton passait en revue dans son esprit toutes les cartes qu'il avait examinées, tous les récits qu'il avait lus, toutes les histoires que racontaient les vieux navigateurs des ports de La Jacasse et de Témédie. Et rien de tout cela ne concordait avec ce qu'il voyait maintenant, avec cette côte majestueuse mais inhospitalière. (T 13)

L'amiral constate alors que tous les explorateurs ont coloré leurs relations de voyages pour les rendre plus intéressantes et décide de ne dire que le vrai dans les siennes bien qu'il ressente l'envie de farder la vérité. Un passage qui présente le débarquement des navires sur les côtes de la « terre neuve » en est révélateur. Accompagné de son secrétaire et son équipage, Le

---

<sup>66</sup> Le Corton est aussi, d'une certaine manière, Christophe Colomb, découvreur du Nouveau Monde.

<sup>67</sup> Le narrateur cite une longue liste de grands navigateurs aux noms fantaisistes ayant menti : entre autres Poco Poco, le capétan Croom, Jeanne Boucher et Sidi Blachki . (T 38-39)

Corton découvre ce Nouveau Monde et il est pris du coup par le désir d'embellir ses récits de voyage :

« Fleurs sauvages si belles qu'on croirait que Dieu les a créées en hommage à Marie mère du Christ », dicta encore Le Corton.

Mais il se ravisa aussitôt, se rendant compte qu'il s'était laissé emporter par la beauté des lieux.

– Écris seulement 'belles fleurs sauvages inconnues', corrigea-t-il.

Et il fit signe à un des matelots de cueillir quelques fleurs.

Le Corton arriva devant un tronc d'arbres immense, leva la tête pour contempler le faite, toucha l'écorce rugueuse.

Il marcha alors autour de l'arbre, en comptant six pas à haute voix.

– Arbres si grands qu'il faut huit pas pour en faire le tour.

Il se tut, gêné.

– Non. Six pas, corrigea-t-il. (T 16)

Un autre extrait accentue également comment l'explorateur « est induit en tentation ».

Ainsi une simple phrase « grands arbres d'au moins quarante toises, bons à faire des mâts », pourrait se transformer, sous sa plume, en ceci:

Marchant dans cette belle forêt, nous avons vu des milliers de pins droits comme les clochers des cathédrales, et hauts de plus de quarante toises. Et nous nous sommes exclamés, devant ses arbres si grands et si droits, qu'ils feraient de bons mâts pour la flotte de leurs majestés, et qu'y tailler des planches permettrait de construire des caravelles plus longues même que celles des Zanglais, et qu'à eux seuls ces arbres justifieraient l'établissement d'une colonie portant l'emblème des deux couronnes. (T 15-16)

Finalement il ne succombe pas à cette tentation et n'écrit que la vérité dont la conséquence directe est l'impopularité de ses récits qui doivent attendre quatre siècles pour se voir publiés par un « éditeur judicieux [qui] trouva peu coûteux et très rentable de publier un fac-similé des mémoires du Corton » (T 49). Cependant après la lecture de ses récits « sans artifices », le public « tant en Vieux-Pays que dans le Nouveau Continent » (T 50) lui a fait grief des exagérations, surtout quant à la hauteur des arbres et la largeur des rivières. Ce qui peut être dû, comme le souligne ironiquement le narrateur, à « la petite taille du Corton [qui] lui faisait souvent surévaluer les distances » (T 50). Marie Vautier remarque que cette histoire remplit dans le texte une double fonction : d'un côté elle conteste l'authenticité et la crédibilité des textes historiques mais d'autre côté elle fait ressortir la différence de ce Nouveau Monde, bizarre et insolite, et son effet sur la pensée rationnelle européenne, incapable de le concevoir (1998 : 227).

La position du narrateur contraint continuellement le lecteur à se méfier de la véracité des documents historiques. Ça et là dans le texte, pullulent les commentaires ironiques concernant la version officielle de l'Histoire. Le fragment racontant la mort des généraux Montcalm et Wolfe, devenus sous la plume de François Barcelo respectivement le marquis-général de Trompart et l'amiral Blackburn, est le plus significatif quant à l'attitude barcelonienne face à la présentation traditionnelle de l'Histoire et aux documents historiques reconnus pour authentiques. Durant la bataille des Plaines d'Abraham<sup>68</sup>, blessés à mort, les deux militaires auraient eu le temps d'inventer des paroles historiques. « Peu imaginatif », le marquis-général de Trompart – Montcalm :

[n]e put trouver mieux que :

- Je meurs heureux, car même si je sais que les Zanglais vont prendre la ville, ils ne l'ont pas encore prise. Et si mes hommes doivent se rendre, ce n'est point moi qui les aurai alors commandés. (*T* 238)

Ce qui tranche ludiquement avec le fameux (mais probablement tout aussi fictif) : « Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec ». Avant de rendre le dernier soupir, l'amiral vainqueur Blackburn – Wolfe – pense lui aussi à des mots dignes du personnage historique et affirme : « - Comme il est dommage que Balbuk [Québec – E.B.] ne tombe que lorsque je serai mort. Mais il est heureux que je sache avant de mourir que Balbuk tombera » (*T* 238). Ce qui serait une version différente de celle communément répandue, citée entre autres par François-Xavier Garneau, selon laquelle le militaire a dit : « Dieu soit loué, je vais mourir en paix » (1944 : 272). Le narrateur se moque explicitement de l'inventivité des deux militaires et finit sa description parodique du combat franco-britannique par le commentaire qui souligne que ce ne sont que des phrases forgées par les historiens afin de mettre en évidence la gloire des soldats européens. Le narrateur constate qu'il « est surtout heureux que les

---

<sup>68</sup> Il nous semble que la bataille présentée dans le roman cumule quelques affrontements. D'abord, elle se réfère à la bataille des Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759. Vu son résultat, le rôle joué par la population « vieux-paysanne » et étant donné que l'affrontement commence trois jours avant Noël, le conflit fait penser à deux combats durant la révolution américaine : à la capitulation de Montréal face aux Américains le 2 novembre 1775 sous la conduite du général Montgomery et au siège de Québec dirigé par le général américain Arnold et son échec dans la nuit du 31 décembre 1775.

historiens écrivent mieux que les militaires ne parlent » (T 238) en faisant ainsi ressortir le manque de véracité de ces « vrais » documents historiques.

Comme le remarque Yves Boisvert, l'une des caractéristiques « de la littérature postmoderne réside dans son engouement pour l'ironie et la parodie » (1995 : 58). Dans *La tribu*, le narrateur parodie le discours savant. Il l'imité en délibérant dans le chapitre mentionné ci-dessus, *Histoire de l'amiral Le Corton*, sur l'étymologie du surnom de l'amiral « qui n'était pas un véritable amiral » et « qui ne s'appelait pas vraiment Le Corton » (T 35). Selon lui, certains historiens déclarent que l'amiral était originaire du village de Corton alors que d'autres affirment que ce serait plutôt une déformation de l'un des deux mots « cordon » ou « corton » car soit le marin aurait été le fils d'une mercière, vendeuse entre autres choses de cordons, soit il aurait préféré se servir du carton fort pour rédiger ses notes de voyages. En vue de prouver que le narrateur lui-même a procédé à des investigations minutieuses et ne s'est pas laissé guider par les opinions d'autrui, il résume au lecteur le résultat de ses propres études :

Nos propres recherches n'ont abouti à rien de très précis, sauf peut-être au verbe « corter », depuis longtemps tombé en désuétude, et qui signifiait jadis « peindre de droite à gauche d'une couleur uniforme ». Et, à Port-Lacaille [le port duquel Le Corton part conquérir le monde – E.B.] où les traditions orales mettent longtemps à disparaître, on peut rencontrer au moins un vieillard qui prétend tenir de ses ancêtres le fait que l'amiral n'était superstitieux que sur un point : la direction dans laquelle on peignait la coque de ses navires. (T 35-36)

D'une manière typiquement postmoderne, le narrateur donne au lecteur le libre choix en n'optant pour aucune hypothèse et permet au lecteur seul d'estimer la valeur de ces suppositions et d'en préférer une, voire les rejeter toutes. Ainsi un rôle important est-il accordé au narrataire, homologue fictif du lecteur réel. Dans un texte postmoderne « [l']acte de communication implicite dans tout discours est mise en évidence par des appels nombreux au narrataire » (Paterson, J. M., 1993 : 19). Le narrateur rejette son statut d'autorité et se défend de dicter une ligne de lecture, une interprétation univoque de ses écrits (Boisvert, Y., 1995 : 59). De même, dans un autre fragment relatant les aventures des Cheval Rétif et

Dernier Quartier, deux Siffleux membres d'une autre tribu que les Clipocs croisent sur le chemin, le narrateur propose quatre fins possibles de leur histoire. Au lecteur potentiellement insatisfait de ces versions, il recommande d'en forger une autre : « Si le lecteur trouve la première de ces fins trop belle pour être vraie, la seconde trop triste, la troisième trop misérable et la quatrième trop bête, il est libre d'en imaginer une cinquième à son goût, de l'écrire ci-après et d'en envoyer une copie à l'auteur. » (*T* 338). Le narrateur n'étant plus un propriétaire exclusif de son discours, le lecteur est donc encouragé à participer à l'œuvre car on sollicite son imaginaire et son potentiel créateur (Boisvert, Y., 1995 : 59) et une part de responsabilité lui incombe.

Dans *La tribu*, l'analyse de cette « instance à travers laquelle est vue et racontée la majeure partie de l'histoire » (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 43) s'avère donc confirmer le caractère postmoderne et postcolonial du texte barcelonien.

#### **4. Le narrateur et la véracité dans *Triptyque des temps perdus*<sup>69</sup>**

Dans *le Triptyque des temps perdus*, la présence de trois types de narrateur est en partie révélatrice de l'attitude de l'auteur face au discours historique légitime. Afin de présenter le V<sup>e</sup> siècle, Jean Marcel dépeint les biographies de trois personnages historiques qui ont vécu cette époque connue pour la décadence de l'Empire romain et l'essor du christianisme.

Dans *Hypatie ou la fin des dieux*, le premier volet du triptyque, l'auteur dépeint la vie d'Hypatie d'Alexandrie, considérée comme une des plus remarquables figures du V<sup>e</sup> siècle, la première femme philosophe et mathématicienne grecque, martyre de la foi païenne, fille d'un célèbre mathématicien, Théon. Née vers 355 et morte en 415, Hypatie fut appréciée pour ses

---

<sup>69</sup> Nous avons consacré un article à Jean Marcel et à son œuvre dans le numéro 3 de *TransCanadiana*. Comp. Bujnowska Ewelina, « Le syndrome professoral chez Jean Marcel » (2010), *TransCanadiana*, Polish Journal of Canadian Studies / Revue polonaise d'études canadiennes, n° 3, « Professors as writers/Writers as Professors. Écrivains – Professeurs », sous la rédaction de Krzysztof Jarosz, Agnieszka Rzepa, Zuzanna Szatanik, Joanna Warmuzińska-Rogóż, Katowice, Agencja Artystyczna PARA : 101-112.

qualités morales et, dans les documents qui parlent d'elle, la philosophe est présentée comme un modèle de courage éthique : de retenue, de vertu, de sincérité, de dévouement civique et de prouesse intellectuelle (Dzielska, M., 2010 : 177). Comme le remarque Maria Dzielska « depuis quelques siècles, la figure intrigante de la mathématicienne et philosophe alexandrine, marquée par le caractère dramatique de sa mort, est entourée d'une légende littéraire » (2010 : 29 ; notre traduction, E.B.).

Le deuxième volume, *Jérôme ou de la traduction* fait découvrir la vie de saint Jérôme, traducteur et père de l'Église, canonisé au début de l'ère chrétienne. Né vers 345 à Stridon en Dalmatie à l'époque qui précède la chute de l'Empire romain, Jérôme étudia les saintes Écritures et fut le premier à s'interroger sur la valeur des textes sacrés. Sa traduction de la Bible en latin, nommée la Vulgate, fut consacrée au XVI<sup>e</sup> siècle par le Concile de Trente comme la version officielle de la Bible latine. Saint Jérôme mourut en 420 dans sa grotte à Bethléem. Beaucoup d'artistes, dont Rembrandt, Raphaël ou Carpaccio, se sont inspirés de sa vie.

« Patricien, fils et petit-fils de préfets du prétoire, préfet lui-même de Rome aux beaux jours, gendre d'empereur, comte du palais, sénateur illustrissime, évêque d'Arvernes enfin, mais surtout poète » (S 53), dernier poète latin des Gaules, Sidoine Apollinaire devient le héros du troisième tome intitulé *Sidoine ou la dernière fête*. Né vers 430, mort vers 487, Caius Sollius Modestus Apollinaris Sidonius devint un saint de l'Église catholique. Moins connu que les héros des deux premiers volumes, Sidoine passa à l'histoire grâce à son œuvre littéraire. Aujourd'hui ses *carmina* (vingt-quatre poèmes) et ses *epistulae* (cent quarante-six lettres) constituent un précieux document pour l'histoire politique et sociale de la Gaule romaine. Ses écrits sont des sources importantes sur la situation de l'Occident au V<sup>e</sup> siècle. On y trouve de nombreux renseignements sur les activités et les caractères des hommes influents de cette période.

Dans chaque volet, l'auteur fait appel à une autre technique narrative pour construire le récit mais étant donné que la chronologie est bouleversée, invariablement dans chaque volume, le lecteur a à remettre les événements en bon ordre afin de comprendre la vie du personnage.

Dans *Hypatie ou la fin des dieux*, l'auteur a privilégié la forme épistolaire. Cinq de sept chapitres sont des épîtres, dont deux écrites par la philosophe. Le livre débute en été 1967 par *Prologue au Djebel Moussa*, texte énigmatique, mis en italique, assumé par un narrateur omniscient. Le prologue présente Philamon, moine venu du monastère Sainte-Kathrin-du-Désert, qui, transgressant un interdit formulé par son ordre au IX<sup>e</sup> siècle, monte le Djebel Moussa – le mont Sinaï, appelé aussi « Montagne de Moïse ». Les parties suivantes se composent des lettres échangées entre Hypatie et son élève et disciple, Synésios de Cyrène (les chapitres 2, 3 et 5 : « Fragments de lettre d'Hypatie à Synésios de Cyrène », « Lettre de Synésios à Hypatie » et « Nouveaux fragments de lettre d'Hypatie à Synésios ») et d'une lettre adressée par Évoptios, frère de Synésios, à Palladas, supposé serviteur de la philosophe (le chapitre 6 « Lettre d'Évoptios à Palladas »). Au milieu du roman, est placée une missive intitulée « Lettre du bollandiste F.H. à Philamon », qui date du 5 juin 1967, soit quelques semaines avant le début de l'action du prologue. Dans cette lettre, un savant belge chargé de revisiter le calendrier du cycle des saints renseigne le moine Philamon sur son enquête concernant sainte Catherine. Les recherches que le bollandiste poursuit visent à éclairer la question de la tradition du culte voué à cette sainte en vue de faire d'elle la patronne des philosophes. Le récit se termine par le manuscrit de Palladas racontant le martyre d'Hypatie, le sort de Palladas lui-même et l'origine de l'amalgame entre le personnage éponyme et sainte Catherine. Les sept textes dont le roman est constitué possèdent chacun un narrateur propre et, par conséquent, proposent un rythme, un ton et des images différents. *Hypatie ou la fin des dieux* offre alors une véritable polyphonie sur les motifs des événements historiques vu que,

comme le souligne Jean Marcel dans une entrevue, chaque personnage « écrivain » dispose de « sa propre voix intime » (Morin, L., 1989 : 70). Ceci place le texte marcelien parmi les romans qui appartiennent au courant postmoderne car :

[I]a pluralité des voix narratives constitue une autre particularité du récit de fiction postmoderne. Cette particularité installe plusieurs visions de l'histoire ou des valeurs en cause, visions dont la multiplicité amène à remettre en question la véracité – ou, encore ici, l'illusion référentielle que le texte tente simultanément de mettre en place – de cette histoire ou de ces valeurs qui rend difficile toute interprétation totalisante du récit. (Magnan, L.-M., Morin, Ch., 1997 : 47).

Tous ces chapitres donnent au lecteur les indices qui lui permettent, à la fin du récit, de comprendre l'imposture qui a fait de la philosophe une sainte chrétienne. Pourtant la tâche est difficile étant donné que le roman n'est pas indulgent envers son lecteur. Au lieu de lui fournir une à une les informations encyclopédiques et d'employer des stratégies d'apprentissage, le texte de Jean Marcel accumule les déductions et lui demande de participer à « l'enquête historique », les composantes de l'énigme apparaissant par miettes (Bouvet, R., 2005 : 35-36).

L'époque pour laquelle le romancier a opté ne facilite pas la chose car le V<sup>e</sup> siècle est une période dont la connaissance est mince. À cause des troubles politiques, de nombreux documents ont été détruits et les historiens disposent actuellement de très peu d'écrits datant de ce siècle. Dans un entretien, l'auteur souligne ainsi ce silence des documents :

[D]u point de vue historique, c'est une des époques les moins connues. Sur le III<sup>e</sup> siècle, il existe une immense bibliographie, sur le IV<sup>e</sup> un peu moins, et sur le V<sup>e</sup>, presque rien. À partir du VI<sup>e</sup> siècle, on recommence à disposer d'une documentation plus généreuse. Les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles sont des époques charnières, un moment de troubles très grands qui nous a laissé peu de documents. (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 130).

Et comme il explique dans la même interview, « il y avait tellement de trous [qu'il] pouva[is] [se] permettre de fabuler » (1992 : 131). Contrairement à la tradition du roman historique exigeant que le scripteur s'efface le plus possible et laisse les documents parler, le romancier décide de mettre au grand jour les sources (fausses bien sûr) et d'en accentuer l'usage. Il cite les lettres de la philosophe et mathématicienne à son disciple bien que les lettres authentiques prouvant cet échange n'existent pas. Vraisemblablement, l'écrivain puise dans les originaux et

là où il manque de phrases ou de passages, il emploie des crochets, des points de suspension et des notes en italique. C'est le cas entre autres d'un passage dans la lettre de la philosophe à Synésios : « [ - mot illisible dans le manuscrit ] » ou « [.....] » (H 43-44).

Afin d'affermir, selon les auteurs de l'article « *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel : modernité du roman biographique historique » ou briser, d'après Susan Murphy, auteure d' « *Hypatie ou la fin de l'Histoire* », l'effet d'authenticité documentaire, le romancier met en évidence les lacunes dans sa documentation. L'universitaire montre ostensiblement son investigation et étale ses archives. Les différents matériaux et les traces heuristiques sont détectables çà et là et s'entremêlent constamment.

Selon Susan M. Murphy, la notice biographique sur le personnage éponyme du premier volume mise en haut de la quatrième de couverture peut nous fournir la clé interprétative de toute l'œuvre (2007 : 97) :

Hypatie : seule femme philosophe et mathématicienne de l'Antiquité, elle diffusa son savoir dans la fameuse École d'Alexandrie, en Égypte devenue province de l'Empire romain qui vivait ses dernières heures. Elle mourut martyre de la foi païenne dont elle fut l'ultime représentante : c'était le 15 mars 415.

Le poids du fait historique dans le roman est signalé par cette brève note, apparemment non fictionnelle (Murphy, S. M., 2007 : 96). Le romancier mentionne précisément la date de la mort d'Hypatie quoique cette information soit dénuée de fondement (Murphy, S. M., 2007 : 97). Certains historiens placent la mort de la philosophe au mois de mars 415 sans préciser le jour. Par exemple Maria Dzielska dans *Hypatia z Aleksandrii* cite les relations de Socrate Scholasticus d'après lesquelles Hypatie est morte probablement en mars 415 durant le Carême (2010 : 162). L'historienne souligne également qu'aucune source historique ne confirme qu'Hypatie pratiquait un culte païen d'autant plus que le cercle de ses élèves et disciples comptait de nombreux chrétiens. Pour Murphy, le fait que l'auteur organise les informations à son gré et qu'il veut souligner le caractère scientifique de sa recherche par l'évocation de

l'enquête documentaire et des manuscrits consultés, rend possible cette interprétation (2006 : 97).

La délégitimation du récit se trouve soulignée dans le dernier chapitre par Palladas, amoureux de la philosophe. Dans son manuscrit, le moine raconte comment il a forgé le culte d'Hypatie. D'abord il a avoué à Amon, évêque de Toul, sa vénération pour une sainte personne en lui donnant le nom d'Ecaterinè, ce qui signifiait *la fin des dieux*. L'évêque a répandu cette information et de cette manière la légende d'une vierge est née. La détermination du moine étant de fer, il a décidé que les « fidèles de la foi chrétienne » qui « avaient détruit celle [qu'il] avai[t] adorée, [...] allaient enfin adorer celle qu'ils avaient détruite » (H 215). Venu à Constantinople, il a continué sa tâche :

Je murmurai, je susurrai, je marmonnai à toutes les oreilles, à celles surtout des moines qui ne se feraient pas faute de murmurer, de susurrer, de marmonner à leur tour. Je semai à tous vents, fis vents de toutes. [...] Lorsque je quittai Constantinople, du moins, y avais-je laissé les vestiges de mes premiers ravages et, du coup, imprimé pour longtemps la voie inespérée de mon dessein. [...] J'errai de laurier en laurier, de ville en ville, de montagne en désert, attachant tous mes soins à ne parler que d'elle, cherchant dans la moindre brise le confident de mes aveux. Comme ces semences que l'on jette aux mille sorts des sillons et dont seules quelques-unes parviendront aux moissons, je diffusai mes fables [...] laissant aux méandres du temps le soin funeste de former une histoire. (H 216-217)

Le but du fidèle secrétaire d'Hypatie, former une histoire, faire vivre sa bien-aimée en tant que sainte chrétienne, se réalise pleinement au moment où il parvient à faire inscrire le nom d'Ecaterinè dans les diptyques d'Achille Tatios, auteur célèbre de l'Empire. Par la suite, étant conscient de la force de l'écriture, il engage un scribe afin de réécrire le manuscrit d'une histoire sur les persécutions d'Alexandrie et il lui demande d'exponctuer correctement l'écrit en certains mots des phrases et d'y ajouter le nom d'Ecaterinè (H 221). Ainsi grâce à l'écriture, le mensonge se voit confirmé et continue à circuler. La philosophe et mathématicienne grecque survit puisque les textes parlent d'elle. Selon Jean Marcel, « [l]e manuscrit est, symboliquement parlant, notre seul lien avec le passé, il n'y a pas autre chose que le témoignage de l'écrit » (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 137), alors l'absence dans l'écriture signifierait la mort du personnage. Avant la mort, Palladas confie son secret à

Philamon pour qu'il lui succède dans l'accomplissement de la tâche. Le culte de la sainte se répand et il devient l'un des plus connus en Occident.

Dans le deuxième volume du triptyque, *Jérôme ou de la traduction*, c'est un lion qui assume la fonction narrative. Ce « souverain de toutes les bêtes » (J 24), cet « obligé compagnon de Jérôme » (J 26) sur les représentations picturales, se résout un jour à écrire une *Vie de saint Jérôme*, livre qui deviendra le tombeau de son maître (J 13). Pareil à saint Jérôme, lui-même auteur de *Vie de Paul, premier ermite*, l'animal décide « d'occuper [son] spacieux loisir à [s]'absorber [lui] aussi dans ces studieuses veilles qui semblaient faire les délices de [son] maître » (J 33). Cet hagiographe érudit, « feutre aux pattes » (J 33), raconte la vie de son maître et fait découvrir au lecteur différents épisodes de la vie du saint commençant par l'évocation de sa mort. Il voyage de multiples tableaux consacrés à saint Jérôme exposés dans les musées et les galeries du monde entier et « jouit [...] d'un point de vue d'autant plus omniscient qu'il est démultiplié » (Lepage, É. : en ligne). Tout au long de son récit, le lion se comporte comme savant et critique en alignant les trahisons de Jérôme commises au cours de son activité traductrice.

Le cas du lion jérômien est, nous semble-t-il, très intéressant car il est rare qu'un animal prenne la parole dans un ouvrage à caractère historique. D'autant plus que ce lion devient lui-même un « sujet écrivant [...] qui est éminemment conscient de la pratique de l'écriture » (Paterson, J. M., 1993 : 18). Au préalable, l'animal, attribut du saint à cause de l'inadvertance d'un compilateur « sans nom des alentours de Rome », explique comment celui-ci avait mêlé les noms de *Hieronimus* et *Gerasimus* et avait attribué à ce saint la légende du lion d'Androclès, que l'anachorète Gerasimus avait soigné d'une écharde dans la patte (J 22). Alors une simple erreur du copiste a-t-elle déformé la vérité historique car en se répétant d'un texte à l'autre, d'une représentation picturale à l'autre.

À l'instar d'un savant, tel Jean Marcel, l'animal étale ses sources et expose sa recherche sur la vie du saint en accentuant les trous dans sa biographie. Afin de manifester l'authenticité de son récit, quant à l'origine de son maître, le lion affirme n'avoir trouvé « nulle exacte mention dans les papiers de famille, [qu'il avait] fouillés en tous sens » (J 37) et il annonce au lecteur qu' « [il eut] beau scruter tous ses papiers [de Jérôme], toutes ses lettres, voire ceux et celles de ses amis, la raison de sa fuite précipitée de Stridon s'obstine à demeurer muette. » (J 47).

Le narrateur montre les lacunes dans son histoire sans pourtant viser à remplir les blancs de l'Histoire comme le font d'autres historiens et hagiographes tels saint Jérôme lui-même qui n'avait pas hésité à inventer des aventures invraisemblables en créant une œuvre hagiographique sur la vie du premier ermite.

Dans un autre fragment, l'animal-narrateur étale son savoir encyclopédique pour mettre en évidence les illogismes d'autres artistes concernant la représentation de saint Jérôme en pourpre d'un cardinal. Alors le lion affirme-t-il qu' :

[à] vrai dire, ni Giovanni, ni ceux qui le suivirent, ni même ceux qui ne le suivirent pas, ni Lope de Vega lui-même, ne donnaient dans le réel des faits. Jérôme n'a jamais pu porter la pourpre d'un cardinal de Rome pour la simple raison que ce haut état d'honneur n'existait pas encore dans la hiérarchie de l'Église de son temps. Il apparaît au plus tôt dans le milieu du 8<sup>e</sup> siècle, à peu près vers le temps où un énergumène anonyme crut bon d'ajouter dans sa retranscription du manuscrit d'une vie de Jérôme, en incise il est vrai, influencé peut-être par l'actualité du temps, que celui-ci avait été *presbyter cardinalis*, c'est-à-dire prêtre cardinal. Di Andrea l'avait évidemment lu, recopié, et c'est lui qui fit le reste en semant à tous vents. (J 57)

Ainsi de nouveau une simple faute, cette fois celle de l'énergumène anonyme, a eu des conséquences considérables, car les autres répandaient cette idée absurde. Comme le souligne le lion à plusieurs reprises, l'Histoire est faite d'ajouts, de petites fautes, d'omissions et de déformations. Néanmoins le lion jérômien lui-même n'est pas sans faute. Il sélectionne les informations, les trie, juge lesquelles sont dignes d'être présentées ou au contraire lesquelles importent peu. L'animal-écrivain montre « dans les coulisses tous les cordages et la machinerie de son théâtre » (Pelletier, M., 1992 : 185) et bien qu'il garantisse la véracité de

son histoire après avoir lu des centaines d'épîtres et de commentaires que saint Jérôme a laissés, il se demande où se situe la frontière entre « le réel, son reflet dans l'histoire et sa dilatation dans les bouillards de l'imagination » (J 64). Le narrateur s'attaque à la notion-clé du roman historique, l'impératif d'objectivité, par la remise en cause de la question de la légitimation du savoir historique. Participant à une pensée postmoderne, le texte exprime, par le truchement du lion-narrateur, une incrédulité vis-à-vis de l'un des grands discours, celui de l'Histoire. Le passé n'est qu'un spectacle qui nous est donné (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 138). Même si, à notre époque, la science historique a fait des progrès considérables, les fouilles archéologiques et les recherches documentaires nous fournissent des informations détaillées sur ce qui s'était passé (Pelletier, M., 1992 : 186), le doute quant à la crédibilité du discours historique ne cesse de nous hanter. Par conséquent, nous sommes aussi peu sûrs du passé que de la réalité autour de nous. Et en nous rappelant une fois de plus les paroles de Paul Veyne, nous devons être conscients du fait que même si nous sommes contemporains et témoins d'un événement en personne, nous ne pourrions laisser à la postériorité que notre témoignage (1971 : 14), alors quelque chose de très subjectif.

Comme le souligne le lion jérômien posant un regard critique sur l'activité de son maître, l'Histoire repose sur des lapsus ou des erreurs de traduction et il affirme que « [l]a traduction peut ébranler le monde, ainsi que le ferait un séisme » (J 170). Le personnage du saint se prête mieux que quiconque à représenter l'activité traductrice.

À l'époque de saint Jérôme, de nombreuses versions latines des textes bibliques circulaient dans l'Église d'Occident. Sur le modèle d'Origène, auteur des *Hexaples*<sup>70</sup>, traducteur lui aussi, qui a comparé les multiples versions grecques de l'Ancien Testament avec l'original hébreu, le futur père de l'Église s'est mis à retraduire tous les textes saints latins en s'inspirant des textes originaux en hébreu. Le pape Damase, séduit par la science, la

---

<sup>70</sup> Les *Hexaples* d'Origène, la Bible en six colonnes où sont juxtaposées les diverses versions grecques du texte et l'original en hébreu.

piété hiéronymiennes et surtout par sa maîtrise des langues orientales, le nomme conseiller et lui confie le soin de réviser d'abord le Psautier, de « procéder à un petit ménage dans les textes des Écritures » (J 92). La nécessité de traduire en latin les principaux textes de l'Ancien et surtout ceux du Nouveau Testament se faisait de plus en plus pressante car une version accumulée par nombre d'auteurs anonymes, appelée la *Vulgate itala*, parsemée de fautes, faisait référence (J 93). Grand admirateur des lettres latines, Jérôme juge hâtives les traductions faites au moment où le latin commence à suppléer le grec en signe de fidélité et reconnaissance à l'Empire et il désire redonner une forme plus digne, plus convenable aux paroles divines car d'après lui, « décidément, la voix de Dieu ne pouvait tout de même pas avoir été aussi grossière ! Il fallait remettre un peu d'élégance là, une sonorité plus fine ici » (J 95). Il remonte aux sources et déchiffre les erreurs qui se sont infiltrées dans les Évangiles. Le travail jérômien attire sur lui la colère d'autres exégètes qui lui sont contemporains. Conduit par le souci d'être fidèle au témoignage écrit, le père de l'Église consacre toute sa vie à la traduction et à l'étude, d'abord assistée de nobles patriciennes romaines sur la colline de l'Aventin, puis retiré dans sa grotte de Bethléem. Son entreprise s'avère d'autant plus difficile qu'il aspire à « traduire l'Orient à l'Occident » (Pelletier, M., 1992 : 183), à mettre en parallèle deux univers linguistiques. Au moment où tout chavire, dans un empire menacé de ruine, Jérôme œuvre sur le sens suprême, soumis à *veritas hebraïca* – la vérité hébraïque (J 94). Conscient que « *Mundus senescit !* – le monde se [fait] de plus en plus vieux » (J 157), il demeure pourtant persuadé de sa faculté de régénération et par son travail, il veut « assurer le passage d'un monde dans un autre » (J 151) (Dion, R., 2006 : 61-62).

Dans le deuxième volume du triptyque, l'opération traduisante acquiert une dimension ontologique (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 140). La traduction des Évangiles entreprise par saint Jérôme devient une activité symbolique de tout ce qui est passage étant donné que, comme le met en évidence le narrateur :

Vanité des vanités, tout n'est que traduction ! Depuis l'arbre qui transfère en fleurs le grouillement d'immondices de la terre, en passant par l'oiseau qui convertit son poids en tant de légèreté, jusqu'à la pierre qui de son immobilité fait mille scintillements, tout veut traduire sa présence d'un règne qui n'est pas le sien en un autre qui ne l'est pas davantage. Tout agit comme s'il n'était que passage, que truchement d'un langage qui est le chaos à un autre langage qui est plus que le sens : la recherche entêtée et la quête du sens. (*J* 163)<sup>71</sup>

Tout s'avère passage dont la volonté de traduire le vieil Orient dans la nouvelle Rome chrétienne représentée par l'activité hiéronymienne. Ainsi l'Orient, « cette construction quasi mythique tant de fois recomposée depuis l'invasion de l'Égypte par Napoléon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle » (Saïd, É., 2003 : en ligne) persiste en Occident grâce à la traduction.

Pour conclure cette réflexion sur la traduction dans le deuxième tome de l'œuvre marcelienne, il nous semble pertinent de citer les paroles de Mario Pelletier qui mettent en évidence l'importance de l'activité du traducteur au Canada :

La traduction, cette chasse toujours recommencée à l'ambiguïté, aux faux sens, au contresens, au non-sens, est une chose que nous connaissons bien ici, en ce pays où sévit sans cesse l'équivoque. Jérôme devrait être le saint patron du Canada, ce pays de traduction perpétuelle, mais qui n'a jamais réussi à se traduire lui-même. On devrait lui élever un monument sur la colline parlementaire à Ottawa, qu'on éclairerait en brûlant toute la paperasse mal traduite qui sort des officines fédérales : on pourrait être sûr que la flamme ne s'éteindrait jamais ! (1992 : 188-189).

Le même passage, la même transposition se réalise dans le premier tome du triptyque. Comme le remarque le romancier, tout au long de l'Histoire, les chrétiens ont christianisé les idoles païennes alors dans son ouvrage, il avait l'intention de faire tout le contraire par la création de ce complot visant à faire vivre une philosophe et mathématicienne païenne en tant que sainte chrétienne, à savoir « montrer que les païens eux mêmes [...], à l'intérieur du christianisme devenu dominant, sont venus réinjecter une de leurs légendes » (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 131-132). Grâce à la superposition de deux figures féminines : une philosophe et mathématicienne alexandrine associée au paganisme grec et une sainte, patronnes des philosophes, convertie au christianisme, l'Orient et l'Occident, deux mondes représentés essentiellement comme antagonistes semblent rapprochés. Comme l'écrit Synésios à Hypatie qui désespère de tout : « Nos dieux ne sont point morts, Hypatie, ils ne

---

<sup>71</sup> Ce passage est aussi cité par Dominique Garand (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 140).

vont point non plus mourir. Ils ont seulement un peu vieilli et sommeillent désormais au sein d'une aventure éternelle plus grande et plus vaste qu'eux. Ne t'inquiète pas trop de leur sort. » (H 75).

Selon Rachel Bouvet, cette imbrication de deux personnages est aussi soulignée par l'apparition de deux moines, deux Philamon, qui symbolisent deux périodes historiques, le V<sup>e</sup> siècle, époque de la disparition de la culture grecque en Égypte et le XX<sup>e</sup> siècle, l'été 1967 et la défaite de l'armée égyptienne suite à la guerre des Six Jours (2005 : 35). La confusion devient possible puisque deux cénobites, qui apparaissent dans le récit, portent le même prénom et ils partagent de nombreux traits communs : ils trouvent leur refuge dans le désert et ils sont dépositaires du secret concernant Hypatie et la création de son culte. Même si quinze siècles séparent les deux personnages (Philamon, serviteur d'Hypatie est contemporain de la philosophe et Philamon, moine du monastère Sainte-Kathrin-du-Désert, vit au XX<sup>e</sup> siècle), « la trajectoire de la lecture fait en sorte de [les] confondre de manière troublante » (Bouvet, R., 2005 : 38).

Les deux personnages confondus, les époques qui les éloignent s'entremêlent également. Dans la partie introductive, le Philamon du XX<sup>e</sup> siècle escalade, « le premier matin de cette fin du bel été de l'an de grâce mil neuf cent soixante-sept » (H 13), le mont Sinaï, endroit « où se résume un peu de ce qui reste de la mémoire du monde » (H 14) et

*[I]levant dès lors son regard vers l'horizon, il put apercevoir vers l'Occident, juxtant la palmeraie de Pharan, la route que les Égyptiens construisaient dans l'intention de relier la voie longeant le littoral de la mer Rouge au monastère; vers l'Orient, en direction du Golan, les Israéliens plaquaient sur le désert d'immenses damiers d'asphalte qui serviraient d'autant de pistes d'atterrissage où poser leurs Mirage – sans intention, bien sûr. (H 16)<sup>72</sup>*

La montagne est donc un lieu où l'histoire rencontre la contemporanéité : les événements contemporains, à savoir les préparatifs des Israéliens à la guerre, appelée la Guerre des Six Jours du 5 au 10 juin 1967. Il est de même pour la lettre d'un bollandiste adressée au Philamon du XX<sup>e</sup> siècle dans laquelle le savant informe celui-ci du doute

---

<sup>72</sup> Dans *Hypatie ou la fin des dieux*, tout le prologue est mis en italique.

concernant la sainteté de Catherine d'Alexandrie et du projet de la retirer du calendrier du cycle des saints. Cette missive date du 5 juin 1967, soit le jour de l'attaque israélienne sur les forces d'Égypte dans le désert du Sinaï.

Il est à noter qu'aux dires de l'auteur, son intérêt pour Hypatie d'Alexandrie remonte aussi à l'an 1967<sup>73</sup>. Ce qui semble intéressant, c'est le fait que le même événement est d'une importance majeure pour le père des études postcoloniales. D'après Edward W. Saïd, la guerre des Six Jours en Israël, constitue l'événement marquant le début de son engagement politique pour la cause palestinienne (2003 : en ligne). Né à Jérusalem en 1935, d'un père palestinien chrétien et d'une mère libanaise chrétienne et palestinienne, cet intellectuel propose dans son livre phare de 1978, une relecture critique des représentations de l'Orient par l'Occident colonisateur.

La perspective narrative dans le dernier volet, *Sidoine ou la dernière fête*, diffère des techniques précédemment utilisées. Un narrateur omniscient, non identifié, contemporain du lecteur, relate à rebours la vie du dernier poète des Gaules. Dans l'épilogue, il revient à l'emprisonnement de Sidoine décrit au début du tome et raconte la libération de l'évêque et sa reprise des charges épiscopales. Le livre s'achève sur la mort du poète dont « aujourd'hui dix personnes savent [le] nom, cinq sauraient dire qui il était, trois peut-être ont lu [l]es cent quarante-six *Lettres*, au moins un en tout cas [l]es vingt-quatre *Poèmes* » (S 241). La fin de l'Empire romain annoncée dans les deux premiers volets se réalise : l'évêque est emprisonné par les Wisigoths et les barbares entrent dans Rome, le monde romain s'écroule sous ses yeux.

Un écart temporel s'installe entre l'énoncé et l'énonciation puisque dès le début du volume, le narrateur omniscient souligne la contemporanéité de la perspective par les incises comme « nous semblerait-il aujourd'hui » (S 13) et « de nos jours » (S 27). De plus, le récit

---

<sup>73</sup> Il explique dans l'interview accordée à Dominique Garand qu'au début, il ne voulait faire qu'un simple article sur la philosophe et mathématicienne. (Garand, D., Marcel, J., 1992 : 131).

est souvent perturbé par des anachronismes narratifs, et il se voit suspendu par de longues parties non narratives faisant penser à l'essai (Dion, R., Dalpé, C., Lepage, M., 2005 : 49).

Dans chaque volume du triptyque, malgré de différents procédés narratifs mis à profit, la narration se concentre sur le milieu d'origine, la formation intellectuelle, les épisodes importants de la vie et la description de la mort de chaque personnage éponyme. La trilogie repose alors sur une unité historique et thématique. Tous les héros vivent à la même période, à savoir la fin de l'Empire romain, au sein d'une même unité politique, mais dans trois endroits culturels différents (l'Égypte, la Palestine et la Gaule) et ce qui réunit aussi les personnages, c'est le sentiment partagé que c'est la fin d'une époque (Morin, L., 1989 : 71).

D'ailleurs les personnages font leur courte réapparition dans les autres tomes du triptyque (Lepage, É. : en ligne). Ainsi Palladas, serviteur d'Hypatie, revient à la fin de *Jérôme ou de la traduction* quand Jérôme se met à composer une épigraphe pour le tombeau de la philosophe et mathématicienne et il reçoit Palladas dans son monastère. Jérôme, lui-même, réapparaît dans *Sidoine ou la dernière fête* par ses traductions. Le futur évêque s'adonnant à la lecture des Écritures « s'étaient procuré par bribes, la traduction plutôt récente de Jérôme qui faisait ses délices d'ancien poète et sa satisfaction de néophyte en la matière. Il s'enchantait volontiers des commentaires du grand homme de Bethléem dont il goûtait la verve caustique » (S 85) . Hypatie y revient, elle aussi, au moment où la cathédrale de Clermont-Ferrand décrite dans le chapitre 3 du dernier volume s'avère consacrée à sainte Catherine : « Une seule petite statue de plâtre représentant la vierge alexandrine, reconnaissable à une palme, à un livre entre ses mains, à une roue de supplice éclatée à ses côtés, rappelle aux dévotieux initiés qu'ils se trouvent en un lieu particulièrement propice aux impostures. » (S 94). « [P]ar ces jeux de circulation de personnages d'un tome à l'autre la trilogie s'emploie donc à nouer les destins de trois martyres » (Lepage, É. : en ligne).

Il est à noter que, d'après Jean Marcel, l'appellation « roman historique » ne correspond pas bien à ses ouvrages. Pour ce romancier québécois, tout roman, même le plus contemporain, reste historique. Il n'y a que des écrivains qui voient de près – « des myopes » - ou de loin – « des presbytes » (Basile, J., 1989 : 13).

### **5. Le narrateur et la crédibilité dans *La Terre promise, Remember !***

Dans *La Terre promise, Remember !* la narration est assurée par Emmanuel Doucet, membre d'une grande famille québécoise d'agriculteurs, peintre manqué du XX<sup>e</sup> siècle qui voulant comprendre l'histoire de sa famille vole dans le temps et dans l'espace grâce aux pouvoirs magiques de son cochon Remember. Il entreprend ce voyage afin de donner une direction à son existence, afin de trouver un sens à son identité car il se sent « dérouté de son avenir, [il s']évade [...] et [il] tourne aux alentours... » (TPR 23). Or, Emmanuel et son « véhicule » ne se bornent pas à survoler et à observer les événements, ils deviennent témoins de l'Histoire, ils arrivent chez les Doucet de jadis et de naguère en s'introduisant dans leur vie pour mieux comprendre l'époque donnée. Comme le soulignent certains critiques, les héros deviennent ainsi pareils aux travailleurs saisonniers de la tradition rurale québécoise appelés survenants (Kyloušek, P., 2007 : 104 ; Allard, J., 2002 : 53).

Le roman se divise en quatre grands ensembles, chacun se composant de quelques chapitres : *les Découvertes*, décrivant les événements depuis l'arrivée de Jacques Cartier jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, *la Tempête* commençant au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et finissant par la défaite des Patriotes et le rapport de lord Durham, *la Mission*, présentant l'Histoire du Québec dès les années 30 et 40 du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la victoire du gouvernement péquiste en 1976. Enfin, *la Grande Retraite*, retraçant les faits du premier référendum sur la souveraineté jusqu'à la crise du verglas en 1998. *L'Envolée* ouvre le récit alors que *Clôture, très visible* le finit.

À la fin du roman, nous pouvons trouver une liste d'ouvrages historiques cités en italique par Noël Audet, entre autres les récits de Jacques Cartier et de Samuel de Champlain, *Le catéchisme de Québec*, « le seul dont la vente et l'usage soient officiellement autorisés par Nos Seigneurs les Évêques », datant de 1924 et *La fin d'un Québec traditionnel – Du Canada à « Notre État français »* de Robert Lahaise publié en 1994. L'auteur puise abondamment dans ces sources et les citations pullulent dans le roman.

Même si Emmanuel est le premier narrateur, le cadre narratif se dédouble car en chevauchant les époques, le peintre Doucet et son compagnon, le verrat reproducteur Remember, dialoguent, racontent les péripéties et les expliquent avec entrain. Certes la répartition des tâches entre les deux n'est pas égale. Ce fait est souligné de temps à autre par Emmanuel. Il réprimande le cochon qui veut occuper sa place privilégiée en tant que narrateur : « Contente-toi de ton rôle d'assistant, et n'essaie pas de prendre ma place. J'ai beau n'être qu'un peintre qui se transforme à l'occasion en conteur, mais tout de même... » (TPR 312). Et tandis que son « transporteur aérien » lui reproche d'arranger les faits historiques selon ses propres intérêts (« Monsieur le raconteur en met et en rajoute » TPR 85), le premier narrateur le nomme une « vraie poubelle de l'histoire [car] il suffit d'interroger [ses] entrailles pour trouver tous les petits détails qui manquent » (TPR 41) et constate que le cochon n'est pas en mesure de comprendre : « En bon cochon que tu es, tu as peut-être de la mémoire, mais tu n'as rien compris » (TPR 48) vu que « [...] tu te contentes d'emmagasiner [...] tu te souviens de tout, mais tu es incapable de recoller les morceaux pour te trouver un sens » (TPR 251) et lui, le premier narrateur, « [ne] prend [que] ce qui lui est nécessaire dans le passé pour comprendre le présent » (TPR 251).

Malgré son inaptitude à « recoller les morceaux », ce qui s'oppose à l'origine de son nom, Remember, mot provenant du vieux verbe français *resembler*, c'est-à-dire « remettre les membres ensemble, ou se souvenir » (TPR 33), le verrat reproducteur remplit la fonction

de correcteur. Ainsi à côté de la version du premier narrateur, il y a celle de Remember, co-narrateur, qui prend la parole pour relativiser le sens de l'Histoire (Kyloušek, P., 2007 : 103) et qu'Emmanuel trouve « bien critique à l'endroit de [son] beau pays » (*TPR* 344). L'attitude contestataire du cochon se manifeste quand il commente à sa guise, d'une manière généralement caustique, les grands et petits moments de l'Histoire québécoise. Il ajoute par exemple un petit commentaire moqueur à propos du « mariage » du Bas-Canada avec le Haut-Canada en 1791 (« Il y a de ces mariages qui n'ont ni rime ni raison [...] on cherche le cœur alors qu'on vise le croupion », *TPR* 159) ou bien il remarque quant à l'exploration de l'Amérique par les Européens qu'ils « [prenaient] la fin pour le début des terres » et « c'est cela qu'on pourrait appeler un point de vue européen sur l'Amérique » (*TPR* 34).

Remember met en question le récit d'Emmanuel en corrigeant ses erreurs pour « boucher les trous de mémoire » (*TPR* 41) du narrateur. Entre autres, au moment où ce « couple dépareillé et donquichottesque » (Arsenault, S., 2002 : 85) assiste à la « découverte » du territoire nord-américain et Emmanuel présente les pérégrinations du grand voyageur Jacques Cartier, le cochon s'emporte tout de suite et relève les fautes dans le récit de celui-ci :

- Il y a deux erreurs à l'heure dans ton histoire, interrompt Remember.
- Déjà?
- C'est à son troisième voyage, en 1541 seulement, que Jacques Cartier a recueilli ses sacs d'or et de diamants; et c'est à l'été de 1542 qu'il les a exhibés devant la cour. Il n'a pas pu faire rire de lui avant cette date, Simonac!
- D'accord d'accord!
- Et puis, s'il a emmené avec lui les deux fils de Donnacona lors de sa première équipée, tu oublies de dire qu'il les avait kidnappés, et qu'à son deuxième voyage, pour se donner du poids, il a emmené Donnacona lui-même et dix Iroquois, dont aucun ne reviendra jamais au pays...
- Parce qu'ils ont tous choisi de faire souche en France peut-être?
- Ce que tu peux être bête! Comme ils n'étaient pas immunisés contre les virus européens, ils sont tous rapidement morts, sauf une jeune fille dont on ignore le sort. C'est pourquoi Donnacona n'était pas sur *La Grande Hermine*, en 1541, ça t'en bouche au coin, hein, ou ça t'illumine? [...] (*TPR* 40)

Dans un autre fragment, le cochon met l'accent sur les détails omis par Emmanuel tels quelques épisodes concernant Gabriel, un de ses ancêtres, parti avec toute sa famille en 1780 pour la Gaspésie afin de réaliser son rêve de conquête. Tandis que le descendant des Doucet

ne trouve rien d'intéressant dans l'époque visitée et désire la quitter, le cochon s'y oppose et narre à la place de la première instance narrative :

- Nous devons partir, il n'y a plus rien à voir .
- Alors là, ma grande gueule préférée, tu te trompes, réplique Rimmembreur. Il y a plein de choses... qui te concernent directement. (TPR 151)

De même lorsque le premier narrateur croit finir le récit sur les Rébellions des Patriotes de 1837-38, le verrat parlant lui reproche d'avoir passé sous silence certaines informations « sur le plan symbolique ». L'animal complète sa relation et, pour affermir son autorité, il cite des documents historiques :

- Tiens donc ! Je me souviens de ceci : *Dégoûtés par la barbarie de la répression de Colborne, plusieurs patriotes réfugiés aux États-Unis songent à reprendre la lutte. Robert Nelson se met à la tête d'une troupe de 300 hommes et, le février 1838, dans la région de Noyan, il proclame la République du Bas-Canada.* (TPR 162).

Ensuite ils poursuivent conjointement leur narration et Emmanuel Doucet invite Remember, « pour [lui] rafraîchir la mémoire » (TPR 162), à lire avec lui quelques articles de la proclamation d'indépendance que le cochon parsème d'observations à caractère ironique. Après la lecture, un véritable récit à deux voix s'installe car le narrateur et son double réfléchissent ensemble sur les conséquences possibles de la réussite des Patriotes et celles de leur déclaration.

Toutefois la hiérarchie initiale est basculée à la fin du roman. Le « je » qui appartient au peintre devient le « je » de Remember. Puisqu'Emmanuel est emporté en enfer « pour avoir trop sacré, juré, blasphémé » (TPR 350), c'est l'animal qui s'empare de la narration : « J'ouvre un œil, j'aperçois Manuel de nouveau dans les airs, il emporté par le diable en personne » (TPR 350). D'ailleurs Emmanuel confie au verrat parlant le soin de continuer le récit : « Tu sauras raconter la suite, Remember, depuis le temps que je te montre comment faire... Enfin essaie ! » (TPR 350) et lui demande de trouver un éditeur ou un public « ou les deux » (TPR 351) pour le livre. Le renversement final des rôles est aussi mise en évidence par la transplantation réussie d'un gène humain à l'animal. « *Remember* remembre ainsi les

Doucet, comme le dirait la vieille étymologie franco-médiévale à l'origine de ce mot anglais » (Allard, J., 2002 : 58).

Pour Solange Arsenault, le roman s'organise autour de trois grandes formes narratives qui s'emboîtent l'une dans l'autre : le récit de voyage qui présente les figures majeures et les principaux faits de l'Histoire de la Nouvelle-France, du Canada et du Québec et l'enquête généalogique du peintre Emmanuel que celui-ci entreprend pour « voir plus clair » (*TPR* 14) et laquelle donne matière au récit sur la vie quotidienne des Doucet, c'est-à-dire sur la petite histoire parallèle à l'Histoire officielle. Enfin, le dialogue critique de Doucet et de Remember qui questionnent l'identité, la culture et l'art de narrer (2002 : 84).

Par l'introduction de la figure du narrateur-artiste, le questionnement sur l'art se voit aussi souligné. À part son récit historique, Emmanuel, « peintre à temps perdu » du « genre moderne-ancien » pratiquant « une sorte de réalisme qui ne dédaigne pas le merveilleux à l'occasion » (*TPR* 20), travaille sur les tableaux de ses ancêtres. Au cours de son activité, le peintre réfléchit sur la pérennité de ses œuvres qui « durer[ont] pendant des siècles, transmis[es] d'une génération à l'autre » (*TPR* 70) pour témoigner de l'existence des Doucet. Son bagage indispensable au voyage dans le temps et dans l'espace est constitué d'« un immense carnet de notes » et « d'un crayon inépuisable pour les croquis » (*TPR* 122) (Brancaglion, C., 1999 : 183).

Hormis le couple des narrateurs, il y a d'autres personnages qui modulent la vision qu'on peut avoir des faits. Aussi la « petite histoire » est-elle construite de récits d'autres acteurs. Chaque événement est présenté et regardé à travers les yeux de plusieurs membres de la famille Doucet. Aux dires de Petr Kylvoušek, cette multiplicité des points de vue se lie « à la présence de la parole vive, proche de l'oralité, sous formes de dialogues ou de la narration à la première personne qui l'emporte sur la troisième personne du narrateur auctorial » (2007 : 103). Le récit aboutit ainsi à une véritable polyphonie narrative comme c'est le cas de la

discussion sur la souveraineté-association au sein de la famille à la veille du deuxième référendum (TPR 319-322). Les voix des Doucet correspondent aux arguments des tenants du camp « non » et ceux du « oui » durant la campagne référendaire :

- Je crois que Parizeau a raison de vouloir nous sortir de nos complexes, avance François-Xavier.
- De son complexe de professeur? siffle oncle Napoléon.
- C'est vrai que Lucien Bouchard ajoute un peu d'émotion dans tout ça, dit Julienne, donc un peu plus de sens!
- Oui mais Bouchard, reprend Napoléon, son chien est mort, les Québécois l'adorent mais ses idées leur font peur.
- C'est plutôt le Chrétien qui va prendre une Viarge de débarque, laissez-moi vous le dire, j'ai mes petites antennes à Québec, dit l'oncle Jean très sûr de lui. [...]
- Une crise de débarque, renchérit Gabriel, parce que ça presse, si on attend encore un peu, c'est les Indiens qui vont se sauver avec la moitié du territoire.
- *Parce que leurs droits ancestraux sont mieux assurés que les nôtres*, dit Julienne en citant de mémoire ce qu'elle avait lu dans le journal.
- Pis les Anglais du West Island vont partir avec l'autre moitié, suggère Rosalie.
- Pardon, dit Napoléon, je m'excuse infiniment, mais ça, c'est seulement si vous allez jusqu'à la séparation.
- L'indépendance.
- La séparation.
- L'indépendance.
- C'est quoi la différence? (TPR 321)

Comme le montre l'extrait ci-dessus, tous les acteurs de l'histoire construisent un récit. Momentanément, ils se transforment même en narrateurs-savants en citant les documents pour rendre leur présentation plus complète. Ce qui caractérise aussi ce fragment, le roman et l'écriture audettienne en général, c'est la dimension orale (Le Grand, E., 2002 : 13). Faire passer l'oralité dans un écrit qui lui garderait sa vivacité reste l'essentiel pour l'auteur québécois. Le roman abonde en dialogues qui utilisent à profusion des jurons, des proverbes et des chansons populaires.

D'ailleurs dans *La Terre promise, Remember!*, l'oralité et l'écrit s'entrecroisent continuellement (Arsenault, S., 2002 : 89). L'auteur utilise au niveau de l'instance auctoriale un procédé qui rend possible cet enchevêtrement, à savoir ça et là apparaissent discrètement des allusions métatextuelles aux citations et aux textes littéraires (Kyloušek, P., 2007 : 105). Ainsi « ce voyage historique se double d'un voyage littéraire » (Arsenault, S., 2002 : 86) comme le montrent les extraits ci-dessous :

Sur ces tendres paroles, ce fut la vie rêvée pour lui et *la vie en prose* pour elle. Ils venaient de concevoir, sans le savoir, le petit Nicolas Junior [...] (TPR 224-225 ; allusion au roman de Yollande Villemaire)

[P]lus elle soufflait, plus ses petits *bonheurs d'occasion* lui paraissaient fades » (TPR 290 ; allusion au roman de Gabrielle Roy)

Plus l'été vint, puis *l'hiver de force*, et roule le temps sans aucun obstacle contre lequel buter. (TPR 209 ; allusion au roman de Réjean Ducharme)

Quand tout à coup le miracle s'accomplit : un deuxième cochon [...] folâtrait doucement sur un îlot de sable à la recherche de la nourriture. Gabriel ne put empêcher l'exclamation de lui monter aux lèvres : « *Une de perdue, deux de trouvées* » (TPR 97 ; allusion au roman de Pierre Boucher de Boucherville)

La voix de l'auteur qui se fait donc entendre de temps à autre tempère alors le poids du discours historique et met à distance la narration.

Cet humour constant subvertit l'Histoire (Le Grand, E., 2002 : 18) et permet au romancier de troquer une seule vérité contre les vérités, « toutes les plus variées et plus 'vraies' les unes que les autres » (Boisvert, Y., 1995 : 40). Comme l'affirme l'auteur lui-même, ce qui l'a poussé à raconter « son histoire du Canada » sur le ton humoristique, ce sont les contradictions des historiens (Le Grand, E., 2002 : 18). D'après Noël Audet, la fiction s'avère supérieure à l'Histoire vu qu'elle montre « la totalité de l'être humain, dans ses passions, dans sa vie quotidienne, dans ses valeurs morales, sociales » et qu'elle nous offre un tableau vivant d'une époque donnée (Le Grand, E., 2002 : 18). Selon le romancier québécois, on peut apprendre plus par exemple sur la France du XIX<sup>e</sup> siècle grâce à la lecture des romans d'Emile Zola ou de Gustave Flaubert que grâce à un traité historique.

De tous les procédés utilisés par l'auteur, il découle un récit historique qui contient sa propre mise en cause. La conclusion de Lucie-Marie Magnan et de Christian Morin concernant la pluralité des voix narratives dans un texte postmoderne nous semble ici appropriée :

Dans le cas d'un récit postmoderne, disons finalement que l'entrelacement des visions des personnages, celles du « je » multiple et celle exprimée par le narrateur extradiegetique, peut s'avérer très *sain*. En effet, à cause de la multiplicité des « je », l'entrelacement permet non seulement de garder une sorte de distance face aux dires des personnages – le lecteur reste conscient que chacun d'eux donne *sa* version des faits –, mais il permet en outre de remettre en question la neutralité et le savoir objectif du narrateur externe au récit, dans les récits appartenant à

d'autres familles de textes, on a trop souvent tendance à se fier sans réserve. (C'est l'auteur qui souligne) (1997 : 48-49).

Avec sa *Terre promise, Remember !*, Noël Audet s'éloigne donc considérablement du roman historique traditionnel à une voix car « une certaine vision de l'Histoire – celle qu'on pare d'une majuscule » en résulte (Bordeleau, F., 2000 : 10).

## **6. Le narrateur et l'Histoire dans *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique*<sup>74</sup>**

La structure narrative du roman de Madeleine Ouellette-Michalska *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* est compliquée. Le roman se compose de huit chapitres numérotés, sans titre, où se superposent l'histoire d'une femme qui rédige un roman sur le monument historique appelé la maison Trestler et l'histoire de la maison Trestler et celle de Catherine Trestler, baptisée le « roman Trestler ». À ces deux histoires se greffe encore le récit de la narratrice, femme dans la quarantaine, écrivaine et journaliste.

La première diégèse est le « roman Trestler », l'histoire de la famille de Jean-Joseph Trestler, mercenaire allemand installé au Canada après la guerre d'indépendance américaine et devenu riche marchand et député du Bas-Canada, marié deux fois et père de huit enfants dont deux filles du premier lit, Madeleine et Catherine. C'est à la destinée de celle-ci, fille cadette, que la romancière s'intéressera plus particulièrement. La protagoniste tombe amoureuse d'Éléazar Hayst, engagé de la maison. En bravant l'autorité parentale, elle l'épouse et, par conséquent, est privée de sa succession. Encouragée par son époux, la jeune femme intente un procès contre son père pour recouvrer sa part de succession qu'elle désire léguer à ses futurs enfants. Ce « roman » sur la vie de la famille Trestler transporte le lecteur à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècles et a pour toile de fond la guerre d'indépendance

---

<sup>74</sup> Nous avons consacré à ce roman de Madeleine Ouellette-Michalska un article dans le quatrième numéro de *Romanica Silesiana*. Comp. Bujnowska Ewelina, « 'Je rêve de Catherine. Je suis Catherine': le jeu des *je* narratifs dans *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska » (2009), *Romanica Silesiana* n°4, sous la direction de Krzysztof Jarosz, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 91-103.

américaine, la création du Bas-Canada et du Haut-Canada en vertu de l'Acte constitutionnel de 1791 et la guerre américano-canadienne de 1812.

Pour présenter ces événements, l'auteure recourt à une narratrice, innommée, qui raconte à la première personne « ce roman Trestler ». Le problème de l'écriture se trouve au centre de la réflexion de la narratrice. Le lecteur découvre la source de son inspiration et suit les étapes de la création de cet ouvrage.

À un autre niveau diégétique, se situe encore l'histoire de la narratrice. Les divers événements qui ont marqué la vie de la femme y sont narrés. Cette partie concerne surtout la fin des années 1970 mais y sont également présentés l'enfance de l'écrivaine, ses difficultés amoureuses, son expérience de la maternité et son travail d'écriture.

Un jour, l'écrivaine tombe sur un article de presse concernant la visite d'un premier ministre français, Monsieur B (Raymond Barre venu au Québec en février 1979), dans une vieille demeure de Trestler. « Ensorcelée » par la photographie du bâtiment, elle se décide à écrire le « roman Trestler » :

Il est trois heures du matin. Je me dirige vers ma table de travail où j'écarte les papiers accumulés durant ces derniers jours. Je glisse la découpe de presse dans une chemise vierge, au centre de laquelle j'inscris en lettres gothiques, sur un rectangle blanc liséré de rouge, *La maison Trestler*. Puis je place ce dossier sur celui, plus volumineux, étiqueté *Visite de Monsieur B*. (MT 21)

La maison l'obsède et devient pour elle une énigme qu'elle veut vite résoudre. Avec son compagnon Stefan, la femme visite la maison Trestler, rénovée et classée monument historique et cette image devient réalité (MT 26). Les nouveaux propriétaires de la demeure, Éva et Benjamin, les accueillent chaleureusement et leur racontent l'histoire de la maison. En se promenant dans les pièces, la romancière s'imagine la vie des Trestler, le comportement des membres de la famille durant le souper, l'attitude des filles Trestler, Madeleine et Catherine. Pour son roman, elle choisit pour la protagoniste Catherine, fille cadette, insoumise, moins docile que sa sœur, une « femme qui [lui] fut imposée par le hasard, comme Cartier, Bigot, Descartes ou Papineau. Un hasard objectif, naturellement » (MT 44).

La romancière entreprend sa propre recherche, aidée d'Eva et de Benjamin, consulte les vieilles archives, scrute les photos d'époque et construit son œuvre sur la « famille [Trestler] qui fut d'abord pour [elle] deux pages d'un magazine et une goutte de sang dans un rêve » (MT 43). Elle imagine la vie des personnages qui ont habité cette maison depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et se découvre proche de son héroïne. Les scènes de la jeunesse de la fille de J.J. Trestler et les images de la vie de l'écrivaine s'interpénètrent. Le lecteur circule sans transition, du XVIII<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup>, passe de la voix de Catherine à celle de la narratrice, voyage de la première intrigue à la deuxième (Paterson, J. M., 1995 : 10).

Dans *La maison Trestler*, c'est le « je » féminin qui domine la fiction contrairement au « il » impersonnel et omniscient d'un récit traditionnel. Un certain « flou énonciatif » (Gontard, M., 1999 : en ligne) s'installe vu que « [l]a narratrice s'identifie parfois totalement à Catherine pour mieux lui insuffler l'existence et lui donner directement la parole. L'écrivaine s'enrichit de son personnage et vice versa » (Martin, T., 1984 : 82). Les « je » narratifs féminins, ceux de l'héroïne et de la narratrice, s'entremêlent constamment dans le récit et bien que la romancière et la création de son imagination progressent à deux niveaux narratifs indépendants, l'identification du « je » reste parfois problématique comme dans l'extrait ci-dessous :

Couchée dans l'herbe, je colle à la terre. Mon corps respire par sa peau. Rien ne bouge sous l'épaisseur de temps posée sur mes paupières. Je dors presque. À demi ivre, je mûris dans l'après-midi torride, m'accordant un répit avant l'événement qui va se produire. (MT 49)

Même si le lecteur apprend plus loin que les réflexions appartiennent à Catherine, le doute sur l'identité de leur auteure plane. D'après Madeleine Ouellette-Michalska, le dédoublement de la voix narrative rend possible la superposition, le télescopage des temps et des espaces divers comme l'Europe, l'Allemagne, la France ou l'Amérique du Nord. La romancière cherchait à présenter la simultanéité des événements et des souvenirs qui peuvent se présenter à la conscience, surtout à la conscience créatrice, et à en révéler la superposition plutôt que le

déroulement. C'est la raison pour laquelle dans *La maison Trestler* on se déplace facilement du XVIII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> ou au XX<sup>e</sup> (Paterson, J. M., 1997 : 17). Et comme le remarque la narratrice : « [à] la fin, je ne sais plus qui parle, qui a parlé. Je ne sais plus qui raconte ses rêves et ses peurs. Qui succombe à l'attrait du plaisir et à l'horreur du sang. Qui, de Catherine ou de moi, tire la fiction du réel, ou soude le réel à l'imaginaire » (MT 91).

L'instance énonciatrice se confond avec l'héroïne du « roman Trestler » et un seul discours se fait ainsi entendre, celui des femmes, qui conteste l'hégémonie du discours masculin. Au cours de son travail sur le roman, la narratrice revisite l'Histoire de l'Amérique française de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> afin de raconter les événements d'un point de vue différent que la perspective masculine marquée par « cette avidité à tuer, cette fascination de la mort qui contamine nos archives » (MT 133). En réfléchissant sur la façon de raconter l'Histoire, la romancière rêve « d'une histoire qui échapperait au désir d'anéantissement. Une chronique de la vie quotidienne, peut-être, d'une extrême simplicité, qui célébrerait la tendresse et la volonté de création » (MT 133), elle veut présenter « cet envers de l'histoire officielle où s'affichent des dates, des guerres, des trafics de territoire, la prétention de régir le monde, l'incapacité d'en prévoir le déclin ou la chute » (MT 110).

C'est cette histoire *masculine*, pleine de conflits armés, que le père Trestler excelle à présenter :

Le fils regarde le père avec insistance. Il aime l'entendre raconter ses souvenirs de garnison, le lever matinal, les vêtements défaits, la glace fendue au couteau dans le broc des officiers. Il pourrait lui-même évoquer la traîtrise de l'humidité, les épidémies de dysenterie qui ravageaient les troupes, la faim qui tenaillait l'estomac les jours où l'approvisionnement manquait. Mais il préfère laisser au père la narration de l'épopée militaire allongée, chaque fois, de nouveaux épisodes. (MT 127)

Le récit paternel ne se construit que de guerres, de batailles et de victoires, comme la relation sur l'invasion de 1775, dominée par le besoin d'actions remarquables, de sang et de destruction. À l'instar de son auteure, Catherine, qui écoute ces histoires, ressent le désir d'en savoir plus sur les conflits et non seulement de « [voir] des corps méconnaissables criblés de

balles sous les mouches, dans la canicule, dans la puanteur du sang séché » (*MT* 142). « Je voudrais savoir... » (*MT* 142) lui échappe au cours d'un souper en famille et cette phrase devient révélatrice de son aptitude à interpréter autrement des données historiques. La fille est consciente du fait que le père, par les récits remplis d'aventures glorieuses et audacieuses, « cherche à leur inculquer les valeurs impériales de la guerre, de la domination masculine » (Guillemette, L., 1997 : 60).

D'après le père de famille, chaque sexe a sa place. Les hommes se battent pour la patrie tandis les femmes doivent s'effacer le plus possible. En regardant son père, Catherine comprend bien cette division :

Tu te retournes et passes en revue le régiment familial. [...]  
Tu te tournes vers tes fils, et tu avances de deux pas.  
- Vous êtes déjà des hommes. Vous ferez de bons soldats.  
Je te connais, va. Tu veux de la bravoure, peut-être même la mort au champ d'honneur. Tu bois le sang qui rougit les tempes de mes frères et nous réunit dans une même absence, Madeleine et moi, futures épousées tenant par un fil au nom Trestler que nous porterons encore quelques années avant de consentir à un beau mariage. (*MT* 52)

La narratrice souligne, elle aussi, cette différence d'optique dans un autre passage. Elle se souvient du moment où son frère aîné est parti pour la guerre en Europe et elle réfléchit une fois de plus sur l'histoire narrée par les hommes qui ne se résume qu'aux guerres :

Je savais nous menacés par la guerre, une autre guerre s'ajoutant à celles, déjà nombreuses, dont j'avais lu ou entendu prononcer le nom : la guerre de Trente ans, la guerre de Sept ans, des Cent jours, les guerres napoléoniennes, Waterloo, la campagne de Russie, la guerre des Boers, la guerre de Succession d'Espagne, celle de 1914-1918, et d'autres encore. À répéter cette liste, je finissais par croire que la guerre était le sort normal de l'humanité. Un désastre qui sévissait de pays en pays et de continent en continent, entrecoupé de périodes d'accalmie, ces trêves obtenues par les prières des femmes, des vieillards et des enfants. (*MT* 137-138)

Dans son récit, elle discute aussi de la question de la véracité et de la complétude du discours historique masculin (Paterson, J. M., 1993 : 62). La journaliste doute du récit d'un historien décrivant l'une des escarmouches pendant la guerre d'indépendance américaine. Le 31 décembre 1775, les troupes américaines sous le commandement de Richard Montgomery tentent de prendre d'assaut Québec. Un peu avant l'attaque, une tempête de neige s'abat sur la ville si bien qu'on ne voit plus rien à cent mètres. La lecture de l'extrait présentant la déroute

des soldats américains provoque chez la narratrice la réflexion sur l'authenticité du discours historique fait par les grands historiens :

Rendu à ce point stratégique du récit, le manuel d'histoire tiré des vieilles malles du grenier brossait un tableau saisissant de l'armée en déroute. *Pris de panique, les assaillants font demi-tour et s'enfuient à toutes jambes par la route d'où ils sont venus.*

Je m'approchais de la lucarne et regardais la route poudreuse, étonnée que l'historien ait pu subitement faire courir des hommes que la tempête immobilisait quelques minutes plus tôt. Cela me paraissait aussi irréel que ce tableau de Trumbull, reproduit à la fin du récit, où Montgomery mourait comme l'on meurt au théâtre, le visage tourné vers le ciel, entouré de soldats portant drapeaux, baïonnettes et habits de parade. (MT 131-132)

Les événements s'avèrent donc des constructions issues d'un croisement de faits et d'invention. La romancière affirme que les récits des historiens, comme chaque récit, se plient plus à l'effet de style qu'au principe d'authenticité et « la guerre se laissait regarder comme une gravure d'époque ou une photographie. On s'y trouvait pour la pose, conforme à l'image que l'on souhaitait léguer à la postérité. » (MT 132). Comme le souligne la narratrice à un autre moment, il faudrait donc lire des histoires faites par les historiens comme des romans d'aventure :

Je n'avais pas eu tort de lire comme des romans d'aventure ces récits d'exploits et de batailles auxquels les historiens, qui en livraient les épisodes, n'avaient jamais assisté. Et auraient-ils été présents sur les lieux de l'action que mes doutes eussent encore été fondés, le parti pris politique, l'aveuglement des sens suffisant à orienter le jugement. L'Histoire avec un grand H, c'était avant tout un genre littéraire doté d'un style, de règles, de procédés. C'était de toutes les histoires possibles, celle que l'on choisissait à des fins qui ne se révélaient que plus tard. (MT 250)

De même, pendant la description de la victoire en 1813 des troupes canadiennes dirigées par le lieutenant-colonel de Salaberry sur les troupes américaines dirigées par le général Hampton à Chateauguay, la narratrice constate que : « [s]igné par le Québécois, le récit louait le Québec et de Salaberry[,] [é]crit par des Canadiens anglais, il célébrait les prouesses anglo-saxonnes » (MT 268)<sup>75</sup>. Aussi la prétendue objectivité des grands récits historiques est remise en question car, comme le disait en 1971 l'auteur de *Comment on écrit*

---

<sup>75</sup> Dans la version de 1995, revue par l'auteure, ce passage a été omis. Il apparaît dans la version de 1984 cité par Janet M. Paterson (1993 : 63).

*l'histoire*, l'histoire n'est rien d'autre qu'un récit (1971 : 14), dominé par l'élément subjectif et idéologique.

Dans *La maison Trestler*, « l'historien du dimanche » personnifie le discours patriarcal, le métarécit de l'Histoire. Il prépare un livre sur la seigneurie de Vaudreuil et ses notables et cherche des lettres d'Iphigénie, petite-fille de J.J. Trestler, épouse d'un conseiller de la Reine, futur membre du Parlement, et invite la romancière à discuter de cette correspondance :

L'historien insiste.

- Je ne peux trouver ces lettres. Je dois romancer, et ça me répugne. J'ai pensé que vous en aviez peut-être une ou deux en votre possession.

Hélas non, monsieur, aucune. Mon stylo se déplace de fantasme en fantasme, aidé de quelques documents et d'une imagination démente qui accouchera de Catherine si Dieu le veut. Je renonce à Iphigénie. [...] Néanmoins si vous aviez une photo de Trestler ou de ses filles, j'en serais ravie.

Il a quatre-vingt-un ans, trois bureaux dans le Vieux-Montréal et travaille huit jours sur sept. Il ne peut musarder avec une romancière sans mettre sur le même pied la fiction qui fabule et l'histoire qui dit vrai. Je m'abstiens d'énoncer que la vérité est la part de réel que le mensonge n'a pas encore dilapidée. Je passe également sur le fait que je préfère la passion du rêve au déterminisme des archives. (MT 196-197)

Quoique l'écrivaine préfère « la passion du rêve au déterminisme des archives », elle ne dédaigne pas les documents. Elle multiplie la documentation, les enquêtes et les visites dans la maison pour accumuler plus d'informations sur la famille Trestler. Pourtant tout ce que la romancière recueille – les reportages sur la visite de B, les contrats entre Trestler et ses domestiques, la liste des biens du marchand, ainsi que les extraits du procès – ne lui paraît pas suffisant.

L'écrivaine vise donc à « traduire [...] le savoir historique sous-jacent au discours patriarcal » (Guillemette, L., 1997 : 60) en rêvant d'un langage nouveau pour raconter le passé, dissemblable du « verbe rude et argument massif » des hommes (MT 100). Cette volonté de présenter une autre histoire peut s'accomplir au moment où Catherine décrit l'invasion américaine de 1813. Son récit s'avère totalement différent de l'histoire de J.J. Trestler sur l'invasion de 1775 car l'envoûtement pour la mort est remplacé par la fascination

pour le quotidien. Tandis que l'homme raconte les exploits, essaie d'impressionner le public par sa présentation historique, la femme se concentre sur les sensations, les odeurs.

D'ailleurs, le mot « odeur » apparaît souvent dans le texte. Tout au long du récit de J.J. Trestler, une sensation naît dans la tête de Catherine : « Ils [les soldats allemands – E.B.] ont désappris la mort. Ils respirent l'odeur des cèdres et des lilas. Ce bonheur d'été les transfigure » (*MT* 140). De même, au cour de la visite au Canada, la reine Élisabeth II sent : « des odeurs de frites et de hot dogs poussées par un vent froid » et affirme qu' : « [u]n peuple se reconnaît à ses odeurs » (*MT* 257). Pendant la revue du régiment, elle pense que : « [d]u vaste empire du Commonwealth dont s'enorgueillissent les siens [les Anglais – E.B.], il reste une odeur de poudre et un léger nuage de fumée qui s'évapore rapidement. » (*MT* 252).

Le savoir historique transmis par un dire féminin permet ainsi de présenter « cet envers de l'histoire officielle où s'affichent des dates, des guerres, des trafics de territoire, la prétention de régir le monde, l'incapacité d'en prévoir le déclin ou la chute » (*MT* 110), de réécrire l'Histoire. Pour l'auteure, le savoir traditionnel au masculin ne peut aspirer à l'objectivité ni à l'unicité car les discours qui le sous-tendent cachent l'existence des femmes (Guillemette, L., 1997 : 52). La romancière veut ajouter des pages manquantes, déjouer les silences de l'Histoire et combler le vide de la mémoire au féminin. Lors d'une nuit passée dans la maison Trestler, la narratrice imagine l'ombre de Catherine rôder et c'« est plus que l'ombre de Catherine » (*MT* 109). Cette femme de fiction incarne, pour elle, les femmes anonymes de l'Histoire auxquelles l'écrivaine donne un nom, un parcours et une histoire (Roy, J., 2006 : 35). D'ailleurs, dans l'écriture des femmes :

[I]a narration à la première personne, du singulier ou du pluriel, se dédouble souvent dans un « elle » à la fois particularisé et englobant. Dans la même perspective, les personnages de fiction sont à peine esquissés et le récit s'attache davantage aux voix de « sujets-femmes » souvent interchangeables. Ce sujet [sujet-femme – E.B.] s'affirme par l'inscription du corps féminin, évoqué du point de vue de la femme, en opposition avec les images poétiques et médiatiques qui en sont données et souvent précisément par ce que ces images refoulent (la sexualité, les menstruations, l'accouchement, l'avortement, la maladie). Le quotidien occupe une place importante, en particulier les intérieurs, dans une attention à l'immédiat et au banal. Mais ces textes s'appuient aussi sur les grands récits mythologiques et littéraires pour y reprendre des

figures héroïques féminines et révéler une filiation des femmes que l'histoire a occultée. (Biron, M., Dumont, F., Nardout-Lafarge, É., 2007 : 519)

Par son récit, la romancière s'évertue simultanément à « régler une affaire de famille, une histoire embarrassante et compliquée comme le sont toutes les histoires de famille » (*MT* 65), celle du passé colonial de la province. En juxtaposant le présent et le passé, la romancière soulève la question de l'identité sociopolitique instable du Québec. Les commentaires sur l'histoire et l'identité québécoises prolifèrent dans le roman :

Nous sommes les bâtards du Nouveau Monde. 'Ni Français, ni Américains ? Mais alors quoi ?' - Québécois, et ça suffit.' - 'Kébé quoi ?' - 'Québé-cois, c'est ça, oui, ça vient du Québec, mot de deux syllabes qui signifie, en indien, une ville haut perchée'. (*MT* 59)

Nous resterions la branche bâtarde d'Amérique (*MT* 114) continent découvert par hasard le huitième jour de la semaine, sur la route de l'encens, des soieries et des épices. (*MT* 88)

[...] race maudite[, r]ace de gagne-petits qui n'a gardé de son ascendance française que l'amour des ripailles et l'attrait de la rébellion. (*MT* 267)

Des provinciaux équipés de grosses voitures, pourvus de grands espaces, de grandes forêts, qui différencient à peine le dernier cru d'une fine champagne. (*MT* 114)

Pareil à l'héroïne du roman *Trestler*, issue d'une imagination malade de la narratrice, le Québec naît de « la graine de bâtard semée ici par les gouverneurs, les intendants et les soldats français » (*MT* 160). Cette réflexion sur le statut de la Belle Province est accentuée par la présentation de deux événements historiques des années 1980 – la visite du premier ministre français, Raymond Barre en 1979, nommé dans le roman *Monsieur B*, et la tournée royale d'Élisabeth II qui « rapporte dans ses bagages [le rapatriement de la constitution] » (*MT* 252). En se référant à ces deux faits historiques, la narratrice insiste sur la difficulté des relations entre le Québec et ses colonisateurs (Saint-Martin, L., 1994 : 122).

Pourtant l'Angleterre, reconnue par les visites hâtives de la Reine, et la France, qui a « bel et bien renoncé à nous » (*MT* 60), se trouvent loin. « [...] la France ou l'Angleterre [...] c'est finalement pareil » dit la narratrice à Eva, descendante de la famille *Trestler*. « Que l'une ou l'autre s'installe chez toi, chausse tes mules, utilise tes tabourets, ne change rien à l'histoire. Les deux se disputent des restes ». (*MT* 120-121). Bon gré mal gré, l'Histoire du

Canada s'attache à celle des États-Unis, pays avec lequel le Canada partage « près de 9000 kilomètres de frontière, souvenez-vous, c'est trois cent fois la largeur du Pas-de-Calais » (*MT* 253). Le sort des Canadiens et celui des Américains fusionnent intimement. « Même en nous déplaçant, nous restions perpendiculaires à l'un de ses bords. Même en courant les routes, nous restions collés aux USA » (*MT* 263), affirme l'écrivaine durant une des discussions.

Les deux histoires sur le passé soulignent, elles aussi, le rapport entre les deux pays. Liés aux événements de l'actualité, les récits sur les tentatives de conquête du territoire canadien par son voisin, la première à laquelle voulait participer J.J. Trestler et la seconde connue et racontée par sa fille, mettent en relief la solitude du Canada en Amérique du Nord. Au cours de ces incursions, les Canadiens comptaient en vain sur le soutien des Européens, toujours trop occupés par les querelles sur le Vieux Continent afin d'aider son enfant nord-américain. Le roman prône ainsi la rupture avec le clivage identitaire des Québécois car, pour la romancière, il est grand temps de finir avec les pesanteurs du passé pour ouvrir la voie au « huitième » jour d'Amérique, « une genèse menée enfin à terme » (Gontard, M., 1999 : en ligne). Alors le pays devrait assumer son identité nord-américaine :

Derniers héritiers d'une langue morte, nous avons été floués par l'histoire. Ici, il n'y a pas de généalogie, mais des générations. Pas de territoire, mais des terres à l'infini. Pas de pays, mais des paysages, des saisons, quatre, prétendaient les anciens manuels de géographie. La visite de Monsieur B ne changerait rien. Nous resterions les missionnaires de la francophonie. Opiniâtres dans notre refus des *week-end*, *shopping* ou *parking* du pays mère qui souhaitait parler anglais – la langue de l'Amérique –, nous continuerions de rouler le rocher de Sisyphe, heureux de nous consacrer à un destin sublime. (*MT* 66)

Le roman finit par la présentation de quelques faits importants. D'abord, l'écrivaine raconte le projet de la vente de la maison car, comme le souligne la narratrice, « elle a peut-être remplie sa mission. Elle a servi de lien à deux époques, deux façons de penser, d'exister. » (*MT* 287). Puis ont lieu la signature du contrat entre Catherine et son père, et quelque temps après, la mort de J.J. Trestler. De plus, le compagnon de l'écrivaine, Stefan, quitte la maison. Le dernier fait relaté concerne la plus grande étoile, Eta Carinae, qui va mourir. Cet astre, un des

plus lumineux de la voie lactée, « [achève] sa révolution » (MT 305). Et cet événement calme la narratrice :

Eta Carinae me rassurait. Elle me replaçait dans l'orbite des temps immémoriaux, des espaces illimités. Elle inaugurait un cycle qui anéantissait la mémoire. J'oubliais le départ de Stefan, la chute de la maison Trestler, l'angoisse d'Éva et de Benjamin. J'oubliais le compte rendu de futurologie que je devais rédiger sur les neuf pays des Amériques répertoriés par le Washington Post, parmi lesquels figuraient le Québec, Mexamérica, Écotopia, le Grand Désert. J'oubliais Catherine, la mort du père. J'oubliais chacune des vies et des morts en suspens dans nos veines. J'oubliais les légendes apprises, le roman inachevé. Il n'y avait pas d'histoire possible, mais des récits, des anecdotes, des épisodes. Pas d'amour ni de destin durables, mais des coïncidences, des audaces, des sursis gagnés sur le hasard. (MT 305-306).

Par son récit, la narratrice rend possible une nouvelle manière de raconter l'Histoire de l'Amérique du Nord et permet au huitième jour d'Amérique de venir.

## Conclusion

Les romans historiques québécois de 1981 à 1998 s'éloignent des romans historiques traditionnels par leurs traits formels et thématiques. Ce qui distingue ces romans, c'est avant tout la problématisation de l'Histoire au sein même du récit. L'Histoire avec une majuscule est continuellement remise en question par le biais du narrateur conscient des limites de la science historique. Dans ces récits, le discours historique est utilisé en vue d'une contestation de sa légitimité et le matériel historique s'y inscrit donc de manière différente par rapport au récit historique traditionnel. *La tribu* de François Barcelo, *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel, *La Terre promise, Remember!* de Noël Audet et *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska élaborent leur propre lecture du passé en retravaillant les événements historiques afin de donner au lecteur une vision éclatée du réel. Dans les romans à l'étude, le réexamen de l'Histoire vise à déconstruire et à désoccidentaliser le discours historique et nous autorise à lier ce genre à l'esthétique postmoderne et aux études postcoloniales.

## **CHAPITRE VI**

### **ROMAN HISTORIQUE ET RÉALISME MAGIQUE**

## **1. Le réalisme magique et le roman québécois**

D'après Petr Kylaoušek, « la présence du merveilleux dans le roman québécois n'est pas un fait nouveau. Dès les années 1960, notamment, il marque l'œuvre romanesque de Jacques Ferron, mais aussi d'autres romanciers tels Michel Tremblay ou Yves Beauchemin. » (2007 : 100). Selon Kylaoušek, trois facteurs structurels rendent possible la rencontre du romanesque et du merveilleux dans le contexte québécois. Premièrement, la forte position dans la culture québécoise de l'oralité dérivant du folklore. Deuxièmement, un fondement ontologique spécifique du conte merveilleux né au Canada français et au Québec, par rapport au conte merveilleux d'origine européenne, qui se situe à mi-chemin entre le récit merveilleux d'inspiration folklorique et le conte fantastique. Troisièmement, à partir des années 1960 l'intérêt que témoignent certains écrivains québécois à l'oralité, à l'imaginaire et aux traditions populaires en y cherchant un nouveau moyen d'expression semble grandir (2007 : 100).

Dans le roman québécois le recours au merveilleux rencontre la tendance dominante des lettres d'Amérique latine, à savoir le réalisme magique. Traditionnellement utilisé pour parler de la littérature sud-américaine, le concept s'étend de plus en plus à d'autres littératures du monde entier. Profondément lié à la problématique historique, il permettrait de mieux saisir l'évolution du roman historique au Québec à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

## **2. Le réalisme magique : mise au point**

Comme le remarque Tomasz Pindel, traducteur polonais de la littérature hispanophone, le terme « réalisme magique » (*realismo mágico*) a fait une carrière éblouissante dans la critique littéraire du XX<sup>e</sup> siècle (2004 : 211). Malgré cette popularité énorme dont témoigne le succès éditorial foudroyant du texte phare, *Cent ans de solitude*,

l'œuvre la plus traduite et la plus lue en espagnol<sup>76</sup>, les études destinées au réalisme magique semblent peu nombreuses comme si les universitaires prenaient leurs distances vis-à-vis de cette « formule magique » (Pindel, T., 2004 : 213) qui hante la littérature latino-américaine, à ce concept « galvaudé » par la critique littéraire (Le Fustec, C., 2010 : en ligne).

La genèse du terme est européenne. On assigne communément la parenté de l'expression « réalisme magique » à l'Allemand Franz Roh. Ce jeune critique d'art est le premier à utiliser le terme « Magischer Realismus » dans le titre de son ouvrage *Nach-expressionismus, magischer Realismus : Probleme der neuesten europäischen Malerei (Post-expressionnisme, réalisme magique : problèmes de la nouvelle peinture européenne)* publié en 1925 (Pindel, T., 2004 : 215). Franz Roh emploie cette tournure pour parler d'une nouvelle tendance post-expressionniste, courant pictural d'Europe naissant dans les années 1920. Ce critique d'art allemand désigne ainsi une préférence à rapprocher la magie et le réalisme, un penchant à imaginer « des objets fantastiques » et à associer le quotidien à l'exotisme inopiné (Pindel, T., 2004 : 215). Selon Roh, cette peinture a pour but de représenter le merveilleux de la réalité en plaçant les choses et les faits quotidiens dans une perspective et un contexte spécifiques. Presque simultanément en peinture allemande, on commence à utiliser le vocable « Neue Sachlichkeit » – « nouvelle objectivité »<sup>77</sup> – en référence à l'exposition de Gustav Hartlaub à Mannheim en 1925.

Deux ans après la publication du livre de Franz Roh, le terme est introduit en Amérique hispanique par la *Revista de Occidente* grâce à José Ortega y Gasset et sa traduction des extraits de Roh d'abord et de l'ouvrage entier ensuite (Pindel, T., 2004 : 216). Le Vénézuélien Arturo Uslar Pietri utilise le premier cette appellation dans son essai « El

---

<sup>76</sup> L'œuvre de García Márquez a été traduite en 35 langues et vendue, depuis sa publication en 1967, à 30 millions d'exemplaires à travers le monde. « García Márquez fête ses 'Cent quarante ans de solitude' », *Haiti Progrès*, vol. 25, numéro 01 du 14 au 20 mars 2007 : 20 <http://www.haitiprogres.com/pdf/H01P20.pdf> consulté le 4 août 2010.

<sup>77</sup> « [C]hoć jednocześnie zaczęto stosować inną nazwę *Die Neue Sachlichkeit* (Nowa Rzeczowość) [...] » (Pindel, T., 2004 : 215).

cuento venezolano » dans le recueil *Letras y hombres de Venezuela* de 1948 pour caractériser l'écriture des jeunes romanciers latino-américains des années 30 et 40 du XX<sup>e</sup> siècle résistant au réalisme (Pindel, T., 2004 : 217). Le terme se popularise vite dans les milieux littéraires hispanophones notamment grâce à Alejo Carpentier à qui on attribue la véritable naissance du réalisme magique en lettres latino-américaines (Le Fustec, C., 2010 : en ligne). Ce romancier cubain devient le théoricien majeur du réalisme magique dont il pose les bases en 1949 dans le prologue de *El reino de este mundo* (*Le Royaume de ce monde*), œuvre de fiction historique, racontant l'histoire d'Haïti. Dès les premiers textes théoriques, on donne au réalisme magique de diverses significations et ses définitions s'appuient sur des fondements très discutés (Pindel, T., 2004 : 212).

La publication en 1955 dans la revue new-yorkaise *Hispania* de l'article « Magic Realism' in Spanish American Fiction » par Angel Flores, universitaire de Queens College, marque le véritable début du débat théorique sur le réalisme magique (Pindel, T., 2004 : 221). Pour Angel Flores, la nouveauté de la littérature réaliste magique réside dans l'amalgame (amalgamation) du réalisme et du fantastique<sup>78</sup>.

Dans les années qui suivent, le débat concerne surtout la dénomination de manière à ce que la question passe « du niveau analytique au niveau terminologique » (Vautier, M., 1991a : 41). Il existe des textes ou des auteurs que personne n'hésite à classer comme réalistes magiques : Carlos Fuentes, Miguel Angel Asturias, Alejo Carpentier et Gabriel García Márquez. Ils sont probablement les seuls à obtenir l'unanimité quoique cela ne soit pas vrai pour tous leurs ouvrages (Weisgerber, J., 1987 : 126). Certains critiques délibèrent s'il faudrait ajouter à ce corpus Juan Rulfo ou encore Jorge Luis Borges ou Julio Cortázar. Maintes divergences parmi les conceptions du réalisme magique découlent évidemment de la diversité des ouvrages considérés comme les textes réalistes magiques.

---

<sup>78</sup> « [A]malgamation of realism and fantasy » (cité par Pindel, T., 2004 : 222).

Bien des théoriciens et universitaires mettent un signe d'égalité entre le réalisme magique et le *real maravilloso*, réel merveilleux, notion dont Alejo Carpentier est le fondateur. Pourtant comme le remarque Roger Bozzetto :

[c]es deux expressions ne sont pas équivalentes. On pourrait remarquer que le « *real maravilloso* » renvoie à l'objet, le monde, en soi « merveilleux » : il institue un *rapport original au monde*. Par contre le « réalisme magique » fait allusion à un monde de représentation de l'objet. Il renvoie à une *esthétique*. Mais les œuvres constituent peut-être le lieu et le moyen pour que cette vision du monde et ces tentatives esthétiques se conjoignent. (c'est nous qui soulignons) (1998 : en ligne)

D'après Tomasz Pindel, même si la plupart des caractéristiques du réalisme magique et celles du réel merveilleux<sup>79</sup> se ressemblent dépendamment des théoriciens, ce qui rend les courants différents l'un de l'autre, c'est la perspective narrative (2004 : 260).

Alejo Carpentier est lui aussi à l'origine d'une confusion qui nourrit encore à présent le discours littéraire hispanophone quant à la distinction entre le réalisme magique et le réel merveilleux. L'un des obstacles majeurs à définir le réel merveilleux réside dans l'appréhension de la réalité dans le contexte latino-américain. Comme le souligne Alejo Carpentier, le merveilleux du réel, l'étrangeté, reste le patrimoine naturel du continent américain car « tout est merveilleux dans une histoire qu'il est impossible de situer en Europe, et qui est tout aussi réelle, toutefois que n'importe quel événement exemplaire consigné, en vue d'une édification pédagogique, dans les manuels scolaires. Mais qu'est ce que l'histoire de l'Amérique si ce n'est pas une chronique du réel-merveilleux? » (cité par Fauchier, J., 2002 : 11). Ainsi en Amérique latine, le référent demeure-t-il dissemblable de ceux en Europe ou en Amérique du Nord, car ce qui reste merveilleux pour les Occidentaux relève de « la réalité quotidienne pour beaucoup de peuplades latino-américaines » (Risco, A., 1994 : 71).

Pour Carpentier, comme il le souligne dans le prologue du *Royaume de ce monde*, « la sensation du merveilleux présuppose une foi. Ceux qui ne croient pas aux saints ne peuvent

---

<sup>79</sup> Avant tout, les deux, réalisme magique et réel merveilleux, prennent racine dans le surréalisme et utilisent la même technique d'esthétiser pour présenter la réalité. (« Realizm magiczny i lo real maravilloso posiadają niewątpliwie szereg cech wspólnych – surrealistyczne korzenie i technikę estetyzacji opisywanej rzeczywistości – niemniej wykazują zasadnicze rozbieżności pod względem narratorskiej perspektywy » (Pindel, T., 2004: 260).

pas être guéris par des miracles de saints... » (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 36). L'un des piliers du réel merveilleux s'avère alors la foi : il faut croire au merveilleux, au surnaturel pour pouvoir céder à sa sollicitation. Par conséquent, dans un texte réaliste magique, l'auteur brosse une collectivité de la classe paysanne d'une époque pré-technologique qui a une foi naïve, chez laquelle la tradition orale demeure toujours vive et laquelle accepte la réalité plus bizarre que la fiction (Vautier, M., 1998 : 206). Le réalisme magique présente alors d'une perspective pré-technologique, voire pré-littéraire (Vautier, M., 1998 : 206), l'univers dans lequel tout est possible, même l'événement le plus bizarre, étrange ou anormal.

Le réalisme magique débouche alors sur le refus de l'opposition européenne classique entre la réalité et l'imaginaire. La notion de réalisme magique, ou plutôt selon les termes de Alejo Carpentier celle de « *real maravilloso americano* », vise à s'écarter du fantastique à l'europpéenne ou à l'anglo-saxonne, à « contrer l'hégémonie culturelle des puissances [...] et leur tendance à définir une 'norme' culturelle » (Le Fustec, C., 2010 : en ligne). Afin de ne pas entrer dans un moule littéraire européen et de ne pas chercher, comme les surréalistes et autres « fantastiqueurs », à créer à tout prix le merveilleux, il faut tout simplement observer la réalité américaine car elle comporte en soi cet élément merveilleux. Après son séjour en Europe, Alejo Carpentier confronte ces deux attitudes artistiques :

Après avoir senti le sortilège nullement fallacieux d'Haïti, trouvé des résonances magiques sur les chemins de latérite du Plateau central, entendu les tambours du Pedro et du Rada, je fus tenté de rapprocher la réalité que je venais de vivre de la *chasse épuisante au merveilleux* qui caractérisa certaines littératures européennes de ces trente dernières années. (c'est nous qui soulignons) (cité par Fauchier, J., 2002 : 12).

Ainsi, d'après le romancier cubain, le fantastique est marqué par l'artifice et par conséquent par le mensonge en dépendant du pacte littéraire entre le lecteur et l'auteur étant *chasseur de merveilleux*. Par comparaison à *real maravilloso*, le merveilleux auquel les surréalistes ont recours n'est pas « autre chose qu'un subterfuge littéraire qui devient

ennuyant à la longue » (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 35). Comme le remarque Alejo Carpentier, présenter le réel merveilleux veut dire décrire une réalité différente de celle connue des Européens, mais pas pour autant moins authentique. Le réel merveilleux semble être, pour cet écrivain, « notre réel merveilleux, tel que nous le trouvons à l'état brut, latent, omniprésent, dans tout ce qui est latino-américain » (cité par Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 35). Correspondant aux croyances d'une culture donnée et faisant déjà partie du quotidien, le merveilleux n'est pas création ni pose artistique. L'un des critiques résume cette perception de la réalité et les conséquences qui en découlent comme suit :

C'est sans doute pour définir cette réalité hors des normes que les critiques de la génération de Miguel Angel Asturias et Alejo Carpentier ont ajouté au terme réalisme les qualificatifs apparemment contradictoires de « fantastiques » ou de « merveilleux », et plus généralement de « magique ». Plus justement aussi, car une imagination souvent effrénée et la recherche (réussie) d'une forme-miroir de cet environnement hallucinant ont fait de ces créateurs des mages de l'écriture. (cité par Fauchier, J., 2002 : 13).

L'appellation « réalisme magique » semble, tel un oxymore, rapprocher deux termes apparemment contradictoires car « réalisme » et « magique » représentent deux visions du monde opposées, au moins d'un point de vue traditionnel, européen. Alors le but principal d'un écrivain « magico réaliste » n'est pas de copier la réalité, comme le font les réalistes, ni de la transgresser, comme c'est le cas de surréalistes, mais de « capter le mystère palpitant dans les choses » car étant confronté à une réalité autre, l'artiste vise à la dé-faire pour dévoiler du « mystérieux dans les choses, la vie, les actes humains » (Bozzetto, R., 1998 : en ligne).

Force est de constater que quasiment tout le problème du réalisme magique se résume à la question-clé pour toute la littérature du continent, à savoir comment parler de la réalité de l'Amérique latine? Depuis l'époque des grandes découvertes, tout au long de la période coloniale jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le Nouveau Monde a toujours été regardé à travers les « yeux européens » et la littérature a utilisé les modèles provenant de l'Ancien Monde pour en parler. Cette perspective européenne est propre non seulement aux Européens mais aussi aux

habitants du Nouveau Monde qui perçoivent leur propre réalité d'une façon stéréotypée en recourant aux moyens caractéristiques des maîtres européens (Pindel, T., 2004 : 235). Le réalisme magique s'avère alors une issue, un mode nouveau qui rend possible une description autre de la réalité « merveilleuse » américaine.

En s'appuyant sur les travaux des années 1990 visant à théoriser le réalisme magique tels que *El realismo mágico, cosmós latinoamericano* de Gloria Bautista Gutiérrez de 1991, « Scheherazade's Children » de Wendy B. Faris, article sorti en 1995 et *Historia verdadera del realismo mágico* de Seymour Menton publié en 1998, Tomasz Pindel énumère trois caractéristiques principales du texte réaliste magique qui se répètent dans la plupart de ces écrits théoriques récents. Premièrement, la réalité représentée de l'ouvrage réaliste magique ressemble à la réalité du lecteur mais s'y produisent les événements merveilleux, magiques, insolites qui ne semblent pourtant pas violer les lois de la nature et se lient harmonieusement au quotidien. Par contre, la pratique propre à ce genre de textes est de présenter les événements et les faits quotidiens, ordinaires comme s'ils étaient magiques et merveilleux. Deuxièmement, cite Pindel, ce caractère merveilleux compris dans l'univers représenté tire son origine dans une certaine façon de penser, « primitive », populaire, éloignée du rationalisme, et se réfère au mythe en tant que certaine structure servant à expliquer les mécanismes du monde. Finalement le langage des textes réalistes magiques s'avère simple et clair, vise la précision, évite l'extravagance formelle mais fait souvent preuve d'inventivité (2004 : 243-244).

Pour couper court les discussions sur les divergences et convergences du réalisme magique et d'autres concepts dont le fantastique ou le merveilleux, Tomasz Pindel constate que : « la littérature du réaliste magique est un phénomène qui se situe entre le merveilleux, le fantastique et le réalisme, elle possède des éléments de tous ces courants mais elle n'appartient entièrement à aucun d'eux » (2004 : 309 ; notre traduction – E.B.). D'après

Antón Risco, il semble indispensable de mentionner que le réalisme magique, ainsi que le réel merveilleux, s'est formé en Amérique latine, contrairement au fantastique, et c'est un concept qui découle de « la volonté pure et simple des critiques de la littérature latino-américaine, de lire le corpus touchant le fantastique ou le merveilleux d'une façon particulière, pour ainsi dire *autochtone* » (1994 : 71) (c'est l'auteur qui souligne).

Bien que les écrivains latino-américains aient longtemps monopolisé l'usage de l'expression « *realismo mágico* », de nos jours le réalisme magique gagne du terrain en Occident en tant que mode narratif privilégié et dépasse largement les frontières de l'Amérique latine, sa patrie d'adoption. À présent, les critiques littéraires occidentaux ont tendance à appliquer les notions de réalisme magique et de réel merveilleux aux lettres du monde entier. En pratique littéraire contemporaine, on utilise le plus souvent le réalisme merveilleux afin de commenter les écrits antillais tandis que le terme « *real maravilloso* » a le dessus dans les commentaires sur la littérature hispano-américaine et les littératures des pays postcoloniaux non-antillais comme le Canada anglophone ou l'Inde (Vautier, M., 1991a : 41).

### **3. Le réalisme magique en tant que discours postcolonial<sup>80</sup>**

D'après Wendy B. Faris, auteure d'un ouvrage récent sur le réalisme magique, il ne serait pas exagéré d'affirmer que le réalisme magique constitue la plus importante tendance dans la littérature contemporaine mondiale et son universalité grâce aux ouvrages des romanciers tels que Gabriel García Márquez, Salman Rushdie et Ben Okri dénote qu'il représente un discours à large application (Faris, W. B., 2002 : 101). Actuellement le concept s'est tellement répandu qu'on recherche ses manifestations même dans des zones culturelles avec lesquelles il n'a eu aucun rapport au début, comme par exemple les lettres britanniques (Le Fustec, C., 2010 : en ligne). Cela semble d'autant plus paradoxal que le concept se voulait

---

<sup>80</sup> Nous empruntons le titre de ce chapitre à celui de l'article « *Magic as Post-colonial Discourse* » de Stephen Slemon.

au départ distinct du canon proposé par l'Europe. Il est intéressant de voir comment la mondialisation de ce phénomène conduit à retravailler la notion de frontière car « à bien des égards, le réalisme magique se pose comme le discours de l'absence de frontière, entendue comme la ligne de démarcation qui sépare et oppose » (Le Fustec, C., 2010 : en ligne). Il est évident que le réalisme magique dépasse les frontières : d'une part les frontières génériques, car c'est un concept qui passe du contexte pictural au contexte littéraire, d'autre part les frontières géographiques, puisque né en Europe, il est transféré sur le sol sud-américain où il connaît son véritable essor. D'ailleurs le réalisme magique, comme le suggère son appellation, marie explicitement des éléments réalistes et des composants magiques, alors il a pour base la conjonction des notions antinomiques.

Il est à remarquer que ce qui paraît différencier ce concept de beaucoup d'autres, c'est le fait que le réalisme magique parcourt un chemin différent du chemin traditionnel car pour la première fois, c'est la littérature venue de l'Amérique hispanique qui est imitée par l'Europe alors que les modèles dont le Nouveau Monde s'est toujours inspiré, prenaient la direction inverse. Certains critiques expliquent la popularité de ce type de romans, qui s'est doublée dans les années 60 et 70 du boom de la littérature hispano-américaine, par l'épuisement de la littérature européenne. Par conséquent, ce « sang nouveau », cette « brise d'air frais » ont été accueillis avec un grand enthousiasme par les lecteurs européens, avides de nouveautés thématiques et structurelles (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 37).

Le réalisme magique se présente comme un moyen rendant possible l'éloignement des modèles européens et il permet de se dresser contre la domination des cultures des empires. Ainsi aide-t-il à « déseuropénéiser » la littérature de l'Autre et comme le discours postcolonial, il se situe hors le discours en provenance des grands centres. L'usage du réalisme magique signifie la résistance à l'assimilation au centre et il constitue un défi lancé au réalisme d'origine européenne en visant à ne pas traduire l'Autre par le Nous.

#### 4. Le réalisme magique et le roman historique

La plupart des œuvres réalistes magiques sont des fictions historiques ayant leur source dans l'Histoire des patries de leurs auteurs. C'est aussi le cas du texte fondateur d'Alejo Carpentier, *le Royaume de ce monde*, œuvre très marquée par les faits authentiques tels la révolution haïtienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, présentant par les yeux du protagoniste Ti Noël, esclave noir, le parcours agité au terme duquel Haïti conquiert son indépendance. Malgré le merveilleux de l'univers représenté, les textes réalistes magiques restent profondément ancrés dans la réalité et mettent en avant une réflexion incessante sur les événements historiques et politiques du Nouveau Monde afin de « désacraliser l'unique version officielle des faits en créant d'autres versions » (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 38). Aussi Gabriel García Márquez dans son *Cent ans de solitude* s'inspire de l'Histoire pour présenter une fresque de sa Colombie natale et de l'Amérique latine en y incorporant des éléments magiques. Le romancier colombien écrit aussi en 1975 *El otoño del patriarca* (*L'automne du patriarche*), l'histoire d'un général « entre cent sept et deux cent trente-deux ans » gouvernant en tyranneau un pays arriéré, quelque part en Amérique du Sud, une sorte de satire de tous les régimes dictatoriaux. D'ailleurs, comme le souligne Antonio Risco, toute l'œuvre romanesque de García Márquez se présente comme « une somme historique onirique de l'Amérique latine dans laquelle le merveilleux – par essence inexplicable – peut en même temps signaler l'absurdité du monde [...] » (1983 : 50). Selon lui, après l'auteur de *Cent ans de solitude*, l'Histoire de ce continent devrait être revisitée car elle reste encore à réécrire.

Selon Alejo Carpentier, au Nouveau Monde, on rencontre au moins deux versions de l'Histoire : celle qui est officielle, le plus souvent inspirée par l'Europe et de nombreuses versions non-officielles. La seconde version prend souvent la forme de réalisme magique où on subvertit la version officielle au moyen de la magie et du mythe (Vautier, M., 1991b : 49-

50). Soucieux de faire comprendre aux lecteurs que l'Histoire reste une des histoires parmi autant d'autres possibles, les auteurs confrontent leurs fictions aux discours officiels (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 38). Ils offrent une vision multiple du passé en interrogeant la fonction de l'Histoire et du récit historique. Comme le remarque Marie Vautier :

[d]ans les œuvres réalistes magiques, on a l'impression que le conteur/narrateur maîtrise sa propre version des événements, et que le défi qu'il pose à l'Histoire offre la promesse d'une ré-vision du passé qui n'est *pas* dominée par une attitude contestataire ou cynique. Le roman réaliste magique ne rejette pas l'Histoire en soi, il s'intéresse à l'Histoire, mais sa façon de redire le passé lance un défi à la version traditionnelle de l'Histoire – version inspirée à l'origine par l'élément colonisateur. (c'est l'auteur qui souligne) (1991a : 42).

C'est là justement que les œuvres réalistes magiques rencontrent les *postcolonial studies* : enfin, le « colonisé placé hors de l'histoire » (Memmi, A., 2002 : 111) peut prendre la parole et offrir sa petite histoire.

D'après Marie Vautier, il existe une différence majeure entre le réalisme magique et *lo real maravilloso* visible précisément dans leur perception de l'Histoire. Pour elle, le réalisme merveilleux semble toujours affecté d'une vision du monde en partie coloniale dans laquelle on persiste à mettre en doute le discours historique dominant. On s'oppose aux événements du passé ou on adopte une attitude cynique face à l'historiographie, mais on réagit constamment contre l'Histoire, ce qui correspondrait à l'attitude propre au discours décolonisateur. En revanche, le réalisme magique se libère « du discours téléologique et homogène de l'Histoire traditionnelle » et accepte « l'hétérogénéité postmoderne face à l'historiographie et au mythe » (1991a : 42). Ainsi le réalisme magique s'approche-t-il du discours postcolonial partageant avec lui la même attitude vis-à-vis de l'Histoire (Vautier, M., 1991a : 44 et Vautier, M., 1998 : 205).

## 5. Qu'est-ce qu'un texte réaliste magique?

Selon Tomasz Pindel, la plupart des critiques essayant de théoriser le réalisme magique ont fondé leurs réflexions ayant égard à Gabriel García Márquez et son œuvre romanesque (2004 : 294). Gabo, comme on appelle le romancier en Amérique du Sud, est souvent considéré comme le père du réalisme magique et son influence sur les auteurs réalistes magiques reste indéniable vu la popularité de l'artiste et le succès de son ouvrage le plus lu, *Cent ans de solitude*. Sa définition du courant embrasse grosso modo celle d'Alejo Carpentier. Aux dires de García Márquez, le réalisme magique est tout simplement le réalisme du continent. D'après lui, en Amérique du Sud, les choses qui semblent inconcevables ailleurs sont possibles. Il suffit de les présenter en faisant appel à un nouveau langage et à de nouvelles techniques de narration (Pindel, T., 2004 : 294-295). Cette conviction résulte d'une perception du monde *sui generis* du nobliste colombien.

*Cent ans de solitude*, le classique du réalisme magique, ouvrage réaliste magique par excellence, l'un des textes les plus « trompeurs » et les plus « impénétrables » de la littérature contemporaine, est classé parmi d'autres œuvres « infantiles pour adulte » comme *Gargantua et Pantagruel*, *Tristram Shandy*, *Don Quichotte de la Manche* ou *Alice de l'autre côté du miroir* (Pindel, T., 2004 : 294-295). Ce fameux roman est une saga qui présente les péripéties de la famille Buendía fondatrice de Macondo, bourg perdu dans une jungle sud-américaine. Le récit raconte l'histoire de quelques générations des Buendía, qui, selon la prophétie d'un vieux gitan, sont contraints à vivre cent ans de solitude. À travers ce village imaginaire, le narrateur nous plonge dans une fresque spécifique de la Colombie et de tout le continent sud-américain. Aux dires d'un des commentateurs de Gabriel García Márquez, on pourrait considérer *Cent ans de solitude* comme un microcosme de la société colombienne moderne, comme « une parabole, plus ou moins fidèle à la réalité, du destin de la Colombie, au moins par restriction du peuple latino-américain » (cité par Diop, E. H. A., 2002 : en ligne) même si

dans ce petit village les gens volent sur des tapis volants et les personnes mortes reviennent. Le livre est une synthèse de l'Histoire de l'Amérique latine toute entière dès sa découverte par les Européens jusqu'à l'époque actuelle; dès l'époque de l'innocence « primitive », par la période d'influences européennes et de transformations rapides jusqu'à sa décadence (Pindel, T., 2004 : 296).

L'un des critiques accentue cet ancrage dans la réalité de l'ouvrage de Gabriel García Márquez et sa corrélation avec la réflexion d'époque comme suit :

On a parlé, à propos de son œuvre, de réalisme magique, ce qui est vrai. Mais je crois que ce qui fait de cette œuvre très engagée et très valable une œuvre finalement très politique, c'est qu'elle décrit la situation non seulement de la Colombie, mais de tous les *pays dépendants*. García Márquez décrit au niveau de l'univers non conceptuel, cette *situation de dépendance* : l'isolation de Macondo. (c'est nous qui soulignons) (cité par Diop, E. H. A., 2002 : en ligne).

Alors les problèmes du continent sont également ceux du petit monde de Macondo et le village connaît les luttes et les conflits représentatifs de la Colombie et de l'Amérique du Sud. Grâce à l'usage des mythes, autochtones aussi bien que bibliques, l'auteur nous présente un panorama social destiné à critiquer des systèmes en usage sur le sol latino-américain, tels le pouvoir politique dictatorial et la domination économique (Diop, E. H. A. 2002 : en ligne).

Ainsi sur le plan littéraire, on retrouve le réalisme magique lorsque les événements se produisent sur une toile de fond réaliste et vraisemblable. D'après les personnages de l'univers fictif, le monde dans lequel ils fonctionnent est aussi « rationnel » que le nôtre. Même au moment où un fait extraordinaire se manifeste, il n'ébranle pas ce monde et s'insère naturellement dans la trame du récit. Aucun élément ne met en cause le déroulement du fait magique ni son interprétation (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 35).

Dans l'œuvre réaliste magique, le narrateur nous offre un monde où tout est possible et il fait semblant de dépasser les limites assignées à la réalité quotidienne sans pour autant s'efforcer à justifier la plausibilité de ce qu'il présente (Weisgerber, J., 1987 : 129). La plupart des faits merveilleux sont donc présentés par le narrateur qui ne suggère aucunement que les

merveilles ne sont pas réelles. Au contraire la narration objective et sèche ainsi que la nette distance du narrateur face à l'affabulation font admettre tous les événements comme vrais (Pindel, T., 2004 : 298). Cette attitude « imaginante » n'engendre pourtant pas une fuite hors de la réalité. Au contraire le dépassement rend possible l'aiguïssement de la sensibilité à l'égard de celle-ci (Weisgerber, J., 1987 : 129). Certes, Macondo apparaît comme un pays mythique, toutefois l'auteur demeure sensible à l'actualité tout en sollicitant les mythes.

Ce qui est aussi caractéristique de *Cent ans de solitude*, et d'autres textes réalistes magiques, c'est le fait que le narrateur regarde la réalité à travers les yeux d'un homme formé par la perception du monde « non-occidentale », irrationnelle, « non-civilisée », « non européisée », ceux d'un homme naïf du point de vue rationnel, croyant au merveilleux, ne se laissant pas diriger par le jugement critique logique (Pindel, T., 2004 : 210). Il dépeint une communauté où la foi et la tradition orale prédominent et l'intrigue se perd dans des contes magiques, mythiques et allégoriques placés hors du temps et hors de la « réalité » (Vautier, M., 1991a : 42). Le narrateur recourt à la magie vaudou, à l'imaginaire des peuples primitifs par exemple africains, à la cosmogonie indigène et aux rites païens ainsi qu'à la légende chrétienne coloniale (comme le Christ indien et la Vierge noire). Les croyances, les mythes et les légendes de trois peuples – l'indigène, le Noir et le Blanc – se confondent. Tout cela dans un environnement « exotique », une flore et une faune spécifiques, un habitat abondant (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 35-36).

D'après Tomasz Pindel, nous pouvons parler de deux techniques auxquelles fait appel Gabriel García Márquez dans son fameux écrit, qui font d'un texte un ouvrage réaliste magique : la « mirabilisation du quotidien » et la « quotidiennisation du merveilleux »<sup>81</sup>. La première méthode tend à rendre la quotidienneté merveilleuse et elle consiste à représenter des objets et des événements ordinaires comme s'ils étaient étranges ou bizarres. La

---

<sup>81</sup> Afin de bien rendre compte de ces deux techniques, Tomasz Pindel forge les néologismes, « ucodownianie codzienności » et « ucodziennianie cudowności », que nous proposons de traduire par la « mirabilisation du quotidien » et la « quotidiennisation du merveilleux ». (2004 : 301).

deuxième, nommée la « quotidiennisation du merveilleux », vise à rendre le merveilleux quotidien et elle se résume à tisser dans la trame des événements fantastiques ou merveilleux. Pourtant ceux-ci sont représentés comme quotidiens et ne bouleversent pas l'ordre du monde. Dans *Cent ans de solitude*, la première technique est visible lorsque le narrateur présente des objets d'usage quotidien tels le « terrible » dentier de Melquíades, la lunette ou l'amiant, toutes ces « inventions extraordinaires », voudrait-on ajouter d'origine « européenne », qui arrivent au village par l'intermédiaire des Gitans. Quant à la seconde méthode, Gabriel García Márquez l'utilise à profusion : certains personnages vivent trop longtemps, Remedios est élevée au ciel, le Père Nicanor lévite, le jeune Auréliano prévoit l'avenir, l'épidémie d'insomnie frappe le village, un des Buendía, Mauricio, est sans cesse suivi de petits papillons jaunes, des habitants de Macondo volent sur des tapis volants, et ainsi de suite.

Le réel se marie facilement au merveilleux car tout est présenté avec une apparente simplicité narrative. Pourtant au moment où le lecteur est prêt à accepter le monde figuré comme merveilleux, de nombreuses données du quotidien le plus banal mettent en parallèle ce monde étranger et étrange avec celui connu du lecteur. Les récits réalistes magiques développent ainsi des éléments historiques et sociaux du quotidien dans une perspective humoristique et déformante.

## **6. *La tribu* – un roman réaliste magique?**

Dans *La tribu*, comme dans un texte réaliste magique, les événements se déroulent sur une toile de fond réaliste et vraisemblable, pourtant les aventures des héros, membres d'une petite tribu amérindienne, les Clipocs, s'avèrent invraisemblables et peu communes. Avec adresse, le narrateur entrelace les faits majeurs de l'Histoire de la province dans son histoire « fantastique » (Vautier, M., 1998 : 209). Ainsi « l'univers 'magique' du roman englobe[-t-il]

une réflexion soutenue sur les événements historico-politiques du Nouveau Continent » (Vautier, M., 1991a : 44).

Comme nous l'avons déjà mentionné, le classique du réalisme magique *Cent ans de solitude* est une saga narrant l'histoire des Buendía du village Macondo. Pourtant au moyen des aventures des membres de cette famille originale, l'auteur retrace l'histoire de la Colombie et de l'Amérique Latine, commençant par sa découverte par les Européens, passant par ses transformations rapides et finissant par sa décadence. De même, la petite tribu barcelonienne synthétise le sort des Premières Nations et celui des Québécois en Amérique du Nord. Dès la dédicace, l'auteur suggère cette interprétation des aventures des Clipocs car il dédicace son œuvre « à toutes les tribus du monde qui tardent à succomber aux tentations de la liberté » et il dénombre les Québécois à côté de neuf nations amérindiennes<sup>82</sup> :

Aux Cris et aux Montagnais, aux Algonquins et aux Hurons, aux Abénakis et aux Micmacs, aux Naskapis et aux Attikameks, aux Mohawks, aux Québécois et à toutes les tribus du monde qui tardent à succomber aux tentations de la liberté. (T 7)

Selon Krzysztof Jarosz, cette « dédicace [...] fonctionne, à l'orée de l'œuvre, comme une allégorie qui permet d'interpréter l'histoire de la petite tribu des Clipocs soit comme telle, soit comme une allégorie de l'histoire des Québécois depuis la découverte du Canada jusqu'à l'époque moderne » (2005 : 174-175).

Le récit commence au moment où une expédition « vieux-paysanne », c'est-à-dire française, touche la côte du Nouveau Monde au XVI<sup>e</sup> siècle et finit dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle par la signature d'un contrat entre les Clipocs et une certaine Société d'exploitation de la Grande Baie du Nord, accord traitant de questions territoriales. Le narrateur présente les aventures de la tribu qui connaît une période de prospérité nomade, qui doit apprendre à cohabiter avec les colons, qui supporte l'oppression « zanglaise », qui est

---

<sup>82</sup> Il est à noter que l'auteur omet dans cette énumération les Malécites. Les membres de cette communauté autochtone vivent sur le territoire québécois. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que l'Assemblée nationale a reconnu officiellement les Malécites comme onzième nation autochtone au Québec, y compris les Inuit, en 1989, soit huit ans après la publication du livre de François Barcelo. (Secrétariat aux affaires autochtones, [http://www.saa.gouv.qc.ca/relations\\_autochtones/profils\\_nations/malecites.htm](http://www.saa.gouv.qc.ca/relations_autochtones/profils_nations/malecites.htm) consulté le 20 février 2011).

dépossédée de ses droits et de ses terres, qui progresse puis décline, qui connaît des soulèvements patriotiques, des disputes linguistiques de même que des « élections spéciales » où le « non » triomphe. Quoique la « chronique clipocoise » (Jarosz, K., 2005 : 172) reste une lecture assez désinvolte de la réalité, il ne s'avère pas difficile de voir bien des analogies entre le monde « clipoc » et la quotidienneté des habitants du Québec et du Canada.

Les personnages barceloniens ressemblent aux contemporains mais ils vivent les aventures que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, né « sur le continent oriental » (T 69) il y a vingt-cinq mille ans vers la fin d'une grande glaciation, Grand-Nez, avec une poignée de membres de sa tribu à la recherche de la nourriture, fait pendant plusieurs jours une chevauchée effreinée à dos des rennes qui traversent la mer gelée « qu'ils [martèlent] d'un rythme commun, cli-poc-clac-cli-poc-clac » (T 77) pour s'installer sur un territoire nouveau. De même, la tribu fait un « voyage magique ». Poussés par l'arrivée de nouveaux voisins, les Clipocs se déplacent de plus en plus vers le nord. Un jour, lors d'une fête organisée pour rendre grâce à la nature au début de l'été, la tribu, établie sur une banquise pour un concours de pêche, se détache du rivage et commence à flotter au gré des courants. Les indigènes entament de cette façon une dérive de trente ans sur « un iceberg très vaste, mesurant près d'une demi-lieue de diamètre » (T 201). Enfin les Clipocs vivent :

[...] à l'abri des agressions qu'elle pouvait commettre ou dont elle pouvait être victime. Dès la première soirée, lorsqu'on perdit de vue le rivage, la tribu se trouva dans un délicieux isolement. Rien ne pouvait l'atteindre, la blesser, la transformer, l'affecter, la gêner, la troubler, la diluer, la provoquer. (T 201)

Finalement, la tribu retrouve sans le savoir l'endroit précis où elle a déjà vécu « comme si le destin avait vraiment existé et n'avait rien eu de mieux que tourner en rond » (T 218).

Dans cette « saga fantaisiste et désopilante d'une tribu imaginaire » (Michon, J., 1982 : 337), « l'histoire d'une bande d'Amérindiens » (Godbout, J., 1982 : 129), le romancier part d'une réalité connue du lecteur pour créer un univers fictif qui ne s'éloigne pourtant jamais de la référence première. Sous le voile du merveilleux ou de l'extraordinaire, qui fait

penser aux procédés du conte pour enfants, le narrateur juge ses compatriotes, cachés sous des noms curieux ou étranges tels le marquis-général de Trompart et l'amiral Blackburn, qui ressemblent à Montcalm et à Wolfe, acteurs principaux de la bataille des Plaines d'Abraham, et il commente les faits majeurs de l'Histoire québécoise devenus déformés sous la plume barcelonienne comme mentionnée ci-dessus la bataille de la Guerre de Sept ans ou le traité signé par les Clipocs se référant à la première grande entente du XX<sup>e</sup> siècle entre la couronne et les autochtones, la *Convention sur la Baie James et le Grand Nord québécois* signé par les Cris et les Inuits le 11 novembre 1975. Sous ce voile, le lecteur découvre les traits d'une réalité familière car les problèmes de la province deviennent ceux de la petite société.

Dans une des interviews, François Barcelo affirme d'ailleurs que son deuxième roman est avant tout un roman indépendantiste. Il est à souligner que la production romanesque barcelonienne a été injustement qualifiée de « fast food littéraire » et la critique n'a pas fait grand cas de sa charge sociale et politique. Entre autres Jacques Godbout souligne à propos de *La tribu* qu'« [o]n peut [l']aborder avec plaisir » cependant, selon l'écrivain, ce roman « n'a ni structure ni rebondissements » et « [o]n en lit les chapitres comme s'il s'agissait de contes pour enfants qui n'ont de liens entre eux que la voix de l'auteur, ou le temps qui passe » (1982 : 129). Bien des critiques se sont alors bornés à la forme et au côté divertissant des ouvrages barceloniens. Pourtant comme le remarque François Barcelo au cours d'un entretien :

quoi qu'on puisse penser, mon travail d'écrivain est toujours près de la réalité. [...] je crois que tous mes romans sont des critiques sociales, mais pas déguisées. Il me semble facile de reconnaître dans *Agénor...* une œuvre pacifiste. *La tribu* est un roman indépendantiste. *Ville-Dieu* serait plutôt socialiste. *Aaa, Aâh, Ha...* est antinucléaire et xénophile. [...] Pourtant je crois être la seule personne à être totalement consciente de ce contenu politique. Aucun critique, à ma connaissance, ne l'a clairement souligné [...]. (1990 : 63-64)

Avec beaucoup d'humour, le romancier présente la réalité à travers les yeux purs, « primitifs », ceux des Clipocs (Mailhot, M., 1982 : 16). Cette conception s'approche de celle des auteurs réalistes magiques car la réalité est ainsi saisie avec les yeux « non européens ».

L'auteur puise dans l'imaginaire des populations autochtones et les croyances, les mythes et les légendes se confondent.

### **6.1. Les personnages réalistes magiques barceloniens**

Dans *La tribu*, l'introduction de deux héros, Grand-Nez et Jean-François, baptisé Jafafoua, donne au récit une dimension mythique (Jarosz, K., 2005 : 178). Grand-Nez, le premier à être arrivé sur le continent par le détroit de Béring, « se rappelait la vie dans des cavernes humides et froides. Il se rappelait les immenses mammouths qui écrasaient tout sur leur passage. Il se rappelait la faim, la poursuite de plus en plus pénible des troupeaux de rennes de moins en moins nombreux » (*T* 69). De même Jafafoua, le premier « vieux-paysan » à s'être installé sur le territoire autochtone devient par la suite l'ancêtre de tous les Clipocs. Comme le fait pertinemment remarquer Krzysztof Jarosz, les deux personnages symbolisent deux peuples fondateurs du Québec, les autochtones arrivés sur le territoire il y a des milliers d'années et les Français venus s'installer au XVI<sup>e</sup> siècle (2005 : 178).

À part le recours aux personnages mythiques et l'immortalité de Grand-Nez, certaines croyances « primitives » s'inscrivent dans la trame du roman. Le comportement de la tribu face à la mort s'approche à celui des peuples non européens. Dans la mentalité occidentale, la mort est séparée de la vie par une ligne de démarcation. Même si les chrétiens ne considèrent pas la mort comme la fin de la vie, mais comme un chemin vers l'au-delà, un passage entre deux vies, l'une terrestre et l'autre, éternelle, la crainte de la mort demeure. Elle est regardée comme quelque chose de définitif, d'irréversible. Le monde des « vivants » et celui des « morts » ne se rencontrent pas dans des sociétés dites civilisées et si c'est le cas, la mort évoque l'épouvante et ce contact viole les lois naturelles. La littérature fantastique européenne devient l'expression de cette appréhension et elle abonde en retours des morts auprès des vivants pour semer la terreur (Pindel, T., 2004 : 290). Aux yeux de la mentalité « primitive »,

les limites entre la vie et la mort sont très floues ou s'effacent. Il est donc normal que les morts rendent visite aux vivants.

Dans le roman, la perception de la mort correspond à celle des « primitifs ». Grand-Nez immortel se demande si la mort l'a oublié ou si elle ne lui rend pas visite car le fait d'avoir étranglé le chef des rennes lui a tellement déplu (T 82).

D'ailleurs les Clipocs se comportent également « en sauvages » vis-à-vis la question du temps. Le temps est bouleversé, comprimé et l'on inflige beaucoup de raccourcis à l'Histoire (Vautier, M., 1991a : 46). Le fragment décrivant le progrès culturel et social que la tribu a fait en est représentatif. Les Clipocs vivent l'évolution en vingt ans tandis que les plus grandes civilisations ont eu besoin de mille ans pour y arriver. Mais comme le souligne le narrateur, ce n'est pas étonnant car cette civilisation a décidé de progresser rapidement et systématiquement et elle a eu pour guide une fille aussi belle qu'intelligente, Mahii (T 138). Ainsi les Clipocs inventent toute une gamme de biens de consommation « indispensables à toute civilisation qui se respecte » (T 140)<sup>83</sup> et ils sont quintuplés en peu de temps. Ce haut niveau de savoir pousse la tribu à massacrer les Niox, tribu voisine, lors d'une bataille féroce. Honteuse de cette cruauté, le chef de la tribu décide de détruire toutes les inventions et de retourner à l'état sauvage primitif.

## 6.2. La présentation de l'Histoire

Les mêmes raccourcis sont imposés à la présentation des faits historiques. D'après Krzysztof Jarosz, « plusieurs fragments de *La Tribu* constituent de véritables nœuds de

---

<sup>83</sup> Le narrateur dresse une longue liste d'inventions clipocs : « la machine à vapeur, la pile de Volta, les toilettes à eau, le chauffe-eau au gaz, le ping-pong, le transistor, le métier à tisser mécanique, les pâtes alimentaires, la montgolfière, l'imprimerie, le canon de 75 millimètres, la carabine à répétition, le yoyo, les préservatifs, la pizza, l'allumette, la brouette, la poubelle à pédale, la photographie, la corde à linge, la planche à laver, le chauffage central, le fer à friser, la bière d'épinette, les allocations familiales, le téléphone-jouet, le moulinet à tambour, le houla-houp, le cure-dents, la baïonnette, la mayonnaise, les plombages dentaires, la herse mécanique, les engrais azotés, la machine à écrire, l'assurance-chômage, les échasses, la loupe, l'insémination artificielle, le coït interrompu, les jeans collants, la crème glacée, le réfrigérateur électrique, le presse-ail, la peinture à l'huile et mille et une autres choses » (T 140).

polysémie où se superposent plusieurs événements historiques de référence » (2005 : 177). À titre d'exemple, citons le chapitre XVIII dans lequel le narrateur entasse en quelques pages événement sur événement : le traité de Paris de 1763, l'Acte de Québec qui serait « une entente tacite entre les vainqueurs et la population des Régions du Haut [le Québec] [...] à condition de ne pas tenter de se joindre aux anciennes colonies zanglaises du sud » (T 299), la formation « des groupes de Fils de la Patrie (jeunes Vieux-paysans patriotes) » (T 300) qui semblent évoquer *les Fils de la Liberté*, association créée avant l'insurrection et « les Enfants de Dieu (jeunes Zanglais fiers de leurs traditions) » qui feraient penser plutôt au Doric Club (T 301), le soulèvement de la population « vieux-paysanne » qui correspondrait aux Rébellions de 1837-38, le rapatriement du traité de Lugdune (T 300), qui ressemblerait au rapatriement de la constitution en 1982, un référendum pendant lequel « les 'non' l'emportèrent dans une proportion de trois contre deux » (T 305) (Jarosz, K., 2005 : 177). Le temps se voit donc aboli comme dans la plupart des textes réalistes magiques.

Comme dans l'ouvrage de Gabriel García Márquez, le roman finit par la décadence de la tribu. Les Clipocs eux aussi disparaissent successivement : le prophète Notregloire, fils de Mahii et de tous les Clipocs « capables de copulation » (T 212), le poète Ksoâr, inventeur de l'écriture et du sonnet, Mahii elle-même, « en ne regrettant rien » (T 340). Ce qui semble absurde, seul l'immortel Grand-Nez survit, bien que condamné à perpétuité pour avoir abattu un hélicoptère et son pilote.

Par l'emploi du merveilleux et par quelques autres procédés caractéristiques du réalisme magique, le roman barcelonien s'inscrit dans la convention du réalisme magique en vue de revisiter le passé du Québec et du Canada.

## 7. *La Terre promise, Remember!* – un roman réaliste magique ?

Dans chaque texte réaliste merveilleux, la présence des éléments merveilleux est nécessaire. Pour construire son roman, Noël Audet puise dans le folklore québécois et se réfère au conte de chasse-galerie, une des « délicieuses histoires du peuple », comme disait l'abbé Henri Raymond Casgrain (Ricard, F., 2002 : 159), récit « basé sur une croyance populaire qui remonte à l'époque des coureurs des bois et des voyageurs du Nord-Ouest » (Beaugrand, H., 2002 : 9). Selon la légende, la veille du jour de l'an, un groupe de bûcherons est allé voir « leurs blondes » à cent lieues de distance après être monté à bord d'un canot d'écorce, nommé par les Algonquins « rabaska », et après avoir prononcé les magiques « Acabris! Acabras! Acabram! Fais-nous voyager par-dessus les montagnes! » (*TPR* 14). En faisant ainsi un pacte avec le diable, ils volent à condition d'éviter de blasphémer et de ne pas consommer d'alcool. Le romancier modifie le conte en remplaçant le canot par un animal, un cochon appelé Remember, qui voyage dans l'espace et aussi dans le temps, « il suffit de tourner [s]a queue dans le sens contraire des aiguilles d'une montre » (*TPR* 29). Grâce à ce « dispositif » bizarre, quelque temps après les élections de 1976, Emmanuel Doucet, narrateur du récit, descendant d'une grande famille d'agriculteurs québécois, vivant « dans la hantise du temps » (*TPR* 13) et conscient du fait que « toute famille, [...] toute culture est le produit de ses temps antérieurs » (*TPR* 14), remonte le temps pour rencontrer ses ancêtres et comprendre enfin sa famille. Le roman constitue une sorte de condensé de l'Histoire du Québec vue à travers une famille type québécoise dès le premier voyage de l'explorateur Jacques Cartier en 1534 jusqu'en 1998, après le deuxième référendum sur la souveraineté de la province.

### 7.1. Une famille éternelle : les Doucet

Comme la famille Buendía de *Cent ans de solitude*, fondatrice de Macondo, la famille du narrateur Doucet est une famille des pionniers. Fuyant son Poitou natal, l'ancêtre

d'Emmanuel, Nicolas, le premier Doucet à avoir posé le pied sur le sol américain, s'embarque pour Québec en 1663, comme la plupart des gens ordinaires de l'époque ayant quitté cette « Europe étriquée » (*TPR 28*), afin de « venir jouer [au colon] sur une terre boisée à perte de vue où il fait froid à fendre la pierre et même l'âme » (*TPR 28*). Le patriarche de la famille, ainsi que tous les Nicolas qui lui succèdent, est un colon sédentaire, un paysan conservateur, qui n'a pas été capable de réaliser son rêve d'aventures, être coureur des bois et parcourir l'Amérique, qui n'a jamais pu « décoller de [ses] obligations terriennes » (*TPR 331*) :

À son arrivée à Québec, Nicolas rêvait de courir les bois, comme tant d'autres, et d'amasser une petite fortune avant de s'établir. Mais les choses avaient mal tourné, il s'était perdu en forêt, puisque le cher ancêtre n'avait aucun sens de l'orientation, perdu pendant trois jours, son jardin de Gethsémani comme il disait, et il avait dû se contenter de méditer et de manger des racines. (*TP 53*)

Finalement « [r]amené en ville plus mort que vif par un Indien de la tribu des Hurons » (*TPR 53*), Nicolas s'engage comme portier chez monseigneur Laval. Une ferme à défricher reçue des mains de l'évêque, il s'établit sur l'île d'Orléans avec sa femme Madeleine, une « fille du roy ». Installé sur son petit lopin de terre, le Canadien français se rend chaque matin au bord de la falaise pour contempler :

son île Orléans, sa patrie mouvante [...] [et] il [ressent] une exaltation égale à celle de Moïse contemplant pour la première fois depuis le mont Nébo la Terre promise, le lieu où il pourrait installer sa descendance et son peuple. Mais dans le cas de Nicolas, le lieu était neuf, incertain, et son titre de propriété moins établi que celui des Israélites. (*TPR 59*)

Nicolas et Madeleine ont douze enfants, « les douze apôtres » (*TPR 62*) dont les prénoms se répéteront d'une génération à l'autre, à l'instar de la famille des Buendía de Gabriel García Márquez où tous les garçons se prénomment José Arcadio ou Auréliano. Ainsi, fondateur de la famille, José Arcadio et sa cousine, Úrsula Iguarán, ont deux fils José Arcadio et Auréliano ainsi qu'une fille Amaranta. Leur premier-né José Arcadio a un fils Arcadio, plus tard lui-même le père des fils José Arcadio Segundo et Auréliano Segundo (lui aussi le père d'un José Arcadio). Le second fils Auréliano, colonel, a, avec dix-sept femmes différentes, dix-sept fils tous prénommés Auréliano et tous assassinés.

Dans la famille créée par Noël Audet, apparaîtront les grands-pères Nicolas et leurs femmes Madeleine, les pères Xavier ou François-Xavier, les oncles Jean et leurs sœurs Rosalie, et « ainsi de suite » (*TPR* 62) car, chez les Doucet, « les noms tournent comme la Terre, au quart de tour, et repassent toutes les trois ou quatre générations. On s’y perd un peu d’ailleurs, tant les personnes se ressemblent d’une génération à l’autre. Vus de loin, ils sont pratiquement interchangeables. » (*TPR* 27). Comme dans le roman de Gabriel García Márquez, des ressemblances se manifestent au niveau du caractère du personnage, de sa manière d’agir et au niveau de son destin. Comme si le prénom donné à la naissance déterminait la vie de l’homme. D’où un sentiment de fatalité qui domine la famille. Il y aura alors à l’image du « premier du nom à avoir foulé le sol américain » (*TPR* 27), des Nicolas, tous sédentaires et des Jean, tous coureurs des bois ou aventuriers, symbolisant « l’éternel malentendu des deux races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d’ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d’aventure. » (Hémon, L., 1990 : 48-49). Tous les Nicolas fonderont des familles nombreuses tandis que tous les Jean posséderont des enfants illégitimes, nommés Jean Jacques, de vrais métis, issus du croisement de races<sup>84</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, l’oncle Jean est coureur des bois conquérant l’Amérique et les cœurs des Indiennes, un siècle plus tard, c’est un aventurier engagé dans les milices qui se bat témérairement contre les Britanniques. Le Jean du début du XX<sup>e</sup> siècle, de l’époque de la Grande Noirceur, s’oppose au clergé tout-puissant et essaie de subvertir l’ordre établi. Le dernier Jean, coureur de jupons et voyageur, est un peintre manqué, semblable au narrateur Emmanuel.

---

<sup>84</sup> En 1995, l’un des descendants de Jacques, Jean Jacques, est renvoyé d’une réserve (Khanawake) « parce qu’il avait plus de sang doucet que de sang indien, trente-six pour cent seulement » et « ça fait pas un vrai Indien » (*TPR* 323), ce qui a été prouvé par une longue enquête généalogique.

Dans chaque génération naît aussi une Rosalie, personnalisation des contradictions de son époque qui veut se pendre à chaque déception éprouvée. Elle « [n'en peut] plus de tout ce malaise, de ces ambiguïtés entre la vie et la mort, entre la province et le pays, entre le pays et le pays, ou faut-il dire le pays dans le pays? entre les régions et la capitale, mais laquelle [...] » (*TPR* 337).

C'est ainsi car comme le rappelle le cochon au narrateur en faisant allusion à l'œuvre hémonienne : « Au pays du Québec, petit mec ! rien ne changera jamais » (*TPR* 27). La famille du narrateur est alors une famille inspirée par le rêve de l'Amérique, immuable d'abord en Nouvelle-France, puis au Canada français et enfin au Québec, qui rejoue le drame du rêve et de son échec. Les Doucet aux mêmes prénoms ressemblent ainsi à une famille éternelle, constituée de personnages-types, élaborée autour d'une « typologie de base » (Kyloušek, P., 2007 : 106).

## **7.2. La répétitivité du temps**

La même itération concerne l'organisation temporelle. Le temps du récit réaliste magique évolue sur le mode de la spirale : les descendants possèdent les mêmes défauts et qualités que ceux de leurs ancêtres, les événements procèdent par répétition et l'auteur alterne les sauts en avant et les retours au passé pour mettre en évidence le destin inéluctable des « Maudits Québécois », « indépendantistes par intermittence, et surtout entre les élections » (*TPR* 329), « rembarqués dans le carrousel éternel » (*TPR* 307)<sup>85</sup>.

Dans un texte réaliste magique, les événements se greffent le plus souvent sur les cycles de la nature. Le temps semble être aboli car il fait un rond ou même disparaît. Les multiples répétitions soulignent qu'« une histoire change sans changer dans l'essentiel » (Risco, A., 1983 : 50) et que le présent se répète et ressemble au passé. Pour exprimer ce

---

<sup>85</sup> Au Canada, tout se répète : « On recycle [même] les politiciens », constate ironiquement l'un des Nicolas à propos de Robert Bourassa, redevenu premier ministre du Québec en 1985 (*TPR* 308).

passé-présent et ce présent-passé (Risco, A., 1983 : 50), les romans incorporent deux formes de temps : chronologique, associé au temps calculable de la montre, correspondant au monde occidental et celui qui s'y oppose, stagnant ou imprécis, s'accordant aux origines indigènes et s'harmonisant avec l'homme et son habitat (Boisclair, M., Estévez Ruiz, M., 2003 : 36). Ainsi les événements dans la grande famille audettienne se reproduisent d'une génération à l'autre, l'aspect souligné par l'occupation principale des Doucet, agriculteurs dont le travail suit le cycle de la nature. À chaque époque, ces habitants ne sont pas capables de décider d'eux-mêmes et ils souffrent d'une « schizophrénie ordinaire », étant :

Québécois, parfois fier de l'être, parce que c'est un État qui se prend pour un pays en ramant fort et qui fait de belles choses comme il ne devrait pas, ou bien il crie son impuissance en blâmant la Confédération, sa spécialité, alors on se souvient qu'on a rêvé, on s'enrage, on sort, on s'enfarge dans son ombre qu'on prend pour un adversaire politique, on rentre ses poings parce qu'on n'a plus de gueules à casser, elles se sont dissipées avec l'aurore, et on s'en va travailler parce qu'on doute qu'un jour quelqu'un nous sortira de notre bilocation, de notre biculturalisme, il faut bien vivre, de notre double capitale, de nos deux gouvernements, les impôts tombent plus vite que les salaires, de nos juridictions plus ou moins particulières toujours doublées par l'autre gouvernement, de notre schizophrénie ordinaire. Sainte Jarnigoine, priez pour nous. (*TPR* 338)

À la fin du roman, tous les Doucet, sacreurs, sont emportés avec Emmanuel en enfer, en punition de leurs péchés, les propos blasphématoires. La porcherie, construction de Doucetporc, « société en commandite vouée à la production et à la commercialisation de porcelets de vingt-sept kilos » (*TPR* 317), propriété des Doucet, est aussi détruite quand le verglas s'abat sur le Québec en janvier 1998. La description du dégât dû au verglas ressemble à une sorte de déluge biblique :

Tout le verglas accumulé depuis des siècles tombe, un jour, deux jours, trois jours, pluie verglaçante, des couches de glace comme les âges dans un tronc d'arbre, et crac les branches se cassent, tombent sur la terre glacée, explosions suivies de bruits de clochettes étouffés, s'abattent sur les fils électriques, et clic, plus d'électricité. La méga-porcherie a le dos qui s'arrondit sous le poids, tout s'y est arrêté, l'alarme, le pompage, le chauffage, la ventilation, et l'air devient irrespirable. (*TPR* 355)

Le CDROM, à savoir le Centre de recherches sur les oreillettes et le myocarde, parrainée par la société Doucetporc, réussit la transplantation génétique chez Remember. Après l'injection d'un gène humain, le cochon, partisan de la souveraineté mais adversaire de l'indépendance,

« et naturellement pour l'association tout-contre le Canada, même [s'il] [était] pro-américain, avec ou sans ALENA » (TPR 308) « ne se demande même plus pour qui voter » (TPR 355) car un gène de l'identité lui a été aussi implanté. Il voit « à l'horizon » une petite élection, suivie d'un autre référendum pour « remonter un peu le moral » (TPR 355).

La famille fictive créée par Gabriel García Márquez connaît le même sort. Quand Auréliano, le dernier des Buendía, désireux de connaître son destin, feuillette les parchemins du Gitan, « l'histoire de la famille, rédigée par Melquiades jusque dans ses détails les plus quotidiens, avec cent ans d'anticipation », Macondo est emporté par le vent et disparaît :

Macondo était déjà un effrayant tourbillon de poussière et de décombres centrifugé par la colère de cet ouragan biblique, lorsque Auréliano sauta onze pages pour ne pas perdre de temps avec des faits trop bien connus, et se mit à déchiffrer l'instant qu'il était en train de vivre, le déchiffrant au fur et à mesure qu'il le vivait, se prophétisant lui-même en train de déchiffrer la dernière page des manuscrits, comme s'il se fût regardé dans un miroir de paroles. Alors il sauta encore des lignes pour devancer les prophéties et chercher à connaître la date et les circonstances de sa mort. Mais avant d'arriver au vers final, il avait déjà compris qu'il ne sortirait jamais de cette chambre, car il était dit que la cité des miroirs (ou des mirages) serait rasée par le vent et bannie de la mémoire des hommes à l'instant où Auréliano Babilonia achèverait de déchiffrer les parchemins, et que tout ce qui y était écrit demeurerait depuis toujours et resterait à jamais irrépétible, car aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance. (Márquez, 1995 : 457)

Comme nous avons pu voir, *la Terre promise, Remember!*, qui « n'a rien du roman historique traditionnel » (cité par Arsenault, S., 2002 : 83), s'approche du modèle réaliste magique par l'usage du merveilleux, la répétition cyclique des personnages et des événements afin de redire l'Histoire du pays. C'est une parabole du destin québécois dans lequel la réalité rencontre l'imaginaire.

## **8. La langue dans un texte réaliste magique**

Dans son article « Magic realism as post-colonial discourse », Stephen Slemon souligne l'importance de la langue dans les textes réalistes magiques et postcoloniaux vu que « [l]'acte même de colonisation installe une tension linguistique : d'habitude, on transporte une langue dans un nouveau pays et on l'impose à la population indigène » (1988 : 12 cité et traduit par Vautier, M., 1991a : 45).

L'utilisation de la langue est lourde de conséquences dans le contexte d'une culture postcoloniale. L'une des suppositions les plus communes au sein de la théorie postcoloniale, est le fait que la colonisation entame une sorte de vision double ou « cliquetis métaphysique »<sup>86</sup> à l'intérieur de la culture coloniale, une opposition binaire dans la langue, ce qui prend ses racines dans le processus d'un côté de transport d'une langue sur un nouveau territoire et d'autre côté celui d'imposition d'une langue étrangère à la population indigène. Ce qui semble d'autant plus significatif, c'est le fait que cette langue imposée par le colonisateur vise à exprimer une réalité autre, locale. Dans le langage narratif, le texte réaliste magique reflète les rapports entre les cultures par l'usage de trois procédés : le régionalisme, les raccourcis imposés à l'Histoire et la disjonction du langage. Quant au premier procédé utilisé, par le recours aux termes locaux ou familiers, la représentation d'une sorte de régionalisme « transcendant » ou « transformationnel », devient une métonymie de toute la culture postcoloniale. Le deuxième procédé permet d'exprimer métaphoriquement le long processus de colonisation et sa glanure. La dernière technique, la disjonction du langage, souligne l'importance thématique des trous, des absences et des silences nés de la rencontre coloniale (Slemon, S., 1988 : 12-13).

### **8.1. Le langage dans *La tribu***

La tension entre la langue de la population indigène et la langue du colonisateur est soulignée avec acuité dans le roman barcelonien. Pourtant, contrairement à la pratique courante où les textes décrivent la colonisation linguistique du Nouveau Monde, où la langue est imposée et le peuple colonisé est contraint à accepter la langue du colonisateur (Vautier, M., 1998 : 222), la tribu barcelonienne choisit de bon gré de parler français, appelé vieux-paysan, au lieu d'utiliser la langue clipoc, pour aider Jean-François, jeune mousse, « laissé à

---

<sup>86</sup> « Metaphysical clash » (cité par Slemon, S., 1988 : 12).

terre par inadvertance » (T 21) au moment de la découverte du Nouveau Continent. Vu la déficience linguistique de Jean-François, baptisé entre temps Jafafoua, les Clipocs adoptent sa langue car, comme souligne avec ironie le narrateur, « il était fréquent que des tribus entières apprennent le vieux-paysan croyant à tort que c'était la langue des plus forts » (T 24). Ainsi « sans drame ni débats » (Vautier, M., 1991a : 45), caractéristiques de la société québécoise, ils abandonnent la pratique de leur propre langue :

Étrangement, Jafafoua n'avait appris que quelques mots de la langue des Clipocs, difficile et parsemée de diphthongues imprononçables pour quiconque n'était pas né Clipoc. Par contre, les Clipocs [...] apprenaient avec une facilité étonnante la douce langue du Vieux-Pays, et ils la parlaient sans accent, ou plutôt avec le même accent que Jafafoua. Ainsi donc, moins d'un an après l'arrivée de Jafafoua, presque tous les Clipocs parlaient vieux-paysan, alors que Jafafoua ne parlait presque pas clipoc. Non pas que Jafafoua eût été particulièrement inintelligent. Mais il est fort possible, sinon probable, que les Clipocs étaient plus intelligents que lui. (T 56-57)

L'attitude de la tribu s'avère tout à fait différente au moment où les Clipocs croisent sur leur chemin le révérend Nelson Golden, missionnaire « zanglais » qui essaye sans succès de convertir les indigènes au christianisme. Cet évangéliste manqué, « [qui] n'était pas doué pour les langues et [qui] n'était non plus très intelligent » (T 177), ne s'aperçoit même pas que les autochtones parlent la langue « qu'on parlait en Vieux-Pays, tout près de la Zanglemanie dont il était originaire » (T 177). Sans le savoir, Nelson Golden provoque un vif débat linguistique car certains Clipocs désirant lui faciliter la vie suggèrent de changer de langue et d'apprendre celle de l'étranger. Hantés par les discussions incessantes sur la langue, craignant de « se vider de [leur] âme », la plupart des membres de la tribu défendent la pureté du « vieux-paysan » tandis que les autres proposent de laisser le choix à chacun d'apprendre ou non la nouvelle langue :

Plusieurs membres de la tribu furent favorables au projet. Certains soutenaient que changer de langue apporterait un stimulant certain à la vie intellectuelle de la tribu. D'autres prétendaient qu'on pourrait aisément parler deux langues, et que plus on parlerait de langues plus on aurait le cerveau agile. D'autres enfin faisaient valoir que de ces deux langues on finirait par n'en former qu'une seule, et que cette langue nouvelle serait nécessairement plus avantageuse que les deux langues dont elle serait issue, de la même façon que les enfants sont en général plus évolués que leurs parents.

Mais beaucoup de gens s'opposèrent au projet. Certains par déférence envers Jafafoua, que l'on savait incapable d'assimiler une langue nouvelle, puisqu'il en avait été incapable lorsqu'il était

arrivé dans la tribu. D'autres craignaient qu'à force de changer de langue la tribu finirait par se vider de son âme, car ils soutenaient que la langue n'est pas que le véhicule de la parole, mais celui de l'être tout entier. D'autres enfin prétendaient que la tribu avait trop changé depuis quelque temps, et que s'il fallait changer de langue chaque fois qu'on rencontrerait un nouvel étranger, on risquait de devenir fou, car chaque nouvel étranger qu'on rencontrait avait sa propre langue. (*T* 178)

Ce passage parodie les débats linguistiques au Québec des années 1960-70 et souligne, une fois de plus, l'importance de la langue dans un contexte postcolonial, inséparablement liée à des rapports de pouvoir. Les arguments des partisans et des adversaires font penser à ceux des tenants et des détracteurs du bilinguisme au Canada. Pourtant, avant que cette « question linguistique » puisse être résolue, le révérend disparaît et meurt quelque temps après dans des circonstances tragi-comiques.

Dans le roman, la langue utilisée par l'auteur est pure et ne recourt pas aux procédés caractéristiques du français québécois, mais elle est inventive. Dans *La tribu*, les noms de lieux, de personnages et de faits historiques subissent des transformations pour camoufler les vrais référents. Pourtant le voile sous lequel se cache la réalité de référence est à demi transparent et ne sert qu'à rappeler au lecteur qu'il n'est pas question d'un texte réaliste (Jarosz, K., 2005 : 175).

Les noms des personnages qui apparaissent dans le roman sont fantaisistes et ludiquement déformés comme c'est le cas de l'amiral Le Corton, voyageur vieux-paysan qui aborde le premier les côtes du Nouveau Continent et d'autres découvreurs tels Poco Poco, découvreur du lointain Orient, le capétan Croom, homme ayant passé un an dans les glaces du Nord, Jeanne Boucher, la première femme ayant traversé le grand désert et Sidi Blachki, découvreur de la source de toutes les mers (*T* 38-39). Les personnages historiques comme le marquis-général de Trompart et l'amiral Blackburn, exigent du lecteur la connaissance des événements majeurs de l'Histoire du pays, mais sont facilement identifiables.

La toponymie québécoise et canadienne se voit également défigurée. Ainsi, la ville de Québec devient sous la plume de François Barcelo, Balbuk où, au début de la colonisation,

« il [n']y avait [qu']un fortin de bois rond, un hôpital en pierre, et trois maisons ». (T 95) Ce petit bourg servait aux dames du Vieux-Pays, c'est-à-dire de France, de prétexte pour fonder un hôpital où soigner les indigènes. Le but initial était atteint puisque l'hôpital se remplissait d'autochtones blessés par les militaires qui avaient pour obligation de défendre l'établissement. De plus, l'auteur nous fournit quelques informations permettant de reconnaître le vrai nom de la ville soulignant que Balbuk « était sur la route des fourrures, et dominait un endroit du fleuve où quelques canons suffisaient à empêcher tout navire de remonter plus loin » (T 96). Le Québec apparaît dans le roman comme les Régions du Haut, la mère-patrie s'appelle le Vieux-Pays et la Zanglemanie s'avère la terre d'origine des anglophones, devenus chez François Barcelo, les Zanglais. Dans le texte le Canada ne fonctionne pas caché sous des allusions au « gouvernement central ». Des territoires européens apparaissent déformés comme, à titre d'exemple, la Xandinavie et les Pays-Creux qui se réfèrent respectivement à la Scandinavie et aux Pays-Bas.

Certes certaines inventions verbales barceloniennes exigent de la part du lecteur la bonne connaissance de la réalité de référence mais « [r]etrouver le vrai nom qui se cache sous son pseudonyme romanesque est dans la plupart des cas un jeu d'enfant et il ne semble pas que Barcelo les ait introduits pour rendre particulièrement ardue la tâche de son lecteur » (Jarosz, K., 2005 : 175).

## **8.2. Le langage dans *La Terre promise, Remember!***

La question linguistique apparaît d'une manière différente dans le roman audettien. *La Terre promise, Remember!* recourt sans cesse aux jurons, ce qui constitue une référence ludique au conte de chasse-galerie étant donné que, d'après la légende, pendant le vol des bûcherons, il est interdit de blasphémer pour ne pas provoquer de chute. Noël Audet puisent abondamment dans le « bagage blasphématoire » (TPR 172) québécois pour nous offrir « une

perpétuelle fête langagière » (Arsenault, S., 2002 : 87). Le texte est parsemé de jurons dont la richesse semble sans bornes comme c'est le cas d'un « Sacrebleu de sacripantes corneilles noires d'enfer maudites! Cré-Yé de cré-démons » (TPR 64). Selon Remember, « les Doucet verbalisent peu mais juste » (TPR 22) et ils ont tous « le génie des jurons » (TPR 350). Ainsi nous en retrouvons toute une gamme dans les conversations des membres de la famille : une série de vocables liés à la messe et au mystère de transsubstantiation tels Tabernacle, « champion toutes catégories » (TPR 218), qui devient « Tabarnouche, Tableau, Tabarouette, Tabarnane, Tabarnance, Tabarslac, Tabarnic, Barnac, Tabarnac » (TPR 218), Calice qui se transforme en Câline de binne, Câline, Câlaye, Câlaque, Câlique, Câlisse, Câlipisse, Calas-fillette (TPR 218) ainsi que Ciboire qui donne Ciboulot, Ciboulette, saint Bol, saint Cibol, Cibarnouche, Câliboire (TPR 218). Apparaît également un grand éventail de saints nommés selon les parties du corps comme saint Jarnigoine et saint Croupion, ainsi que les mots provenant de la combinaison de deux termes qui appartiennent au domaine religieux notamment Caliboire résultant de la fusion de Calice et Ciboire, Jériboire né de Jéricho et Ciboire et Taboire dérivant de Tabernacle et Ciboire.

Comme le fait remarquer « Rimemprose » (TPR 219), la famille d'Emmanuel Doucet excelle dans les jurons car la majorité d'entre eux sont des euphémismes qui leur permettent de sacrer « sans en avoir l'air, ventre à terre » (TPR 219), chose qui importe « dans un pays si magnifiquement catholique » (TPR 239) où on ordonnait à l'époque de la Nouvelle-France « *la mutilation des lèvres à la sixième et septième offense, et l'amputation de la langue à la huitième* » (TPR 75)<sup>87</sup>. D'après Solange Arsenault, « [p]roférés joyeusement ou rageusement par tous les Nicolas Doucet et descendance, les jurons ont une fonction comique et émancipatrice d'autant plus vive que, dans le contexte du récit, l'emprise de l'Église a été puissante. » (2002 : 86).

---

<sup>87</sup> L'italique est utilisé dans le texte de Noël Audet pour citer les passages provenant des documents historiques authentiques.

L'importance de la question de la langue au Québec se voit donc exprimée par l'usage des sacres, une des plus grandes originalités du français québécois. Les jurons audettiens se distinguent par leur multiplication particulière et l'inventivité de leurs formes. Ils deviennent l'une des expressions rendant possible la « défense verbale » du pays contre les envahisseurs (TPR 75).

Ainsi au moment de la défaite sur les Plaines d'Abraham, le Nicolas du XVIII<sup>e</sup> siècle souligne la fragilité de la question linguistique sur le sol québécois :

La langue française sonnait déjà étrangement dans sa bouche. Elle n'avait plus tout à fait la même saveur. Jusque-là, on s'était contenté d'emprunter quelques termes aux Indiens, mais l'air résonnait partout de la langue de Molière : elle venait à votre rencontre sur les routes; elle ricanait dans les sous-bois et dans les mots de l'amour; quelquefois elle éclatait sur les fortifications comme des épées qui se choquent; ou bien elle montait vers le ciel sur les ailes d'une mélodie ancienne comme une pure offrande. Nicolas comprit que depuis les plaines d'Abraham, pour combien de temps encore? une autre langue lui tombait dessus et le figeait dans son mouvement. Il ne savait pas si on s'adressait à lui, il ne savait pas ce qu'on lui demandait, il n'avait plus de langue pour répondre, car la sienne propre n'avait plus d'utilité publique. (TPR 147)

La langue devient alors un rempart contre la domination du nouveau colonisateur et elle est au cœur du débat lié à l'identité nationale.

Avec humour, la question linguistique est également mise en évidence dans le récit lorsque Remember, victime d'une « déprime post-opératoire » (TPR 348) suite à l'implantation d'un gène humain, « le trois cent trente-troisième pour être précis » (TPR 347), commence à mal parler français et constate qu'« il arrive qu'on apprenne des langues pour mieux passer inaperçu » et conseille que les Québécois apprennent à parler correctement l'anglais car, de cette manière, ils se feraient mieux comprendre « ailleurs qu'au cabinet » (TPR 348).

L'autre particularité du langage audettien est l'utilisation des proverbes déformés de manière ludique. Les dictons répondent au besoin de proférer une certitude appuyée sur le savoir et l'expérience populaires et constituent « la sagesse des nations » (Arsenault, S., 2002 : 87). Ils pullulent ça et là dans le récit mais le cas de « l'habit ne fait pas le moine après tout » (TPR 197) en est emblématique. Euchet, un des Doucet des années 1940, devenus

missionnaires d’Afrique sert cette vérité à Rosalie, pieuse fille de la famille, pour lui faire savoir qu’on ne doit pas juger les gens sur leur apparence extérieure, même les prêtres. Le missionnaire rappelle à la fille qu’on ne doit pas les idéaliser car tout compte fait, ils « ont deux jambes comme tous les hommes » et comme le souligne sur un ton grivois oncle Jean, « une breloque entre les deux » (*TPR* 197).

La langue, composante fondamentale de l’identité, est donc problématisée par l’intermédiaire des jurons et des proverbes, deux éléments faisant partie des procédés propres au langage du peuple.

## **Conclusion**

En tant que concept, le réalisme magique apparaît rarement dans le discours critique concernant la littérature québécoise. Cette étiquette se rapporte aux ouvrages qui restent ancrés dans la réalité afin de réexaminer les événements historiques et politiques majeurs tout en se référant au merveilleux. Dans ce type de texte, les personnages vivent des aventures insolites, les faits marquants apparaissent déformés et le temps semble aboli.

Seulement deux romans de notre corpus pourraient être désignés comme réalistes magiques, *La tribu* et *La Terre promise, Remember!*. Ces textes s’approchent du modèle réaliste magique en vue de revisiter le passé du Québec et du Canada. L’aspect merveilleux est absent dans *le Triptyque des temps perdu* et *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d’Amérique*. L’examen des éléments qui pourraient témoigner de la présence de cette tendance dans les lettres du Québec nous a pourtant semblé intéressante pour élargir le champ d’analyse et pour montrer l’étendue du roman historique contemporain.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

En entendant l'appellation « roman historique », la plupart des lecteurs pensent à un genre facile. Comme le souligne Jacques Folch-Ribas dans « Si on se fabriquait un roman historique », grâce à l'Histoire, le romancier qui manque de talent romanesque, en aura brusquement à revendre (1983 : 147). Presque dans chaque article sur les romans historiques anciens ou contemporains, les mêmes reproches se répètent : le roman est trop facile à écrire, l'Histoire tient lieu à l'écrivain d'imagination, le même schéma se reproduit d'un ouvrage à un autre et le nombre des pages est considérable car « deux cents pages d'action située dans les siècles passés sembleraient ridicules » (Folch-Ribas, J., 1983 : 150). Même si le roman historique est une forme qui a peu changé, d'après certains, depuis son apparition au début du XIX<sup>e</sup> siècle, il se vend bien et touche un large public à la fin du XX<sup>e</sup> et au début du XXI<sup>e</sup> siècles. Les amateurs des récits historiques semblent être conscients du fait que :

[l]'histoire [permet] de comprendre le présent par le passé, lequel, pour en sembler parfois éloigné, ne l'influence pas moins : on ne peut espérer comprendre l'actuel uniquement par l'actuel. Elle aide aussi à mieux saisir le passé par le présent en opérant un rapprochement analogique des situations vécues car, pour reprendre Lucien Febvre, l'être humain ne se souvient pas tant du passé qu'il ne le reconstruit... Enfin, par la découverte qu'elle fait de ce qui n'a jamais été ou de ce qui a échoué, l'histoire introduit, en deçà de l'utopie, la conscience du virtuel, donc d'un futur possible. (Noël, L., 1983 : 6).

Au Québec, l'introduction de l'Histoire dans le romanesque connaît depuis trois décennies un sensible regain d'intérêt. Au sein de la création artistique, les écrivains trouvent la possibilité de se déplacer dans l'Histoire, de se l'approprier pour la questionner après. Le plus souvent, la réécriture historique instaure un discours critique sur l'Histoire car, par l'emploi des techniques narratives nouvelles, les écrivains des romans en question parviennent à abolir toute barrière entre l'Histoire et la fiction.

Pourtant le roman historique au Québec a longtemps souffert de l'influence de l'historiographie dominée par les deux figures éminentes, François-Xavier Garneau et Lionel Groulx. Sous les auspices de deux historiens nationaux, le roman historique québécois devient un « lieu idéologique et identitaire », pour citer le titre de l'article de Suzanne Pouliot (1996 :

6-11), où l'évocation du passé sert à maintenir l'idéologie de la survivance de la « race » canadienne-française.

À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les romans historiques postmodernes et postcoloniaux se détachent des romans historiques traditionnels, où l'Histoire était limitée à la simple fonction de cadre afin d'aider l'illusion réaliste, et ils utilisent le matériau historique dans une perspective critique et subjective. Les textes postmodernes et postcoloniaux se servent d'outils proposés par les deux courants afin de problématiser l'Histoire en tant que récit véridique, totalisant et scientifique. Ils ne cessent d'interroger le statut du discours historique et essaient de démontrer que les discours romanesque et historique partagent plusieurs techniques. Le but principal de ce type de récit n'est plus celui de reconstruire une époque le plus fidèlement possible ou de rendre l'histoire narrée vraisemblable mais de confronter l'Histoire avec une majuscule à une nouvelle vision et de la réactualiser.

En essayant de faire perdre à l'Histoire sa majuscule, certains romanciers historiques québécois des dernières années cherchent de l'inspiration dans les lettres sud-américaines. Le recours au merveilleux rend possible une réécriture des événements historiques et politiques du Nouveau Monde d'une perspective différente de celle proposée par les Européens. Toutefois cette tendance s'avère rare dans la littérature québécoise et parmi les romans de notre corpus seulement deux peuvent être inscrits dans ce courant.

Il est à souligner que le rôle de l'histoire dans l'établissement d'une nouvelle identité semble primordial. Pour Lise Noël, « les collectivités amnésiques (il s'agit plus souvent d'amnésies induites que volontaires) sont exilées de l'évolution universelle vers le *no man's land* de l'insignifiance intemporelle : les femmes 'au foyer', les Noirs '*where they belong*', les gais 'dans le placard', les Canadiens français dans les limbes des peuples dits justement 'sans histoire et sans littérature' » (1983 : 7). Comme elle le fait pertinemment remarquer, l'une des premières préoccupations des mouvements d'émancipation est de placer les « interdits

d'histoire » dans le cadre du temps et de rappeler un héritage autrefois occulté (1983 : 8). L'engouement pour la recherche historique entamée par les nations opprimées tels les peuples décolonisés du Tiers Monde en témoigne éminemment (Noël, L., 1983 : 8).

Vu la parenté des préoccupations, il semble justifié de mettre en relation la pensée postmoderne, les études postcoloniales et les romans historiques québécois tels *La tribu* de François Barcelo de 1981, *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique* de Madeleine Ouellette-Michalska publié en 1984, *Le Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel sorti de 1989 à 1993 et de *La Terre promise, Remember!* qui date de 1998.

Pour conclure nous nous permettons de reprendre les paroles de Pierre Ouellet qui ouvrent son article sur le postmodernisme et son histoire :

L'histoire se réinvente sans cesse. On n'est pas au bout des Grands Récits, dont Jean-François Lyotard nous annonçait la mort il y a une quinzaine d'années. L'histoire se fait, une fois pour toutes, mais se récrit au gré des ans, des décennies. Et on dirait qu'elle *se récrie*, furieuse qu'on dise d'elle aujourd'hui le contraire de ce qu'on en pourrait dire demain. Les faits sont malléables, terre glaise dont on fabrique les fictions, les artefacts, comme le potier l'amphore, donnant à chaque fois une forme différente à son tas de boue. Les faits historiques n'y échappent pas. Ce sont des « montres molles », qu'il faut à tout instant remettre à l'heure. Sous la rigidité mécanique des rouages qui en meuvent les aiguilles avec la régularité du métromane, l'extrême mollesse du temps qui coule, s'écoule, non comme le fleuve de l'Éphésien, mais comme le plâtre dans quelque moule, où il ne durcit pas sans se faire friable, fragile, voué à la ruine, qu'un autre plâtre fortifiera, ou remplacera, prothèse parmi les membres dispersés d'une historicité qu'on n'aperçoit qu'en miettes. (1993 : 112)

## **BIBLIOGRAPHIE**

## **ROMANS ÉTUDIÉS**

AUDET, Noël (1998), *La Terre promise, Remember !* Montréal, Québec Amérique.

BARCELO, François (1998), *La tribu*. Montréal, Bibliothèque Québécoise.

MARCEL, Jean (1989), *Hypathie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac.

MARCEL, Jean (1990), *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac.

MARCEL, Jean (1993), *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine (1995), *La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

## **ROMANS HISTORIQUES MENTIONNÉS**

BOUCHARD, Gérard (2002), *Mistouk*, Montréal, Boréal.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges (1849-51), *Une de perdue, deux de trouvées*, feuilleton, La Minerve. Edité en livre en 1874, Montréal, Eusèbe Senécal imprimeur-éditeur.

BOURASSA, Napoléon (1866), *Jacques et Marie. Souvenir d'un peuple dispersé*, Montréal, Eusèbe Senécal imprimeur-éditeur.

BOURIN, Jeanne (1985), *Le Grand feu*, Paris, La Table Ronde.

BROUILLET, Chrystine (1990), *Marie La Flamme*, Paris, Denoël.

BROUILLET, Chrystine (1992), *Nouvelle-France*, Paris, Denoël.

BROUILLET, Chrystine (1994), *La Renarde*, Paris, Denoël.

CARON, Louis (1981), *Les Fils de la liberté, I. Le Canard de bois*, Paris, Éditions du Seuil.

CARON, Louis (1982), *Les Fils de la liberté, II. La Corne de brume*, Montréal, Boréal Express.

CARON, Louis (1990), *Les Fils de la liberté, III. Le Coup de poing*, Montréal, Boréal.

CHARLAND, Jean-Pierre (1998), *Un viol sans importance*, Québec, Septentrion. Publié plus tard en 2004 sous le titre *Haute-Ville, Basse-Ville* : CHARLAND, Jean-Pierre (2004), *Haute-Ville, Basse-Ville*, Montréal, Éditions Hurtubise.

CONAN, Laura (1891), *À l'œuvre et à l'épreuve*, Québec, C. Darveau.

CONAN, Laura (1900), *L'Oublié*, Montréal, Revue canadienne.

COUSTURE, Arlette (1985), *Les filles de Caleb, Tome I : Le chant du coq*, Montréal, Québec/Amérique.

COUSTURE, Arlette (1986), *Les filles de Caleb, Tome II, Le cri de l'oie blanche*, Montréal, Québec/Amérique.

DESROSIERS, Léo-Paul (1951), *L'ampoule d'or*, Paris, Gallimard.

DESROSIERS, Léo-Paul (1931), *Nord-Sud : Roman canadien*, Montréal, Éditions du « Devoir ».

DESROSIERS, Léo-Paul (1941), *Les opiniâtres*, Montréal, Fides.

DESROSIERS, Léo-Paul (1938), *Les engagés du Grand Portage*, Paris, Gallimard.

DOUTRE, Joseph (1844), *Les fiancés de 1812*, Montréal, L. Perrault imprimeur.

FYFE-MARTEL, Nicole (2003), *Hélène de Champlain, Tome 1 : Manchon et dentelle*, Montréal, Éditions Hurtubise.

FYFE-MARTEL, Nicole (2005), *Hélène de Champlain, Tome 2 : L'érable rouge*, Montréal, Éditions Hurtubise.

FYFE-MARTEL, Nicole (2008), *Hélène de Champlain, Tome 3 : Gracias a Dios*, Montréal, Éditions Hurtubise.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2008), *Lili Klondike, tome 1*, Montréal, VLB.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2009), *Lili Klondike, tome 2*, Montréal, VLB.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2009), *Lili Klondike tome 3*, Montréal, VLB.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2002), *Les dames de Beauchêne, Tome 1*, Montréal, VLB.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2004), *Les dames de Beauchêne, Tome 2*, Montréal, VLB.

GILBERT-DUMAS, Mylène (2005), *Les dames de Beauchêne, Tome 3*, Montréal, VLB.

GILL, Pauline (1990), *Marie La Flamme*, Paris, Denoël.

GILL, Pauline (1992), *Nouvelle-France*, Paris, Denoël.

GILL, Pauline (1994), *La Renarde*, Paris, Denoël.

GILL, Pauline (1998), *La cordonnière*, Montréal, VLB.

GILL, Pauline (1999), *La jeunesse de la cordonnière*, Montréal, VLB.

GILL, Pauline (2000), *Le testament de la cordonnière*, Montréal, VLB.

GILL, Pauline (2003), *Les Fils de la cordonnière*, Montréal, VLB.

GOGOL, Nicolas (1853), *Tarass Boulba*, traduit du russe par Louis Viardot, Paris, Librairie de L. Hachette et C<sup>ie</sup>.

GRELET, Nadine (2003), *La belle Angélique*, Montréal, VLB.

GROULX, Lionel (1922), *L'Appel de la race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française. Publié sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres.

GROULX, Lionel (1932), *Au cap Blomidon*, Montréal, Granger Frères. Publié sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres

LACHANCE, Micheline (1995), *Le roman de Julie Papineau, Tome 1 : La Tourmente*, Montréal, Québec/Amérique.

LACHANCE, Micheline (1998), *Le roman de Julie Papineau, Tome 2 : L'exil*, Montréal, Québec/Amérique.

LAMIRANDE, Claire de (1980), *Papineau ou l'Épée à double tranchant*, Montréal, Quinze, « Roman ».

MARMETTE, Joseph (1945), *Charles et Éva – roman historique canadien*, Montréal, Les Éditions Lumen chez Thérien frères. Paru d'abord dans *la Revue canadienne* de décembre 1866 à mai 1867.

MARMETTE, Joseph (1870), *François de Bienville. Scènes de la vie quotidienne au XVII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Léger Brousseau imprimeur-éditeur.

MARMETTE, Joseph (1872), *L'intendant Bigot. Roman canadien*, Montréal, George E. Desbarats éditeur.

MARMETTE, Joseph (1873), *Le Chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France 1664*, Montréal, Typographie de l'Opinion publique.

MARMETTE, Joseph (1875), *La Fiancée du rebelle. Épisode de la guerre des Bostonnais*, Montréal, Fides, Collection « Le Cornet d'or ».

MARMETTE, Joseph (1877), *Le Tomahawk et l'Épée*, Québec, Imprimerie de Léger Brousseau.

MARMETTE, Joseph (1878), *Les Macchabées de la Nouvelle-France. Histoire d'une famille canadienne de 1641 à 1768*, Québec, Imprimerie de Léger Brousseau.

MARMETTE, Joseph (1880), *Héroïsme et Trahison. Récits canadiens*, Québec, Typographie de C. Darveau.

SICOTTE, Anne-Marie (2006), *Les Accoucheuses, tome 1 : La fierté*, Montréal, VLB.

SICOTTE, Anne-Marie (2007), *Les Accoucheuses tome 2 : La révolte*, Montréal, VLB.

SICOTTE, Anne-Marie (2008), *Les Accoucheuses tome 3 : La déroute*, Montréal, VLB.

## **OUVRAGES ET ARTICLES SUR LE ROMAN HISTORIQUE**

BARDÈCHE, Maurice (1967), *Balzac, romancier. La formation de l'Art du Roman chez Balzac jusqu'à la publication du Père Goriot (1820-1835)*, Genève, Slatkine Reprints.

BARTOSZYŃSKI, Kazimierz (2000), « Le problème des 'sources' du roman historique », dans ABLAMOWICZ, Aleksander (dir.) *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 25-33.

- BARTOSZYŃSKI, Kazimierz (1988), « Konwencje gatunkowe powieści historycznej » dans MARKIEWICZ, Henryk (red.) *Problemy teorii literatury*, Seria III, Prace z lat 1975-1984, Wrocław, Ossolineum : 224-264.
- BERNARD, Claudie (1989), *Le chouan romanesque : Balzac, Barbey d'Aurevilly, Hugo*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BESSIÈRE, Jean (2000), « Notes pour définir quelques paradoxes relatifs au roman historique », dans ABLAMOWICZ, Aleksander (dir.), *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 13-24.
- CICHOCKA, Marta (2007), *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : réinventions, relectures, écritures*, Paris, L'Harmattan.
- DESBIENS, Marie-Frédérique (2006a), « Le roman historique. (R)Évolution d'un genre », *Québec français*, n°140 (hiver) : 26-29.
- DESBIENS, Marie-Frédérique (2006b), « Pauline Gill, romancière de l'Histoire », *Québec français*, n°140 (hiver) : 42-45.
- DUMONT, Micheline (2006) « Romans historiques – l'histoire n'est pas une appellation contrôlée » *Le Devoir*, 11 mars. <http://www.ledevoir.com/non-classe/104093/romans-historiques-l-histoire-n-est-pas-une-appellation-controlee> consulté le 30 janvier 2010.
- GASPÉ, Philippe Aubert de, père (1994), *Les anciens Canadiens*. Texte intégral conforme à l'édition de 1864, Montréal, Bibliothèque québécoise.
- GASPÉ, Philippe Aubert de, fils (1996), *L'influence d'un livre : roman historique*, Montréal, Boréal.
- GAULIN, André (2001), « Une nouvelle vision de l'Amérique française : *Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers », *Québec français*, n°120, 2001 : 28-29.
- FOLCH-RIBAS, Jacques (1983) « Si on se fabriquait un roman historique », *Liberté*, vol. 25, n°3 (147) (juin) : 147-151.

LEMIRE, Maurice (1970), *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

LEMIRE, Maurice (1996), « L'appel des grands espaces », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n°1 : 9-27.

LUKÁCS, Georges (1972), *Le roman historique*, Paris, Payot.

MAIGRON, Louis (1912), *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, Nouvelle édition.

MALINOWSKI, Wiesław Mateusz (2000), « La question des personnages dans le roman historique : l'exemple romantique », dans ABLAMOWICZ, Aleksander (dir.), *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 34-44.

MCINTOSH, Fiona (2002), *La vraisemblance narrative en question. Walter Scott, Barbey d'Aurevilly*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

MONETTE, Pierre (2006), « [Présentation] », *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, vol. 3, n°1 : 18-19.

NOWAK, Maciej (2000), « Représentations historiques et problème de lisibilité dans l'œuvre de Walter Scott » dans ABLAMOWICZ, Aleksander (dir.), *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 277-285.

POULIOT, Suzanne (1996), « Le roman historique : lieu idéologique et identitaire », *Lurelu*, vol. 18, n°3 : 6-11.

ROY, Julie (2006), « Quelques écrivaines québécoises du XIX<sup>e</sup> siècle. Quand le roman historique se conjugue au féminin », *Québec français*, n°140 (hiver) : 34-36.

SABIRON, Céline (2010), « Le rôle de l'intertexte et du palimpseste dans la création d'une Écosse mythique dans *Waverley* et *Rob Roy* de Walter Scott ». *E-rea*, Revue électronique d'études sur le monde anglophone, 7.2 | 2010, <http://erea.revues.org/1213> consulté le 2 décembre 2010.

SAINT-JACQUES, Denis (1986), « Le roman historique », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n°22 (février-mars-avril) : 42-43.

SAVOIE, Chantal (1997), « Arlette Cousture : le succès d'une œuvre qui ne doit rien à l'improvisation », *Nuit blanche, le magazine du livre*, n° 68 (automne) : 34-38.

SIMARD, Sylvain (1992), « L'histoire au service du roman : liberté et littérarité de l'œuvre de Louis Caron » dans GALLAYS, François, SIMARD, Sylvain, VIGNEAULT, Robert, *Le roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Archives des lettres canadiennes Tome VIII., Montréal, Fides : 186-187.

VANASSE, André (1985), « L'éternel retour à la terre : *Les Filles de Caleb* d'Arlette Cousture », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 39 (automne) : 24-25.

WALSH, Allan (1988), « Le roman historique : une littérature 'nourrissante' ? », *Voix et images*, vol. 13, n°3 (39) : 499-503.

ZDRADA-COK, Magdalena (2000), « Entre l'historicité et la contestation de l'Histoire. L'analyse de *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar » dans ABLAMOWICZ, Aleksander (dir.), *Le roman de l'histoire dans l'histoire du roman*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego : 184-194.

## **OUVRAGES ET ARTICLES SUR L'HISTORIOGRAPHIE**

BÉDARD, Éric, GOYETTE, Julien (2006), *Parole d'historiens. Anthologie des réflexions sur l'histoire du Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, collection « PUM – Corpus ».

BELANGER, Damien-Claude (2002), « L'abbé Lionel Groulx et les conséquences de l'émigration canadienne-française aux États-Unis », *Québec Studies*, vol. 33 (Spring/Summer) : 53-72.

BIOGRAPHIE DE LIONEL GROULX <http://archives.vigile.net/livres/ferrettigroulx.htm>

consulté le 18 août 2010.

BOILEAU, Gilles (2001), « Thomas Chapais, sénateur et 'historien' », *Histoire Québec*, vol. 7, n°1 (juin) : 37-41.

BOUCHARD, Gérard (1997), « L'histoire sociale au Québec. Réflexion sur quelques paradoxes », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n°2 : 243-269.

DUBUC, Alfred (1979), « L'influence de l'école des *Annales* au Québec », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n°3 : 357-386.

FALARDEAU, Jean-Charles (1981), « L'œuvre de Guy Frégault », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n°1 : 55-68.

GARNEAU, François-Xavier (1944), *Histoire du Canada, Tome V*, Selon la huitième édition, en neuf volumes, publiée en 1944, par les Éditions de l'Arbre, à Montréal, entièrement revue et augmentée par son petit-fils Hector Garneau. La Bibliothèque électronique du Québec. Collection *Littérature québécoise*, volume 226 : version 1.1. <http://www.scribd.com/doc/7786196/FrancoisXavier-Garneau-Histoire-du-Canada-edition-de-1944-tome-5> consulté le 9 août 2010.

GAUTHIER, Serge (2003), « Le triste sort de Laure Conan (1845-1924) », *Histoire Québec*, n° 1, vol. 9 (juin) [http://www.histoirequebec.qc.ca/publicat/vol9num1/v9n1\\_5lc.htm](http://www.histoirequebec.qc.ca/publicat/vol9num1/v9n1_5lc.htm) consulté le 25 juin 2009.

GIRARDIN, Marina (2006), « *Au cap Blomidon* de Lionel Groulx : un roman à thèse? », *Québec français*, n°140 (hiver) : 37-41.

GIRARDIN, Marina (2004), « Le problème de l'objectivité dans le roman historique » dans GIRARDIN, Marina, MORENCY, Catherine (dir.), *Lectures initiales du corpus littéraire et culturel québécois*. CRILCQ, Collection « Interlignes » : 83-97.

GRENON, Pierre Michel (1974), « Paul Veyne et Guy Dhoquois : ‘Science’ historique et projets d’historiens », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 28, n°2 : 259-269.

GROULX, Lionel (1947), « Pages liminaires », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 1, n°1 : 3-5.

HAMELIN, Jean (1960), « Ouvrage recensé : Ouellet, Fernand, *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé*. Publication de la Société Historique du Canada. Brochure Historique n° 11. 24 p. 1960 », *Revue d’histoire d’Amérique française*, vol. 14, n°3 : 453-454.

LACROIX, Benoît (1974), « L’après-Groulx : à propos d’une anthologie », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 28, n°3 : 415-420.

LAMARRE, Jean (1993), *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet 1944-69*, Sillery, Les Éditions du Septentrion.

LAMARRE, Jean (1995), « À la jointure de la conscience et de la culture – L’École historique de Montréal au tournant des années 1950 » dans LANGLOIS, Simon, MARTIN, Yves (dir.), *L’horizon de la culture – Hommage à Fernand Dumont*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture – Les presses de l’Université Laval : 281-298.  
<http://www.bibl.ulaval.ca/doelec/pul/dumont/fdchap17.html> le 20 juin 2009.

« L’ÉCOLE NÉO-NATIONALISTE DE MONTRÉAL » (1994), *La Renaissance catholique*, n°21 (novembre) : 2-3 [http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme\\_canadien-francais/Ecole\\_neo-nationaliste\\_de\\_Montreal.php](http://www.crc-resurrection.org/Canada/Nationalisme_canadien-francais/Ecole_neo-nationaliste_de_Montreal.php) consulté le 16 octobre 2010.

« LE CHANOINE LIONEL GROULX » (1967), [s.a.] *Recherches sociographiques*, vol. 8, n° 2 : 123.

LINTEAU, Paul-André (1983), « La nouvelle histoire du Québec vue de l’intérieur », *Liberté*, n° 147 (juin) : 34-47.

MARCOTTE, Gilles (1994), « La voie honorable », *Études françaises*, vol. 30, n° 3 : 49-74.

NOËL, Lise (1983), « L'histoire, un axe de signification », *Liberté*, vol. 25, n°3 (147) (juin) : 5-13.

OUELLET, Fernand (1985), « La modernisation de l'historiographie et l'émergence de l'histoire sociale », *Recherches sociographiques*, vol. 26, n°1-2 : 11-83.

OUELLET, Fernand (1968), « Ouvrage recensé : Hamelin, Jean *Économie et société en Nouvelle-France*. Les Cahiers de l'Institut d'histoire, n°3. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1968 (2<sup>e</sup> édition) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 22, n°3 : 466-470.

PAQUETTE, Jean-Marcel (1974), « François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historienne. Contribution à une systématique du récit historiographique », *Recherches sociographiques*, vol. 15, n°1 : 9-19.

SAVARD, Pierre (1974), « Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972 ». *Recherches sociographiques*, vol. 15, n°1 : 77-96.

TOUSIGNANT, Claude (1974), « Michel Bibaud : sa vie et son combat politique », *Recherches sociographiques*, vol. 15, n°1 : 21-30.

TOUSIGNANT, Pierre (1978), « Groulx et l'histoire : interrogation sur le passé en vue d'une direction d'avenir », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, n°3 : 347-356.

« TROIS HISTORIENS QUÉBÉCOIS, SEMEURS D'IDÉES AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE », « 100 Québécois qui ont fait le 20<sup>e</sup> siècle. Les maîtres du 20<sup>e</sup> siècle. Semeurs d'idées » (1999), *L'Actualité*, vol. 24, février, <http://www.rond-point.qc.ca/histoire/penseurs.html> consulté le 28 juin 2009.

TRUDEL, Marcel et Mathieu D'AVIGNON (2005), *Connaître pour le plaisir de connaître : entretien avec l'historien Marcel Trudel sur la science historique et le métier d'historien au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

TRUDEL, Marcel, William J. ECCLES, Ramsay COOK, Fernand OUELLET (1994), « Témoignages d'historiens », *Études françaises*, vol. 30, n° 3 : 111-129.

VEYNE, Paul (1971), *Comment on écrit l'histoire*, suivi de *Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil.

WALLOT, Jean-Pierre (1978), « Groulx historiographe », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, n°3 : 407-433.

### **OUVRAGES HISTORIOGRAPHIQUES MENTIONNÉS**

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1724), *La vie de la mère Marie de l'Incarnation, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France*, Paris.

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1730-1731), *Histoire de L'isle espagnole ou de S. Domingue. Ecrite Particulièrement sur des mémoires manuscrits du P. Jean- Baptiste le Pers, Jésuite, missionnaire à Saint-Domingue, et sur les pièces originales, qui se conservent au dépôt de la Marine*, en 2 volumes, Paris.

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1744), *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, en 3 et 6 volumes, Paris.

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1715), *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon. Où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*, en 3 volumes, Rouen.

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1756), *Histoire du Paraguay*, en 3 volumes, Paris.

CHARLEVOIX, Pierre François-Xavier (1736), *Histoire et description générale du Japon où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des productions du Pays, du caractère et des coutumes des habitants, du gouvernement et du commerce, des révolutions arrivées dans l'empire et dans la religion; et l'examen de tous les auteurs, qui ont écrit sur le même sujet. Avec les fastes chroniques de la découverte du Nouveau Monde*, en 2 volumes, Paris.

DECHÊNE, Louise (1974), *Habitants et marchands de Montréal au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon.

FRÉGAULT, Guy (1944), *Pierre LeMoyne d'Iberville*. D'abord publié sous le titre *Iberville le conquérant*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1944; réédité sous le titre de *Pierre LeMoyne d'Iberville*, Montréal, Fides.

FRÉGAULT, Guy (1944), *La civilisation de la Nouvelle-France*, Montréal, Société des Éditions Pascal.

FRÉGAULT, Guy (1948), *François Bigot, administrateur français*, 2 vol., Montréal, Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

FRÉGAULT, Guy (1952), *Le Grand Marquis : Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane*, Montréal, Fides.

FRÉGAULT, Guy (en collaboration avec Lilianne Frégault) (1956), *Frontenac*, Montréal, Fides, collection « Classiques canadiens ».

FRÉGAULT, Guy (1956), *La guerre de la Conquête*, Montréal, Fides.

FRÉGAULT, Guy (1968), *Le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien : études*, Montréal, Les Éditions HMH, collection « Constantes ».

GROULX, Lionel (1950-1952), *L'Histoire du Canada français depuis sa découverte*, Montréal, L'Action nationale.

HAMELIN, Jean, Yves, ROBY (1971), *Histoire économique du Québec 1851-1896*, Montréal, Fides, Coll. « Histoire économique et sociale du Canada français ».

HAMELIN, Jean (1960), *Économie et société en Nouvelle-France*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

OUELLET, Fernand (1959), *Histoire de la Chambre de commerce de Québec 1809-1959*, Québec, Publication du Centre de recherche de la Faculté de commerce de l'Université Laval, série *Histoire économique*, n<sup>o</sup>1.

OUELLET, Fernand (1966), *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850 : Structures et conjoncture*, Montréal, Fides.

OUELLET, Fernand (1960), *Louis-Joseph Papineau. Un être divisé*, Publication de la Société Historique du Canada, *Brochure Historique*, n° 11.

OUELLET, Fernand (1961), *Louis-Joseph Papineau : A Divided Soul*, Ottawa: Canadian Historical Association, *Historical booklets*, n°11.

OUELLET, Fernand (1959), *Papineau*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

TRUDEL, Marcel (1963), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. I : Les vaines tentatives, 1524-1603*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1966), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. II : Le comptoir, 1604-1627*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1979), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. III : La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663, Tome I : « Les événements »*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1983), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. III : La Seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663, Tome II : « La société »*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1997), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. IV : La seigneurie de la Compagnie des Indes occidentales, 1663-1674*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1999), *Histoire de la Nouvelle-France, Vol. X : Le régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France, 1759-1764*, Montréal, Fides.

TRUDEL, Marcel (1960), *L'esclavage au Canada français – Histoire et conditions de l'esclavage*, Québec, Presses de l'Université Laval.

## **OUVRAGES ET ARTICLES SUR LE POSTMODERNISME**

BARTHES, Roland (1994), « La mort de l'auteur ». *Œuvres complètes, vol. 2, 1966-1973*, Paris, Éditions du Seuil : 491-495.

- BOISVERT, Yves (1995), *Le postmodernisme*, Montréal, Boréal, Collection Boréal express.
- BOISVERT, Yves (1997), *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique*, Paris, l'Harmattan.
- CHANADY, Amaryll (1986), « Entre la quête et la métalittérature – Aquin et Cortázar comme représentants du postmoderne excentrique », *Voix et Images*, vol. 12, n°1 (34) : 42-53.
- DION, Robert (1993), « Une critique du postmoderne », *Tangence*, n° 39 (mars) : 89-101.
- ECO, Umberto (1995), « Apostille au *Nom de la rose* » dans *Le Nom de la rose*, Paris, Bernard Grasset : 529-532.
- FORTIER, Frances (1998), « Le récit de la postmodernité » dans BOISVERT, Yves (dir.), *Postmodernité et sciences humaines. Une notion pour comprendre notre temps*, Québec, Liber Montréal.
- HUTCHEON, Linda (1988), *A Poetics of Postmodernism : History, Theory and Fiction*, New York, London, Routledge.
- LAMONTAGNE, André (1998), « Métatextualité postmoderne : de la fiction à la critique », *Études littéraires*, vol. 30, n°3 : 61-76.
- LAMONTAGNE, André (1995), « Être ou ne pas être postmoderne au Québec », *Liberté*, vol. 37, n°4 (220) (août) : 35-43.
- LAMONTAGNE, André (1994), « Présentation », *Études littéraires*, vol. 27, n°1 : 5-9.
- LYOTARD, Jean-François (1979), *La condition postmoderne*, Paris, Minuit.
- LYOTARD, Jean-François (1988), *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée.
- LYOTARD, Jean-François (1982), « Réponse à la question : Qu'est-ce que le postmoderne », *Critique. Revue générale des publications françaises et étrangères*, vol. 37, n° 419 (avril) : 357-367.

MAGNAN, Lucie-Marie et Christian MORIN (1997), *Lectures du postmodernisme dans le roman québécois*, Québec, Nuit blanche.

MAJOR, Robert (1991), « Le roman québécois sous le regard de l'autre », *Voix et Images*, vol. 16, n°3 (48) : 526-532.

MICHAUD, Ginette (1985), « Récits postmodernes ? », *Études françaises*, vol. 21, n°3 : 67-88.

PATERSON, Janet M. (1993), *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

PATERSON, Janet M. (1994), « Le postmodernisme québécois. Tendances actuelles », *Études littéraires*, vol. 27, n°1 (été) : 77-88.

RISCO, Antón (1994), « Le Postmodernisme latino-américain », *Études littéraires*, vol. 27, n°1 (été) : 63-76.

VAUTIER, Marie (1991b), « Le mythe postmoderne dans quelques romans historiographiques québécois », *Québec Studies*, n°12 : 49-57.

## **OUVRAGES ET ARTICLES SUR LA DÉCOLONIALISATION, LE POSTCOLONIALISME**

ANGERS, Stéphanie et Gérard FABRE (2004), *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000). Les réseaux de la revue Esprit avec la Relève, Cité libre, Parti pris et Possibles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

AQUIN, Hubert (1962), « La fatigue culturelle du Canada français », *Liberté*, vol. 4, n° 23, (mai) : 299-325.

ARGUIN, Maurice (1989), *Le roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes du colonialisme et signe de libération*, Montréal, L'Hexagone.

ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN (2007), *Post-colonial Studies : The key concepts*, 2<sup>nd</sup> edition. London, New York, Routledge.

ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN (1995), *The Postcolonial Studies Reader*, London, New York, Routledge.

ASHCROFT, Bill, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN (1989), *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-colonial Literatures*, London, New York, Routledge.

BAYARD, Jean-François (2010), *Les études postcoloniales : un carnaval académique*, Paris, Karthala.

BHABHA, Homi K. (2007), *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Traduit de l'anglais par François Bouillot, Paris, Payot.

CHAMBERLAND, Paul (1963), « L'intellectuel québécois, intellectuel dominé », *Liberté* vol. 5, n°2, mars-avril : 119-130.

CHANADY, Amaryll (2003), « Rereading Québécois Literature in a Postcolonial Context », *Québec Studies*, vol. 35 (Spring/Summer) : 31-44.

D'ALLEMAGNE, André (2000 [1966]), *Le colonialisme au Québec*, Montréal, Comeau & Nadeau (co-édité avec Agone).

DESROCHES, Vincent (2003), « Présentation: En quoi la littérature québécoise est-elle postcoloniale? », *Québec Studies*, vol. 35 (Spring/Summer) : 3-12.

D'HAEN, Theo (1997), « What is Post/Colonial Literature, and why are they saying such terrible things about it? », *Links&Letters*, n° 4 : 11-18.

FRANTZ, Fanon (2002), *Les Damnés de la terre*, Paris, La Découverte.

GAUVIN, Lise (2007), « Post ou péricolonialisme : l'étrange modèle québécois (notes) », *International Journal of Francophone Studies*, vol. 10, n°3 : 433-438.

GYSSSELS, Kathleen (2007), « Les crises du 'postcololonia'? Pour une approche comparative », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 14, n°1 : 151-164.

HALIN, Francis (2006), « La fatigue culturelle », *le Devoir*, mercredi 1<sup>er</sup> novembre, <http://www.vigile.net/Fatigue-culturelle> consulté le 2 août 2010.

LJUNGGREN, David (2009), « Every G20 nation wants to be Canada, insists PM », 25 September. <http://www.reuters.com/article/idUSTRE58P05Z20090926> consulté le 19 décembre 2010.

MEMMI, Albert (1968), *L'Homme dominé. Essais*, Paris, Gallimard.

MEMMI, Albert (2002), *Portrait du colonisé précédé de Portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard.

MEMMI, Albert (1974), « Les Canadiens français sont-ils des colonisés? », *Portrait du colonisé*, Montréal, Éditions L'Étincelle.

MOURA, Jean-Marc « Postcolonialisme et comparatisme », *Vox Poetica*, 20/05/2006 <http://www.vox-poetica.org/sflgc/biblio/moura.html> consulté le 3 août 2010.

MUKHERJEE, Arun P. (1990), «Whose Post-Colonialism and Whose Postmodernism? », *World Literature Writen in English*, vol. 30-2 (automne) : 1-9.

NKUZIMANA, Obed (2003), « Le débat postcolonial et le Québec », *Québec Studies*, vol. 35 (Spring/Summer) : 63-87.

RICHARDS, Marvin (2003), « Corralling the wild ponies : Correspondences between Quebec and the postcolonial », *Québec Studies*, vol. 35 (Spring/Summer) : 133-152.

RZEPA, Agnieszka (2003/2004), « Kanada i literatura kanadyjska. Postkolonialne dylematy. » *Fraza. Pismo literacko-artystyczne*, nr 4 (42)/1(43) : 14-28. [http://czytelnia.onet.pl/0,1193907,1,do\\_czytania.html](http://czytelnia.onet.pl/0,1193907,1,do_czytania.html) consulté le 5 août 2010.

SAÏD, Edward W. (2003), « L'humanisme, dernier rempart contre la barbarie », *Le Monde diplomatique*, Archives – Septembre, <http://www.monde-diplomatique.fr/2003/09/SAID/10386> consulté le 19 février 2011.

SAÏD, Edward W. (2005), *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, Collection « La couleur des idées ». Traduit de l'américain par Cathrine Malamoud, Préface de l'auteur (2003) traduite par Sylvestre Meininger, Préface à l'édition française de Tzvetan Todorov, Postface de l'auteur traduite par Claude Wauthier.

SMOUTS, Marie-Claude (dir.) (2007), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po.

SPIVAK, Gayatri Ch. (2006), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam, traduction française de Jérôme Vidal.

SPIVAK, Gayatri Ch. (1995), « Can the Subaltern Speak ? », dans ASHCROFT, Bill Ashcroft, GRIFFITS, Gareth, TIFFIN, Helen (1995), *The Postcolonial Studies Reader*, London, New York, Routledge : 24-28.

VAUTIER, Marie (1998), *New World Myth. Postmodernism & Postcolonialism in Canadian Fiction*, Montreal & Kingston, London Buffalo, McGill- Queen's University-Press.

VAUTIER, Marie (2003), « Les Pays du nouveau monde, le postcolonialisme de consensus, et le catholicisme québécois. », *Québec Studies*, vol. 35 (Spring/Summer) : 13-29.

VAUTIER, Marie (1994), « Les métarécits, le postmodernisme et le mythe postcolonial au Québec. Un point de vue de la 'marge' », *Études littéraires*, vol. 27, n°1 : 43-61.

## **SITES INTERNET SUR LA DÉCOLONISATION ET LE POSTCOLONIALISME**

La Charte de l'Atlantique, Grande-Bretagne et États-Unis, 14 août 1941, Bibliothèque Jeanne Hersch, les textes fondateurs [http://www.aidh.org/Biblio/Text\\_fondat/US\\_06.htm](http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/US_06.htm) consulté le 18 juillet 2010.

La Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique, Bibliothèque Jeanne Hersch, les textes fondateurs [http://www.aidh.org/Biblio/Text\\_fondat/US\\_03.htm](http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/US_03.htm) consulté le 23 juillet 2010.

« L'exposé du général de Gaulle au cours du conseil des ministres du 29 mars 1961 »

<http://www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/notions-importantes/le-point-sur...-la-decolonisation.php> consulté le 15 août 2010.

« Le point sur... La décolonisation » <http://www.charles-de-gaulle.org/pages/espace-pedagogique/le-point-sur/notions-importantes/le-point-sur...-la-decolonisation.php> consulté le 15 août 2010.

### **OUVRAGES ET ARTICLES SUR LE RÉALISME MAGIQUE**

BOISCLAIR, Martin et María ESTÉVEZ RUIZ (2003), « Le roman et le conte hispano-américains », *Québec français* n°129 (printemps) : 32-39.

BOZZETTO, Roger (1998), *Territoires des fantastiques : des romans gothiques aux récits d'horreur modernes*, Aix-en-Provence, PUP <http://www.noosphere.com/pdf/219988996.pdf> consulté le 7 juillet 2010.

DIOP, El Hadj Adboulaye (2002), « Le réalisme social et magique chez Gabriel García Márquez et chez Sony Labou Tansi », *Ethiopiennes*, n° 68, 1<sup>er</sup> semestre, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article291> consulté le 14 août 2010.

FARIS, Wendy B. (2002), « The Questions of the Other : Cultural Critiques of Magical Realism », *Janus Head* 5.2 : 101-119.

FAUCHIER, Joël (2002), *Le « réel merveilleux » chez Alejo Carpentier, René Depestre et Gabriel García Márquez*, Thèse de doctorat, Université de la Réunion.

« GARCÍA MÁRQUEZ FÊTE SES 'CENT QUARANTE ANS DE SOLITUDE' », *Haiti Progrès*, vol. 25, numéro 01 du 14 au 20 mars 2007 : 20 <http://www.haitiprogres.com/pdf/H01P20.pdf> consulté le 4 août 2010.

LE FUSTEC, Claude (2010), « Le réalisme magique : vers un nouvel imaginaire de l'autre? », *Amerika* [En ligne], 2|2010, mis en ligne le 25 juillet 2010 <http://amerika.revues.org/1164> consulté le 26 juillet 2010.

MÁRQUEZ, Gabriel García (1995), *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil.

PINDEL, Tomasz (2004), *Zjawy, szaleństwo i śmierć. Fantastyka i realizm magiczny w literaturze hispanoamerykańskiej*, Kraków, Towarzystwo Autorów i Wydawców Prac Naukowych « Universitas », Studia latynoamerykańskie Uniwersytetu Jagiellońskiego.

RISCO, Antonio (1983), « Le fantastique en Amérique latine : Gabriel García Márquez », *Québec français*, n°50 : 48-50 .

SLEMON, Stephen (1988), « Magic as Post-colonial Discourse », *Canadian Literature*, n°116 (Spring) : 9-24.

VAUTIER, Marie (1991a), « La révision postcoloniale de l'histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo. » *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 16, n°2 : 39-53.

WEISGERBER, Jean, (dir.) *Le réalisme magique. Roman, peinture, cinéma*. Centre d'étude des avant-gardes littéraires de l'Université libre de Bruxelles, Éditions l'Age d'homme, 1987.

## **ARTICLES ET ÉTUDES SUR NOËL AUDET**

ALLARD, Jacques (2002), « Pour relire Noël Audet », *Voix et images*, vol. 28, n°1 (82) : 45-59 .

ARSENAULT, Solange (2002), « *La terre promise, Remember !* : l'odyssée carnavalesque de Noël Audet », *Voix et Images*, vol. 28, n° 1 (82) : 83-97.

BORDELEAU, Francine (2000), « Noël Audet, ou les territoires du sens », *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 99 : 9-11.

BRANCAGLION, Cristina (1999), « Noël Audet au miroir. Les jeux de l'autoreprésentation », *Rivista di studi canadesi*, n° 12 : 177-191.

KYLOUŠEK, Petr (2007), « Le merveilleux et la fiction dans le roman historique *La Terre promise, Remember!* de Noël Audet », *Études romanes de Brno*, Brno, Masarykova univerzita v Brně, 37, 1 : 99-111.

LE GRAND, Eva (2002), « Écriture de la fiction du monde : Entretien avec Noël Audet », *Voix et Images*, vol. 28, n°1 (82) : 12-24.

### **ARTICLES ET ÉTUDES SUR FRANÇOIS BARCELO**

BARCELO, François (1990), « Je suis un écrivain, un point c'est tout », propos recueillis par Claude Grégoire, *Québec français*, n°78 (été) : 63-64.

GODBOUT, Jacques (1982), « Où est passé le Barcelo d'Agénor? », *L'Actualité*, vol. 7, n° 5 (mai) : 129.

JAROSZ, Krzysztof (2005), « *La Tribu* de François Barcelo. Entre un roman historique et une histoire romanesque » dans Paluszkiewicz-Misiaczek, Magdalena, Reczyńska Anna, Śpiewak, Anna (dir.) *Lieu et Mémoire au Canada : Perspectives globales*, Kraków, Polska Akademia Umiejętności : 169-180.

MAILHOT, Michèle (1982), « François Barcelo : *La Tribu* » *Le Droit*, 30 janvier, vol. 69, n° 255 : 16.

MICHON, Jacques (1982), « Romans » : Lettres in Canada 1981, *University of Toronto Quarterly*, vol. 51, n°4 (Summer) : 334-343.

### **ARTICLES ET ÉTUDES SUR JEAN MARCEL**

BASILE, Jean (1989), « Hypatie et Palladas : une imposture d'amoureux. Entrevue avec Jean Marcel », *La Presse*, 19 août : 13.

BOUVET, Rachel (2005), « Femmes d'Orient, entre paganisme et christianisme : *Hypatie* selon Jean Marcel », *Voix et images*, vol. 31, n°1, (91) : 33-45.

DION, Robert, Catherine DALPÉ et Mahigan LEPAGE (2005), « Le *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel : modernité du roman biographique historique », *Voix et Images*, vol. 30, n° 2 (89) : 35-50.

DION, Robert (2006), « Imaginaire de la décadence et du renouveau dans le *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel » dans KYLOUŠK, Petr, ROY, Max, KWATERKO, Józef (dir.), *Imaginaire du roman québécois contemporain. Actes du colloque Brno, 11-15 mai 2005*, Brno/Montréal, Masarykova univerzita/Université du Québec à Montréal, « Figura », n° 16 : 59-67.

GARAND, Dominique et Jean MARCEL (1992), « Entretien », *Mæbius*, n° 52 (printemps) : 129-153.

LEPAGE, Élise, « Des légendes entre littérature et peinture : *Triptyque des temps perdus* de Jean Marcel ». <https://www.arts.ubc.ca/index.php?id=10626#14896> consulté le 12 novembre 2009.

MORIN, Lise (1989), « Qui est Jean Marcel ? », *Québec français*, n°75 (hiver) : 69-71.

MURPHY, Susan M. (2007), « Hypatie ou la fin de l'Histoire », *Voix et Images*, vol. 32, n°2 (95) : 93-108.

PELLETIER, Mario (1992), « Jean Marcel à la recherche de l'antiquité perdue », *Écrits du Canada français*, n°74 : 181-189.

## **ARTICLES ET ÉTUDES SUR MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA**

GONTARD, Marc (1999), « La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique de Madeleine Ouellette-Michalska », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec (1980-1990)*, CRELIQ,

Université Laval, Québec <http://www.uhb.fr/alc/erellif/celicif/prog-quebec.html> consulté le 28 mars 2009.

GUILLEMETTE, Lucie (1997), « L'inscription du savoir historique dans l'énoncé au féminin : la genèse de l'Amérique dans *La maison Trestler* », *Voix et Images*, vol. 23, n°1 (67) : 52-64.

MARTIN, Thérèse (1984), « 'La maison Trestler ou le 8<sup>e</sup> jour d'Amérique ' », *Urgences*, n° 11, 3<sup>e</sup> semestre : 80-83.

PATERSON, Janet M. (1997), « L'écriture du désir. Entretien avec Madeleine Ouellette-Michalska », *Voix et Images*, vol. 23, n°1 (67) : 11-24.

PATERSON, Janet M. (1995), « Les nombreuses pièces de *La maison Trestler* ». Introduction à la réédition de 1995, Montréal, Bibliothèque québécoise : 7-14.

SAINT-MARTIN, Lori (1994), « Le corps et la fiction à réinventer : métamorphoses de la maternité dans l'écriture des femmes au Québec », *Recherches féministes*, vol. 7, n°2 : 115-134.

## **OUVRAGES ET SITES INTERNET D'INTÉRÊT GÉNÉRAL**

BEAUGRAND, Honoré (2002), *La Chasse-galerie et autres récits. Texte conforme à l'édition de 1900, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de François Ricard*, Montréal, Boréal.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007), *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal.

BURZYŃSKA, Anna et Michał Paweł MARKOWSKI (2006), *Teorie literatury XX wieku. Podręcznik*, Kraków, Wydawnictwo Znak.

CUDAŁ, Romuald, PYTASZ, Marek (dir.) (2000), *Szkolny słownik wiedzy o literaturze*, Katowice, Videograf II.

<http://www.biographi.ca/009004-119.01->

[f.php?&id\\_nbr=1249&interval=20&&PHPSESSID=aommm3i956gg00ggermo58nr51](http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=1249&interval=20&&PHPSESSID=aommm3i956gg00ggermo58nr51)

consulté le 16 juin 2009.

DZIELSKA, Maria (2010), *Hypatia z Aleksandrii*, Kraków, TAIWPN UNIVERSITAS, wyd. III poprawione.

HAMELIN, Jean et Jean PROVENCHER (1987), *Brève histoire du Québec*, Montréal, Boréal.

HAMELIN, Réginald (dir.) (1997), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin.

HÉBERT, Pierre (1988), « Le Roman québécois depuis 1975 : quelques aspects saillants », *The French Review*, vol. 61, n<sup>o</sup> 6 (May) : 899-904.

HÉMON, Louis (1990), *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

LEMIRE, Marice (dir.), (1980-2003), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, 7 tomes, Montréal, Fides.

LE MANIFESTE À LA NATION DU 15 AVRIL 1963 [http://www.independance-quebec.com/flq/manifeste\\_avril63.html](http://www.independance-quebec.com/flq/manifeste_avril63.html) consulté le 27 juillet 2010.

LEXILOGOS, dictionnaire français en ligne [http://www.lexilogos.com/francais\\_langue\\_dictionnaires.htm](http://www.lexilogos.com/francais_langue_dictionnaires.htm) consulté le 15 février 2011.

MAILHOT, Laurent (1997), *La littérature québécoise*, Montréal, Éditions TYPO.

MORCOS, Gamila (1998), *Dictionnaires des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et la Faculté Saint-Jean.

PRIX

LÉON-GÉRIN

2001,

<http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca/recherche/desclaureat.php?noLaureat=207> consulté le 21 octobre 2010.

RICARD, François (1985), *La littérature contre elle-même*, Montréal, Boréal Express.

RICARD, François (2002), « La rencontre de deux mondes ». Postface à Beaugrand, Honoré, *La Chasse-galerie et autres récits. Texte conforme à l'édition de 1900, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de François Ricard*, Montréal, Boréal.

SECRÉTARIAT AUX AFFAIRES AUTOCHTONES,

[http://www.saa.gouv.qc.ca/relations\\_autochtones/profils\\_nations/malecites.htm](http://www.saa.gouv.qc.ca/relations_autochtones/profils_nations/malecites.htm) consulté le 20 février 2011.

TÉTU DE LABSADE, Françoise (1990), *Le Québec : un pays, une culture*, Montréal, Boréal.

VALLIÈRES, Paul (1969), *Nègres blancs d'Amérique, autobiographie précoce d'un « terroriste » québécois*, Montréal, Édition Parti Pris

<http://www.evolutionquebec.com/site/negres.html> consulté le 22 août 2010.

VLB, ÉDITEUR, « À propos de VLB Éditeur », <http://www.edvlb.com/apropos.aspx> consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2011.

## STRESZCZENIE

Przedmiotem pracy jest przedstawienie powieści historycznej w Quebecu w latach 1981-1998 w ujęciu postmodernistycznym oraz z perspektywy badań postkolonialnych. W latach osiemdziesiątych dwudziestego wieku powieść historyczna we francuskojęzycznej literaturze kanadyjskiej przeżywała renesans związany z kształtowaniem się świadomości narodowej i stała się jednocześnie odbiciem światowych tendencji.

Pierwszy rozdział ukazuje rozwój powieści historycznej w Quebecu i w na świecie. Choć model powieści walterscottowskiej powstał na początku XIX wieku, nadal stanowi niewyczerpane źródło inspiracji dla wielu współczesnych powieściopisarzy i niewielu wpisuje się swymi powieściami w estetykę ponowoczesną.

Drugi rozdział poświęcony jest historiografii w Quebecu. Zmiana myślenia historycznego wpłynęła na teksty historiograficzne i w dużym stopniu na kształt powieści historycznej.

W trzecim rozdziale przedstawiona została myśl ponowoczesna oraz jej wyznaczniki, które posłużyły w rozdziale piątym do analizy wybranych powieści.

Pomimo wielu wspólnych elementów literatura quebecka zaliczana jest przez niewielu krytyków do literatury postkolonialnej. Rozdział czwarty jest próbą przedstawienia literatury Kanady i prowincji w kontekście badań postkolonialnych. Dla literatury postkolonialnej historia stanowi jeden z podstawowych tematów, a celem staje się ponowne jej napisanie. W quebeckich tekstach pojawia się reprezentatywna dla literatury skolonizowanych zmiana na płaszczyźnie ideologicznej.

Rozdział piąty jest analizą powieści *La Tribu* François Barcelo, *La Maison Trestler ou le 8e jour d'Amérique* Madeleine Ouellette-Michalskiej, *Triptyque des temps perdus* Jeana Marcela oraz *La Terre promise, Remember!* Noëla Audeta. Powieści tych czterech pisarzy

quebeckich dzięki zastosowaniu przez autorów nowatorskich technik narracji oraz zmianie historycznego myślenia i próbie napisania na nowo historii można włączyć zarówno w nurt postmodernistyczny, jak i postkolonialny.

Współczesna quebecka powieść historyczna wpisuje się również w ramy realizmu magicznego, nurtu popularnego w powieści latynoamerykańskiej. Rozdziału szósty zarysowuje ramy realizmu magicznego oraz analizuje wybrane powieści pod kątem obecności jego elementów charakterystycznych.

Przedstawienie powieści historycznej końca dwudziestego wieku w oparciu o wyżej wymienione utwory wydaje się ważnym elementem dla zrozumienia współczesnej literatury Quebecu, włączając ją w grono literatur postkolonialnych i ponowoczesnych.